

Islam, Afrique et Guinée
*Une mémoire universelle de foi et de
souveraineté.*

Bah Oury
Auto-édition – BAH Ets – Education&Numérique

Dédicace

À la mémoire de nos ancêtres,
qui ont porté la foi, le savoir et la dignité à travers les
siècles.

À la jeunesse africaine,
héritière des luttes et des espérances, appelée à écrire
sa propre page d'histoire.

À la Guinée,
terre de courage et de souveraineté, dont la voix
résonne dans le grand livre des nations.

Ce livre est pour eux,
et pour tous ceux qui croient que la liberté se
conquiert,
que la justice se défend,
et que la mémoire est une lumière qui ne s'éteint
jamais.

Table des matières

Préface – Une mémoire pour l’avenir	4
Introduction générale.....	6
Chapitre I : Les premiers hommes, entre révélation et science	8
Chapitre II - L’Égypte antique et ses héritages	25
Chapitre III – L’Islam et ses dynasties.....	37
Chapitre IV - L’Afrique médiévale.....	90
Chapitre V - La Guinée : héritage islamique et indépendance.....	107
Chapitre VI - Les Indépendances africaines.....	128
Chapitre VII – Orient et Afrique : une mémoire partagée	143
Conclusion générale – Une mémoire universelle de foi, de savoir et de souveraineté	154
Épilogue : une mémoire vivante	156
Annexe.....	157
Repères et documents complémentaires.....	161
Index thématique	164
Remerciements	167

Préface – Une mémoire pour l’avenir

Ce livre est né d’une conviction : l’histoire n’est pas seulement un récit du passé, elle est une source vivante qui éclaire le présent et inspire l’avenir. Elle commence par les origines de l’humanité, où la révélation et la science se rejoignent pour rappeler que l’homme est à la fois corps et esprit, matière et âme. Le Coran évoque Adam (as), premier homme et premier prophète, porteur d’une mission universelle, tandis que la science décrit Homo sapiens, l’homme moderne, capable de culture et de transmission. Ces deux récits, complémentaires, montrent que l’humanité est fragile face aux forces de la nature mais appelée à bâtir dans la justice et la sincérité.

De l’expansion islamique aux dynasties omeyyades et abbassides, de l’âge d’or de Bagdad aux savants d’Al-Andalus, puis des Croisades à la chute de Bagdad, chaque étape révèle la grandeur et les épreuves d’une civilisation qui a marqué l’humanité par son savoir et sa foi. Mais cette mémoire ne s’arrête pas à l’Orient. Elle se prolonge en Afrique, dans les royaumes du Sahel et du Fouta-Djalon, où la spiritualité et la science se sont enracinées. Elle se poursuit en Guinée, terre de résistance et de dignité, qui porta la voix de l’indépendance en 1958 et devint un symbole de souveraineté pour tout le continent.

Ainsi, l’Islam, l’Afrique et la Guinée apparaissent comme trois chapitres d’une même chronique universelle. Ce manuscrit n’est pas une simple histoire. Il est une invitation à comprendre les liens entre les civilisations, à reconnaître la continuité des héritages et à puiser dans la mémoire collective les leçons de courage, de justice et de liberté. En retraçant ce chemin, de Bagdad à Conakry, de Cordoue à Tombouctou, il rappelle que l’histoire est une force qui unit les peuples et prépare les générations à construire un avenir digne et souverain.

Que cette mémoire serve de lumière à ceux qui cherchent à comprendre et à agir.

Introduction générale

L'histoire de l'Islam s'organise autour des grands califats et des transitions majeures qui ont marqué le monde. Mais avant d'entrer dans cette chronologie, il est nécessaire de rappeler que l'humanité elle-même a une origine commune. Le premier chapitre de ce livre revient sur Adam (as), premier homme et premier prophète, sur les peuples anciens comme les Âd, les Thamûd ou Sodome, et sur les correspondances entre révélation et science. Cette ouverture permet de comprendre que l'histoire des califats s'inscrit dans une continuité plus vaste : celle de l'humanité appelée à la responsabilité et à la justice.

Après la mort du Noble Prophète Muhammad (PSL), les quatre califes bien guidés – Abû Bakr (ra), 'Umar (ra), 'Uthmân (ra) et 'Alî (ra) – posèrent les bases de la communauté musulmane. Puis vint le califat des Omeyyades (661-750), qui fit de Damas sa capitale et étendit l'Islam de l'Espagne jusqu'à l'Inde.

Les Abbassides (750-1258) prirent le relais avec Bagdad comme centre intellectuel et spirituel, rayonnant par ses savants et ses institutions. Après la chute de Bagdad face aux Mongols, d'autres dynasties régionales émergèrent : les Fatimides en Égypte, les Almoravides et Almohades au Maghreb, les Mamelouks au Caire.

Au XVe siècle, une transition majeure se produisit

avec la prise de Constantinople en 1453 par les Ottomans, qui firent d'Istanbul la nouvelle capitale du califat. L'Empire ottoman devint alors la puissance centrale du monde musulman, contrôlant le Hedjaz avec La Mecque et Médine jusqu'en 1916.

La révolte arabe menée par Hussein Ibn Ali, chérif de La Mecque, marqua la fin de la domination ottomane sur le Hedjaz. Les Hachémites, descendants du Noble Prophète (PSL), furent installés en Transjordanie, où Abdallah Ibn Hussein fonda le royaume hachémite de Jordanie. Dans le même temps, Abdelaziz Ibn Saoud, allié au prédicateur Muhammad Ibn Abd Al-Wahhab, conquiert le Najd puis le Hedjaz, et en 1932 proclama le Royaume d'Arabie Saoudite. Cette alliance entre pouvoir politique et doctrine religieuse donna une nouvelle légitimité au royaume, qui demeure aujourd'hui dirigé par la dynastie des Al-Saoud.

Ainsi, la chronologie des califats et des transitions majeures – des premiers califes aux Omeyyades, des Abbassides aux Ottomans, puis des Hachémites aux Saoud – montre comment l'Islam s'est structuré à travers les siècles. Mais cette histoire ne s'arrête pas là : elle se prolonge avec les indépendances africaines et les relations Orient-Afrique, témoignant de la continuité et de l'actualité de cette mémoire commune.

Que cette mémoire soit pour le lecteur une invitation à comprendre, à relier et à agir.

Chapitre I : Les premiers hommes, entre révélation et science

Introduction

L'histoire de l'humanité commence par une interrogation fondamentale : d'où venons-nous ? Le Coran répond en affirmant qu'Allah créa le premier homme, Adam (as), père de l'humanité, doté de raison, de langage et de spiritualité. La science, quant à elle, décrit les hommes préhistoriques, Homo habilis, Homo erectus et Homo sapiens, qui vécurent dans des sociétés rudimentaires, avec des outils de pierre et des abris naturels. Ces deux récits, bien que différents dans leur langage, peuvent être rapprochés : la révélation divine insiste sur la dignité spirituelle de l'homme, tandis que la science décrit son évolution matérielle. L'un et l'autre montrent que l'humanité a une origine commune et qu'elle a traversé des étapes de transformation, de la vie primitive à la civilisation organisée. Ce chapitre propose de relier ces deux visions, pour comprendre comment la foi et la science se rejoignent dans la recherche des origines.

Les premiers hommes dans le Coran

Adam (as), en plus d'être le premier homme, fut aussi le premier prophète. Sa mission était de transmettre la foi et la sincérité à ses enfants, inaugurant ainsi une longue chaîne de prophètes qui guideront l'humanité.

Le Coran insiste sur la symbolique de sa création : l'argile rappelle la fragilité et l'humilité de l'homme, tandis que le souffle divin lui confère la conscience et la responsabilité. Envoyé sur Terre après l'épisode du Jardin, Adam (as) incarne la mission universelle de l'homme : bâtir, transmettre et adorer Allah. Ses descendants, comme les Âd, les Thamûd ou le peuple de Sodome, illustrent les choix possibles de l'humanité : la droiture qui mène à la bénédiction, ou la corruption qui conduit à la ruine. Ces récits, au-delà de leur dimension spirituelle, peuvent être lus comme des archétypes universels, rappelant que toute civilisation est jugée par sa sincérité et sa justice. Adam (as) ne fut pas seulement le premier homme, mais aussi le premier prophète. Sa mission était de transmettre la foi et la sincérité à ses enfants, inaugurant ainsi une longue chaîne de prophètes qui guideront l'humanité. Le Coran insiste sur la symbolique de sa création : l'argile rappelle la fragilité et l'humilité de l'homme, car il est issu de la terre et y retournera. Le souffle divin, quant à lui, lui confère la conscience, la raison et la responsabilité, faisant de lui un être capable de distinguer le bien du mal. Cette dualité entre matière et esprit montre que l'homme est à la fois limité par sa condition terrestre et élevé par sa vocation spirituelle. Ainsi, l'histoire des premiers hommes dans le Coran n'est pas seulement une origine, mais une pédagogie : elle rappelle que chaque génération est jugée par sa sincérité et sa justice, et que la survie d'une société dépend de sa fidélité à la vérité.

La descente sur Terre et la mission de l'homme

Après l'épisode du Jardin, où Adam (as) et Ève furent trompés par le diable, Allah les envoya sur Terre. Cette descente n'était pas une simple punition, mais une mission : l'homme devait désormais vivre dans le monde terrestre, bâtir des sociétés, transmettre la foi et se préparer au retour vers son Créateur. La Terre devint ainsi le lieu de l'épreuve, où chaque génération est appelée à choisir entre la droiture et la corruption. Adam (as) et ses descendants reçurent la responsabilité de peupler la Terre et d'y instaurer la justice. Le Coran rappelle que l'homme est khalîfa, c'est-à-dire lieutenant ou dépositaire, chargé de préserver l'équilibre et de respecter les commandements divins. Cette mission universelle fait de l'humanité une communauté appelée à la sincérité et à la solidarité. Les premiers peuples, comme les Âd ou les Thamûd, illustrent les conséquences de cette mission : ceux qui vécurent dans l'orgueil furent détruits, tandis que ceux qui restèrent fidèles furent bénis. Ainsi, la descente sur Terre marque le début de l'histoire humaine : une histoire faite de luttes, de choix et de responsabilités, où l'homme est invité à bâtir dans la justice et à éviter la corruption.

Les premiers peuples comme archétypes universels

Le Coran évoque plusieurs peuples anciens dont l'histoire est devenue un avertissement pour

l'humanité. Les Âd, peuple puissant qui vivait dans des palais et des jardins, furent anéantis par un vent violent qui détruisit leurs demeures et effaça leur orgueil. Les Thamûd, connus pour leurs constructions dans les montagnes, furent foudroyés par un cri céleste qui mit fin à leur prospérité. Le peuple de Sodome, frappé par une pluie de pierres, incarne la corruption morale et l'injustice sociale. Quant aux gens de Al-Ayka, ils furent châtiés pour leur tromperie et leur injustice dans le commerce, recevant un châtiment brûlant qui les anéantit.

Ces récits ne sont pas seulement des histoires anciennes, mais des archétypes universels. Ils montrent que la puissance matérielle, la prospérité économique ou la richesse culturelle ne suffisent pas à protéger une société lorsqu'elle s'éloigne de la sincérité et de la justice. Chaque peuple est présenté comme un exemple : l'orgueil, la corruption et la tromperie conduisent à la ruine, tandis que la droiture et la foi assurent la survie. Ainsi, les Âd, les Thamûd, le peuple de Sodome et les gens de Al-Ayka deviennent des symboles intemporels, rappelant que toute civilisation est jugée par sa fidélité à la vérité et à la justice.

Transition vers la science

Ces récits coraniques, qui évoquent les Âd, les Thamûd, le peuple de Sodome ou les gens de Al-Ayka, montrent que l'histoire des premiers hommes est marquée par des choix spirituels et

moraux. Ils rappellent que la prospérité matérielle ne suffit pas à sauver une civilisation lorsque la corruption et l'orgueil dominant. Mais au-delà de leur dimension religieuse, ces récits trouvent un écho dans les découvertes scientifiques sur la préhistoire. La science, en étudiant les vestiges des sociétés disparues, décrit-elle aussi des peuples effacés par des catastrophes naturelles ou par leurs propres limites. Ainsi, la révélation et la science se rejoignent : toutes deux racontent une humanité fragile, exposée aux forces de la nature et aux conséquences de ses actes. C'est dans cette perspective que nous pouvons maintenant examiner les hommes préhistoriques selon la science, pour comprendre comment l'humanité a évolué matériellement tout en restant confrontée aux mêmes épreuves.

La préhistoire ne fut pas seulement une lutte pour la survie, mais aussi une période de créativité et de spiritualité. Les hommes laissèrent des peintures rupestres dans les grottes, représentant des animaux et des scènes de chasse, témoignant de leur sens artistique et de leur vision du monde. Ils commencèrent à enterrer leurs morts, signe d'une conscience spirituelle et d'un respect pour la vie et la mort. La maîtrise du feu transforma leur quotidien : elle leur permit de se protéger, de cuire les aliments et de se rassembler autour d'un foyer, renforçant les liens sociaux. Peu à peu, les hommes passèrent du Paléolithique, marqué par le nomadisme et la pierre taillée, au Néolithique, caractérisé par l'agriculture, la sédentarisation et la pierre polie. Cette évolution

montre que l'humanité, dès ses débuts, cherchait à améliorer ses conditions de vie et à donner un sens à son existence.

Les hommes préhistoriques selon la science

La science raconte une autre histoire des origines, fondée sur les découvertes archéologiques et paléontologiques. Les hommes préhistoriques sont décrits comme des êtres ayant évolué progressivement, passant de formes rudimentaires à des sociétés plus organisées. Homo habilis, apparu il y a environ deux millions d'années, fut l'un des premiers à utiliser des outils de pierre pour couper, chasser et se défendre. Homo erectus, plus avancé, maîtrisa le feu et développa des techniques de survie qui lui permirent de s'étendre sur de vastes territoires. Enfin, Homo sapiens, l'homme moderne, se distingua par sa capacité à penser, à créer et à transmettre une culture.

Ces hommes vécurent dans des conditions difficiles, dépendant de la chasse, de la cueillette et de la protection contre les animaux sauvages. Ils habitaient des grottes ou des abris naturels, et leur vie était marquée par la lutte pour la survie. Peu à peu, ils inventèrent des outils plus perfectionnés, apprirent à domestiquer les plantes et les animaux, et posèrent les bases de l'agriculture. Cette évolution conduisit à la naissance des premières civilisations, où l'homme ne se contenta plus de survivre, mais chercha à organiser sa société, à transmettre son savoir et à bâtir des structures durables.

La préhistoire ne fut pas seulement une lutte pour la survie, mais aussi une période de créativité et de spiritualité. Les hommes laissèrent des peintures rupestres dans les grottes, représentant des animaux et des scènes de chasse, témoignant de leur sens artistique et de leur vision du monde. Ils commencèrent à enterrer leurs morts, signe d'une conscience spirituelle et d'un respect pour la vie et la mort. La maîtrise du feu transforma leur quotidien : elle leur permit de se protéger, de cuire les aliments et de se rassembler autour d'un foyer, renforçant les liens sociaux. Peu à peu, les hommes passèrent du Paléolithique, marqué par le nomadisme et la pierre taillée, au Néolithique, caractérisé par l'agriculture, la sédentarisation et la pierre polie. Cette évolution montre que l'humanité, dès ses débuts, cherchait à améliorer ses conditions de vie et à donner un sens à son existence.

La préhistoire, telle que la science la décrit, est donc une longue marche vers la civilisation. Elle montre que l'homme a toujours cherché à améliorer ses conditions de vie, à comprendre son environnement et à se protéger contre les forces de la nature. Ce récit, bien que différent de celui du Coran, rejoint l'idée que l'humanité est une histoire de progression, de transformation et de quête de sens.

Correspondances entre révélation et science

Lorsque l'on rapproche les récits du Coran et ceux de la science, on découvre des correspondances qui

enrichissent la compréhension de l'humanité. Le Coran présente Adam (as) comme le premier homme, créé avec intelligence et spiritualité, capable de nommer les choses et de transmettre la foi. La science, de son côté, décrit Homo sapiens comme l'homme moderne, doté de langage, de pensée abstraite et de culture. Ces deux récits, bien que formulés différemment, se rejoignent dans l'idée que l'homme est un être unique, capable de raisonner et de créer. La révélation insiste sur la dignité spirituelle : l'homme est créé pour adorer Allah et vivre dans la sincérité. La science insiste sur l'évolution matérielle : l'homme a développé des outils, des techniques et des sociétés. Mais dans les deux cas, l'humanité est présentée comme une histoire de progression. Adam (as), dans le Coran, incarne la naissance de la conscience spirituelle ; Homo sapiens, dans la science, incarne la naissance de la conscience culturelle. L'un et l'autre montrent que l'homme est appelé à dépasser la simple survie pour atteindre une vie organisée et pleine de sens.

Le Coran rappelle aussi que l'homme est khalîfa, dépositaire d'une mission sur Terre, chargé de préserver l'équilibre et de transmettre la vérité. La science, quant à elle, montre que l'homme a su transmettre son savoir, ses techniques et sa culture, assurant la continuité des générations. Dans les deux récits, la mémoire et la transmission sont essentielles : Adam (as) transmet la foi à ses enfants, Homo sapiens transmet la culture à ses descendants. Cette correspondance souligne que l'humanité est une histoire de responsabilité, où chaque génération doit

bâtir sur l'héritage de la précédente.

Ainsi, la foi et la science ne s'opposent pas, mais se complètent. La révélation donne le sens spirituel de l'origine, tandis que la science décrit les étapes matérielles de l'évolution. Ensemble, elles rappellent que l'homme est à la fois corps et esprit, matière et âme, et que son histoire est une marche vers la connaissance, la responsabilité et la quête de sens. Cette double lecture prépare à comprendre les civilisations qui suivront, où l'homme cherchera à organiser sa société, à bâtir des dynasties et à inscrire son destin dans l'histoire.

Les châtiments divins dans le Coran

Le Coran rappelle que certains peuples furent détruits à cause de leur perversité et de leur refus de la vérité, malgré les avertissements répétés des prophètes envoyés à chacun d'eux. Chaque récit est une leçon universelle, montrant que nul empire ne peut résister à la volonté divine.

Les Âd et le prophète Hûd (as)

Les Âd étaient un peuple puissant, vivant dans des palais et des jardins, fiers de leur force et de leur prospérité. Leur perversité résidait dans l'orgueil et l'idolâtrie, refusant de reconnaître l'unicité d'Allah. Le prophète Hûd (as) les avertit à plusieurs reprises, les appelant à la sincérité et à l'adoration exclusive d'Allah. Ils rejetèrent son appel et furent anéantis par un vent violent et glacial qui détruisit leurs demeures

et effaça leur civilisation. Seuls Hûd (as) et les croyants furent sauvés.

Les Thamûd et le prophète Sâlih (as)

Les Thamûd étaient connus pour leurs constructions dans les montagnes et leur prospérité matérielle. Leur perversité se manifesta par le rejet de la vérité et la cruauté, notamment le meurtre de la chamelle miraculeuse envoyée comme signe par Allah. Le prophète Sâlih (as) les avertit de respecter ce signe et de revenir à la droiture. Ils persistèrent dans leur refus et furent détruits par un cri céleste et un tremblement de terre. Sâlih (as) et les croyants furent épargnés.

Le peuple de Sodome et le prophète Loth (as)

Le peuple de Sodome vivait dans l'immoralité et l'injustice sociale. Leur perversité consistait en des relations sexuelles illicites entre hommes, la corruption morale et le rejet de l'hospitalité. Le prophète Loth (as) les avertit à plusieurs reprises, les appelant à abandonner ces pratiques et à revenir à la sincérité. Ils se moquèrent de lui et furent frappés par une pluie de pierres et un ouragan, qui détruisit leur cité. Loth (as) et les croyants furent sauvés par Allah.

Les gens de Al-Ayka et le prophète Shu‘ayb (as)

Les gens de Al-Ayka vivaient dans une région

prospère, commerçant abondamment. Leur perversité résidait dans la fraude et l'injustice dans le commerce, trompant dans les transactions et refusant l'équité. Le prophète Shu'ayb (as) les avertit de revenir à la justice et à l'adoration d'Allah. Ils rejetèrent ses avertissements et furent anéantis par un châtiment brûlant et étouffant. Shu'ayb (as) et les croyants furent préservés.

Le sens des châtiments

Ces récits montrent que la puissance matérielle ne suffit pas à protéger une société lorsque celle-ci s'éloigne de la sincérité et de la justice. Chaque peuple fut averti, mais refusa de se repentir, et la justice divine s'appliqua. Le Coran insiste sur le fait que ces peuples furent remplacés par d'autres, plus humbles et plus sincères, afin que l'histoire humaine continue. Ainsi, les Âd, les Thamûd, le peuple de Sodome et les gens de Al-Ayka deviennent des symboles universels : ils rappellent que l'homme doit rester fidèle à Allah et éviter la perversité, car nul empire, nul peuple ne peut résister à la volonté divine.

Catastrophes naturelles et mémoire des peuples

La science décrit de nombreuses catastrophes naturelles qui ont marqué l'histoire de la Terre et qui ont parfois effacé des populations entières. Ces phénomènes, lorsqu'ils frappent une société, peuvent effacer sa mémoire et ouvrir la voie à d'autres

génération.

Les pluies de météorites

À plusieurs reprises, la Terre fut frappée par des pluies de météorites qui provoquèrent des destructions massives et modifièrent le paysage. Ces événements rappellent la pluie de pierres qui s'abattit sur le peuple de Sodome, symbole de la colère divine contre l'immoralité et l'injustice. Dans les deux cas, la cité fut effacée et remplacée par d'autres générations.

Les séismes

Les tremblements de terre ont renversé des cités entières, détruisant les constructions et effaçant des civilisations. Ce phénomène rappelle le cri céleste et le tremblement de terre qui anéantirent les Thamûd après leur refus des avertissements du prophète Sâlih (as). La science décrit le mécanisme naturel, tandis que la révélation en donne le sens spirituel : l'orgueil conduit à la ruine.

Les éruptions volcaniques

Les volcans ont recouvert des régions entières de cendres, ensevelissant des villages et des cultures. Ce type de catastrophe peut être rapproché du châtimeut brûlant qui frappa les gens de Al-Ayka après leur refus des avertissements du prophète Shu'ayb (as). La science explique la puissance des volcans, mais la révélation rappelle que la tromperie et l'injustice

conduisent à la destruction.

Les inondations

Les crues et les inondations ont englouti des villages, effaçant des sociétés entières. Elles rappellent les récits coraniques où l'eau est parfois utilisée comme instrument de justice divine, comme dans l'histoire du déluge de Noé (as). La science décrit les mécanismes climatiques, mais la révélation souligne que l'homme doit rester humble et fidèle à Allah pour survivre.

Le sens des catastrophes

Ces événements trouvent un écho dans les récits coraniques des châtements divins. Une pluie de pierres peut être comprise comme une pluie de météorites ; un vent violent comme une tempête dévastatrice ; un cri céleste comme une explosion volcanique ou un séisme. Dans les deux cas, le résultat est le même : des peuples disparaissent, remplacés par d'autres, et l'histoire continue. La révélation donne le sens spirituel de ces destructions, tandis que la science en décrit les mécanismes naturels. Ensemble, elles rappellent que l'homme est fragile face aux forces de la nature et qu'il doit rester humble devant la puissance divine.

La mémoire des peuples disparus, qu'elle soit transmise par les récits religieux ou par les découvertes archéologiques, porte une leçon commune : aucune civilisation n'est éternelle. Les Âd, les

Thamûd, le peuple de Sodome ou les gens de Al-Ayka, comme les sociétés effacées par les catastrophes naturelles, montrent que l'histoire humaine est faite de renaissances et de remplacements. Chaque génération est appelée à vivre dans la sincérité et la justice, car la corruption et l'orgueil conduisent à la ruine, tandis que la droiture et la foi assurent la survie.

L'étude des origines de l'humanité, entre révélation et science, montre que l'homme est à la fois un être spirituel et matériel. Le Coran rappelle qu'Adam (as) fut créé avec dignité et conscience, chargé d'une mission universelle sur Terre, tandis que la science décrit l'évolution progressive des hommes préhistoriques vers des sociétés organisées. Les récits coraniques des Âd, des Thamûd, du peuple de Sodome ou des gens de Al-Ayka soulignent que la corruption et l'orgueil conduisent à la ruine, alors que la sincérité et la justice assurent la survie. La science, de son côté, met en lumière les catastrophes naturelles et les fragilités des civilisations disparues, confirmant que l'homme est toujours exposé aux forces de la nature et à ses propres choix.

Ainsi, révélation et science ne s'opposent pas mais se complètent : l'une donne le sens spirituel de l'origine, l'autre décrit les étapes matérielles de l'évolution. Ensemble, elles rappellent que l'histoire humaine est une marche vers la connaissance, la responsabilité et la quête de sens.

Le témoignage de l'ange Asrafil : la fragilité

du destin et la lumière de la foi

Un récit ancien rapporte qu'Allah interrogea l'ange Asrafil sur ses émotions. L'ange répondit qu'il avait une fois ri, une fois pleuré et une fois été étonné.

Allah interrogea l'ange Asrafil.

- Dis-moi Asrafil, as-tu une fois pleuré ou ris ?
- L'ange répondit, Mon Seigneur est plus informé que moi de cela.
- Allah lui demanda alors, oui réponds si tel est le cas.
- L'ange répondit, oui Allah, j'ai une fois pleuré, une fois ris, et une fois même été étonné.
- Allah lui demanda alors de s'expliquer.
- L'ange répondit: Allah, la première fois que j'ai ris, c'est une fois j'ai vu un homme qui a emmené sa chaussure chez le cordonnier pour la réparer. Il lui a dit au cordonnier, répare cette chaussure, je la porterai pendant un mois, voire un an avant d'en acheter une nouvelle. Cet homme ne savait pas qu'avant de rentrer chez lui ce soir même, qu'il allait mourir dans son lit. Cela m'a fait rire car l'homme ne sait pas où il va et il s'empresse de monter des projets sur une durée de temps qu'il ne contrôle point. Ensuite, le jour que j'ai pleuré, c'est lorsque j'ai vu un bébé, après avoir fini de téter le sein de sa maman, s'est mis à jouer sur le ventre de sa maman, et sa maman rendit l'âme à cet instant. Le bébé n'en avait pas conscience. Sa maman est morte et il ne le savait, et continuait à jouer. Cela m'a fait pleurer. Enfin, une fois, j'étais allé par Ta permission, prendre l'âme d'un homme. L'aura de l'homme m'empêchait de m'approcher de lui, tellement

il avait œuvré dans ce bas-monde pour ta Cause,
Allah. Si je tente de m'approcher, il y'a une lumière
qui empêchait ma vision, tellement elle était forte, et
cette lumière provenait de sa dévotion envers toi
Allah.

- Allah lui répondit: cet homme dont tu parles avec
cette lumière est le bébé qui avait perdu sa maman
plus tôt. Il était très pieux.

L'homme ne maîtrise ni son temps ni son destin. Il
planifie, mais Allah décide.

La perte peut être invisible aux innocents, comme ce
bébé qui joue sans savoir.

La piété sincère protège même au moment de la mort.
Elle devient une lumière que même les anges
respectent.

Le bébé orphelin est devenu un homme de lumière. Ce
que l'on vit dans l'épreuve peut devenir source de
grandeur.

Ce récit enseigne que la foi sincère laisse une lumière
éternelle, respectée même par les anges. Ce que
l'homme ignore, Allah le sait. Ce que l'homme perd,
Allah peut le transformer en grandeur.

Cette réflexion sur les premiers hommes prépare
l'ouverture du prochain chapitre consacré à l'Égypte
antique. Car après les origines et les peuples disparus,
l'humanité entre dans l'ère des grandes civilisations,
où l'homme ne se contente plus de survivre mais bâtit
des royaumes, des dynasties et des monuments qui
marquent durablement l'histoire. L'Égypte, avec ses

pharaons, ses pyramides et sa spiritualité, incarne cette étape décisive où l'homme inscrit son destin dans la pierre et dans la mémoire universelle.

Chapitre II - L'Égypte antique et ses héritages

Les pharaons et l'organisation politique

L'Égypte antique est l'une des plus anciennes civilisations du monde. Elle naît vers -3100 avec l'unification de la Haute et de la Basse Égypte par le roi Ménès. Dès lors, une succession de dynasties pharaoniques va régner pendant plus de trois millénaires, jusqu'à la conquête romaine en -30. Les pharaons incarnaient à la fois le pouvoir politique et religieux. Ils étaient considérés comme des dieux vivants, garants de l'ordre cosmique, le « Maât ». Leur autorité reposait sur une administration organisée, capable de gérer les récoltes, les impôts et les grands travaux. Les scribes, maîtres de l'écriture hiéroglyphique, jouaient un rôle essentiel dans la transmission du savoir et la gestion de l'État.

Les pyramides et la mémoire religieuse

La religion égyptienne était polythéiste. Les dieux comme Rê (soleil), Osiris (vie et mort), Isis (maternité), Horus (royauté) ou Anubis (funérailles) structuraient la vie quotidienne. Les temples étaient des lieux sacrés où prêtres et fidèles honoraient les divinités. Les rites funéraires, notamment la momification, reflétaient la croyance en une vie après la mort. Les pyramides, construites surtout durant

l'Ancien Empire, témoignent de cette foi et de la puissance des pharaons. La grande pyramide de Khéops, à Gizeh, demeure l'une des merveilles du monde antique.

L'Égypte connut plusieurs périodes de prospérité et de crises. L'Ancien Empire (vers -2700 à -2200) fut l'âge des pyramides. Le Moyen Empire (vers -2000 à -1700) marqua un renouveau politique et culturel. Le Nouvel Empire (vers -1550 à -1100) fut l'apogée, avec des pharaons célèbres comme Thoutmosis III, Akhenaton, Toutankhamon et Ramsès II. L'Égypte s'étendit alors jusqu'au Proche-Orient et devint une puissance internationale. Mais à partir du Ier millénaire avant J.-C., elle subit des invasions étrangères : Assyriens, Perses, puis Grecs avec Alexandre le Grand en -332.

Ainsi, l'Égypte antique incarne une mémoire universelle : celle d'une civilisation qui a bâti des monuments éternels, développé un savoir scientifique et religieux, et marqué l'histoire du monde par sa grandeur. Elle ouvre notre récit comme le premier jalon de la fresque islamique et africaine, rappelant que l'Afrique fut dès l'origine une terre de civilisation et de rayonnement.

Les prophètes en Égypte (Ibrâhîm, Youssouf, Moussa) (as)

Dans l'Égypte antique, plusieurs épisodes prophétiques marquent l'histoire religieuse de l'humanité. Le premier est celui du Prophète Ibrâhîm (as). Lors de son séjour en Égypte avec son épouse

Sarah (ra), un pharaon voulut s'emparer d'elle. Mais Allah la protégea miraculeusement et le pharaon, frappé par la puissance divine, dut renoncer. Cet épisode montre déjà l'opposition entre la tyrannie des rois et la protection divine accordée aux prophètes. Plus tard, le Prophète Youssef (as) vécut en Égypte et devint ministre chargé des greniers. Certains historiens rapprochent son époque de celle du pharaon Akhenaton, qui tenta d'imposer le culte unique d'Aton, le disque solaire. Bien que les chronologies soient discutées, ce rapprochement illustre une aspiration au monothéisme dans l'Égypte antique, parallèle au message prophétique de Youssef (as). Enfin, l'épisode le plus marquant est celui du Prophète Moussa (as). Envoyé pour libérer les enfants d'Israël de l'esclavage, il affronta le pharaon tyran qui refusait de croire au message divin. L'histoire culmine avec la traversée de la mer Rouge, où le pharaon et son armée furent engloutis, signe de la puissance d'Allah et de la fin de l'oppression. Cet épisode est central dans le Coran et il rappelle que l'Égypte fut un théâtre majeur de la lutte entre la foi et la tyrannie. Ainsi, de Sarah (ra) protégée en Égypte, à Youssef (as) ministre des greniers, jusqu'à Moussa (as) libérateur des opprimés, l'histoire des pharaons s'entrelace avec celle des prophètes, faisant de l'Égypte antique un carrefour religieux et spirituel de l'humanité.

Après la fin des pharaons en 332 avant J.-C et ces épisodes prophétiques qui ont marqué l'Égypte antique comme terre de foi et de lutte contre la

tyrannie, l'Égypte passe dans une nouvelle ère avec l'arrivée des conquérants étrangers à commencer par Alexandre le Grand, macédonien et élève de Aristote, de la dynastie des Ptolémées.

Alexandre le Grand et Dhul Qarnayn

Alexandre le Grand, né en 356 avant J.-C. en Macédoine, fut l'un des plus grands conquérants de l'Antiquité. Élève du philosophe Aristote, il reçut une éducation marquée par la pensée grecque et la culture hellénistique. À la tête de ses armées, il étendit son empire de la Grèce jusqu'à l'Inde, fondant des cités et diffusant la civilisation grecque sur un immense territoire. Sa figure impressionnante a traversé les siècles et nourri de nombreuses légendes.

Dans la tradition islamique, un débat existe autour de l'identité de Dhul Qarnayn, mentionné dans le Coran dans la sourate Al-Kahf. Le texte décrit un souverain puissant et juste, voyageant vers l'Occident et l'Orient, protégeant des peuples faibles et construisant une muraille contre Gog et Magog. Mais le Coran ne donne pas son nom. Certains exégètes anciens, influencés par des récits syriaques et persans, ont assimilé Dhul Qarnayn à Alexandre le Grand, car des représentations médiévales montraient Alexandre avec un casque orné de deux cornes. Cette interprétation a longtemps circulé.

Cependant, de nombreux savants musulmans contestent cette identification. Ils rappellent qu'Alexandre le Grand était polythéiste, marqué par la culture grecque et l'enseignement d'Aristote, alors que

Dhul Qarnayn est décrit dans le Coran comme un croyant pieux, guidé par Allah. Pour cette raison, beaucoup estiment qu'il ne peut s'agir d'Alexandre. Certains pensent que Dhul Qarnayn était un roi arabe ou persan, d'autres qu'il était un prophète ou un serviteur choisi par Allah. Le Coran ne précise pas s'il était prophète, mais insiste sur sa justice et son usage du pouvoir pour protéger les faibles.

Ainsi, deux grandes interprétations coexistent. Pour certains, Alexandre le Grand et Dhul Qarnayn sont une seule et même figure, mêlant histoire et légende. Pour d'autres, Dhul Qarnayn est un personnage distinct, un souverain pieux dont l'identité exacte reste inconnue. Ce débat illustre la richesse des traditions islamiques et rappelle que l'essentiel n'est pas de savoir qui était Dhul Qarnayn, mais de retenir les leçons spirituelles de son récit : la justice, la protection des peuples et l'usage du pouvoir au service du bien.

Alexandrie, carrefour des civilisations

Fondée en 331 av. J.-C. par Alexandre le Grand, Alexandrie devint rapidement l'une des plus grandes cités du monde antique. Sous les Ptolémées, elle abrita deux merveilles : le Pharos, phare monumental classé parmi les sept merveilles du monde, et la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, centre universel du savoir. Cosmopolite, la ville rassemblait Grecs, Égyptiens, Juifs et peuples méditerranéens, incarnant un carrefour culturel et intellectuel.

Sous domination romaine, Alexandrie conserva son prestige et devint un foyer du christianisme primitif,

marqué par des figures comme Origène et Cyrille. Elle fut aussi le théâtre de tensions religieuses entre païens, chrétiens et juifs. En 641, la conquête arabe transforma la cité, qui resta un port stratégique et un centre commercial, même si la capitale fut déplacée à Fostat. Aux XIVe et XVe siècles, Alexandrie retrouva une prospérité grâce au commerce des épices et aux alliances avec les Vénitiens.

Sous l'Empire ottoman, la ville déclina jusqu'à devenir un simple village de pêcheurs. Mais au XIXe siècle, Méhémet Ali entreprit une modernisation profonde : ports, canaux et infrastructures redonnèrent à Alexandrie son rôle de carrefour entre l'Europe, l'Afrique et le monde arabe. Aujourd'hui, elle est la deuxième ville d'Égypte, riche de son passé et tournée vers la Méditerranée.

Ainsi, Alexandrie incarne une mémoire plurielle : grecque, romaine, chrétienne, islamique et africaine. Ville fondée par un conquérant, nourrie par les savoirs et traversée par les religions, elle reste un symbole de dialogue entre civilisations et un pont entre l'Orient et l'Occident.

Cléopâtre VII et la fin des pharaons

Cléopâtre VII, dernière reine de la dynastie des Ptolémées, incarne l'une des figures les plus fascinantes de l'Antiquité. Née en 69 avant J.-C., elle monta sur le trône d'Égypte en 51 avant J.-C. et régna jusqu'à sa mort en 30 avant J.-C. Son intelligence, sa culture et son habileté politique lui permirent de maintenir l'indépendance de l'Égypte face à la

puissance grandissante de Rome. Elle parlait plusieurs langues et sut utiliser son charme autant que sa diplomatie pour défendre son royaume. Son aventure avec Jules César marqua un tournant. En 48 avant J.-C., Cléopâtre se fit introduire auprès de César à Alexandrie, selon la légende, enroulée dans un tapis. Leur rencontre scella une alliance politique et amoureuse. César aida Cléopâtre à consolider son pouvoir contre son frère Ptolémée XIII. De leur union naquit un fils, Césarion. Cléopâtre accompagna César à Rome, où elle fit sensation, mais après l'assassinat de César en 44 avant J.-C., elle retourna en Égypte. Quelques années plus tard, Cléopâtre noua une relation avec Marc Antoine, l'un des successeurs de César et membre du triumvirat romain. Leur alliance fut autant politique qu'amoureuse. Marc Antoine trouva en Cléopâtre une alliée capable de lui fournir richesses et troupes pour ses ambitions. Ensemble, ils eurent trois enfants et formèrent un couple qui défiait l'autorité de Rome. Leur union symbolisait la rencontre de deux mondes, l'Orient et l'Occident, mais elle inquiétait Octave, futur Auguste, qui voyait en eux une menace pour son pouvoir. La grande rivalité entre Octave et Marc Antoine culmina lors de la bataille d'Actium en 31 avant J.-C. La flotte d'Antoine et Cléopâtre fut vaincue, et ils se réfugièrent en Égypte. Octave lança alors une traque implacable contre eux. Marc Antoine, croyant Cléopâtre morte, se suicida en se jetant sur son épée. Cléopâtre, refusant d'être humiliée par Octave et exhibée à Rome comme trophée, choisit à son tour de mettre fin à ses jours en 30 avant J.-C., selon la

tradition en se laissant mordre par un aspic.
La mort de Cléopâtre marqua la fin de l'indépendance de l'Égypte et l'intégration du pays dans l'Empire romain. Octave devint Auguste, premier empereur de Rome, et l'Égypte devint sa province personnelle. Cléopâtre reste dans l'histoire comme une reine brillante, stratège et passionnée, dont les amours avec César et Marc Antoine furent autant des alliances politiques que des tragédies personnelles. Son destin illustre la rencontre entre l'Orient et Rome, et la fin d'une époque où l'Égypte, héritière des pharaons, cessa d'être un royaume indépendant. Son tombeau n'a jamais été retrouvé. Les archéologues cherchent depuis des siècles mais sa sépulture reste un mystère.

L'Égypte antique fut l'une des premières grandes civilisations, née sur les rives du Nil et organisée autour des pharaons. Mais l'Antiquité ne se limite pas à l'Égypte : plusieurs siècles plus tard, une autre puissance s'imposa autour de la Méditerranée, Rome. Comme les pharaons, les empereurs romains incarnaient l'autorité suprême, mais leur empire s'étendait sur trois continents. L'Égypte rayonna par ses pyramides, ses temples et ses sciences, tandis que Rome se distingua par ses aqueducs, ses amphithéâtres et son droit. Les deux civilisations partagèrent un polythéisme riche, mais Rome s'inspira largement des dieux grecs. L'histoire les relia finalement : en 30 av. J.-C., après la mort de Cléopâtre, l'Égypte devint une province romaine, intégrée à l'empire qui dominait alors le monde méditerranéen.

L'Égypte romaine et byzantine

Rome antique, puissance universelle

Rome naquit comme une petite cité du Latium, mais grâce à ses institutions, son armée et sa capacité d'intégrer les peuples vaincus, elle devint la maîtresse du bassin méditerranéen. La République romaine, fondée au VI^e siècle av. J.-C., s'appuyait sur un Sénat puissant et des magistrats élus, mais elle fut marquée par des guerres civiles et des rivalités entre généraux. Rome se distingua par son droit, ses routes, ses aqueducs et ses monuments, qui symbolisaient la grandeur d'un empire en expansion.

La Rome d'Auguste

Après des décennies de guerres civiles, Rome entra dans une nouvelle ère sous Octave, devenu Auguste en 27 av. J.-C. Il fut le premier empereur romain et mit fin aux luttes internes. Sous son règne, Rome connut la paix et la prospérité, période que les historiens appellent le Pax Romana. Auguste réorganisa l'administration, renforça l'armée, embellit la capitale avec des monuments et fit de Rome le centre d'un empire qui s'étendait de l'Atlantique à la Syrie, de la Bretagne à l'Égypte.

Auguste et Jules César

Octave était le fils adoptif de Jules César. César,

assassiné en 44 av. J.-C., avait désigné Octave comme son héritier. Ce lien fut décisif : il donna à Octave une légitimité politique et permit à ce jeune homme de s'imposer face à des rivaux plus expérimentés comme Marc Antoine. En se présentant comme le continuateur de César, Octave gagna le soutien du peuple et des légions. Mais il sut aussi dépasser l'image de son père adoptif : là où César avait été perçu comme un dictateur, Auguste se présenta comme le restaurateur de la République, tout en concentrant entre ses mains l'autorité suprême.

Après la mort de Cléopâtre VII en 30 avant J.-C., l'Égypte perdit son indépendance et devint une province de l'Empire romain. Octave, futur Auguste, fit de l'Égypte sa possession personnelle, distincte des autres provinces, car il considérait ce territoire comme vital pour l'approvisionnement en blé de Rome. Alexandrie, grande métropole méditerranéenne, resta un centre intellectuel et commercial majeur, mais l'Égypte fut désormais administrée par des préfets romains nommés directement par l'empereur. Les temples pharaoniques continuèrent d'être entretenus, mais la culture grecque et romaine domina progressivement la vie politique et sociale. L'Égypte devint le grenier à blé de l'Empire, et sa richesse agricole assura la prospérité de Rome pendant plusieurs siècles.

Au III^e siècle, l'Empire romain entra en crise et l'Égypte fut intégrée dans les réformes administratives de Dioclétien. Le christianisme se diffusa rapidement dans le pays, porté par des figures comme saint Marc à

Alexandrie. L'Égypte devint l'un des foyers majeurs du christianisme primitif, avec ses évêques, ses écoles théologiques et ses moines du désert. Alexandrie rayonnait par ses débats religieux et ses savants, mais aussi par ses tensions doctrinales qui marquèrent l'histoire de l'Église.

En 395, après la division définitive de l'Empire romain, l'Égypte passa sous l'autorité de l'Empire d'Orient, appelé plus tard Empire byzantin.

Constantinople devint la capitale de ce nouvel empire, et l'Égypte resta une province stratégique pour son économie. Les empereurs byzantins maintinrent une forte présence militaire et religieuse, imposant l'orthodoxie chrétienne. Cependant, les querelles théologiques, notamment autour du monophysisme, provoquèrent des divisions profondes dans l'Église d'Égypte. Les Coptes, héritiers de cette tradition, se séparèrent progressivement de l'Église byzantine.

Ainsi, l'Égypte antique, après avoir été le royaume des pharaons, passa sous domination romaine puis byzantine. Elle conserva son rôle de terre fertile et de centre spirituel, mais perdit son autonomie politique. Ce passage marqua la fin de l'Antiquité pharaonique et l'intégration de l'Égypte dans le monde gréco-romain et chrétien, préparant le terrain à une nouvelle étape de son histoire avec l'arrivée de l'Islam au VIII^e siècle.

L'Égypte antique, devenue province romaine sous Auguste, entra dans une nouvelle phase de son histoire plusieurs siècles plus tard. Au VII^e siècle, en 641, elle passa sous domination musulmane durant le règne du

calife Umar (ra). Cette conquête marqua la fin de l'époque romaine et l'intégration de l'Égypte dans le monde islamique. Elle devient importante ouvrant une ère nouvelle où la vallée du Nil devint un centre majeur de la civilisation musulmane, avant d'être dirigée par les Mamelouks à partir de 1250, qui installent un califat abbasside symbolique au Caire après la chute de Bagdad en 1258. Les Mamelouks règnent jusqu'en 1517, quand les Ottomans prennent l'Égypte et transfèrent le califat à Istanbul.

Chapitre III – L’Islam et ses dynasties

Les Râshidûn, les califes bien guidés (632 - 661)

Abou Bakr As-Siddiq (ra)

Abou Bakr As-Siddiq (ra), né vers 573 à La Mecque, fut le premier calife de l’Islam après la mort du Noble Prophète Muhammad (PSL). Compagnon intime et soutien indéfectible du Messenger d’Allah, il est reconnu comme le meilleur de cette communauté après le Noble Prophète (PSL). Son surnom As-Siddiq, le Véridique, lui fut donné pour sa foi absolue et sa confiance totale en la mission prophétique. Il fut l’un des premiers à embrasser l’Islam et participa à l’Hégire, accompagnant le Noble Prophète (PSL) dans la grotte de Thawr, épisode qui illustre sa loyauté et son courage.

À la mort du Noble Prophète (PSL) en 632, la communauté fut bouleversée. Abou Bakr (ra) calma les compagnons en rappelant que le Noble Prophète (PSL) était le Messenger d’Allah, mais qu’Allah seul est éternel. Il fut choisi comme premier calife, inaugurant le califat des bien guidés. Son règne dura deux ans, mais il fut marqué par des décisions cruciales. Il lança les guerres de Ridda pour ramener à l’Islam les tribus qui s’étaient détachées après la mort du Noble Prophète (PSL). Ces campagnes furent menées contre des chefs rebelles comme Musaylima

Al-Kadhdhab dans le Najd, Tulayha Al-Asadi, Sajah la prophétesse autoproclamée, et d'autres tribus qui refusaient de payer la zakat. La bataille d'Aqraba en 633 fut décisive : Khalid ibn al-Walid, général d'Abou Bakr (ra), y écrasa les forces de Musaylima, mettant fin à sa rébellion. Ces victoires consolidèrent l'unité de la péninsule arabe sous l'autorité du califat.

Abou Bakr (ra) envoya aussi des expéditions militaires contre les Byzantins et les Perses, posant les bases de l'expansion islamique. Les premières incursions en Syrie et en Irak furent lancées sous son commandement, ouvrant la voie aux conquêtes majeures qui se poursuivraient sous Umar Ibn Al-Khattab (ra). En parallèle, il initia la compilation du Coran. Craignant que les révélations ne se perdent après la mort de nombreux compagnons lors des batailles, il ordonna que les versets soient rassemblés en un seul recueil. Ce travail fut poursuivi sous Othman Ibn Affan (ra), qui fixa la version canonique du Coran.

Son caractère était marqué par la simplicité et l'humilité. Il vivait modestement, refusant les privilèges, et consacrait ses efforts à la justice et à la protection des croyants. Il mourut en 634, après avoir désigné Umar Ibn Al-Khattab (ra) comme son successeur. Il fut enterré à Médine, dans la chambre même du Noble Prophète (PSL), à ses côtés, ce qui témoigne de sa proximité unique avec lui. Abou Bakr (ra) incarne la fidélité, la vérité et la fermeté. Son califat, bien que court, assura la continuité de l'Islam après la disparition du Noble Prophète (PSL) et fit de lui un modèle éternel pour les musulmans.

L'Isrâ' wa-l-Mi'râj, la nuit de l'Ascension du Noble Prophète Muhammad (PSL), est l'un des événements les plus extraordinaires de l'histoire islamique. En une seule nuit, le Noble Prophète (PSL) fut transporté de La Mecque à Jérusalem sur la monture céleste appelée Al-Burâq ; à la mosquée Al-Aqsâ, il dirigea la prière devant les prophètes, signe de son rang universel. De là, il fut élevé à travers les cieux, rencontrant Adam (as), Yahya (as), Issa (as), Youssouf (as), Idrîs (as), Hârûn (as), Moussa (as), et enfin Ibrâhîm (as). Au-delà, il atteignit le Sidrat Al-Muntahâ, l'arbre ultime, et reçut l'honneur de s'approcher d'Allah. C'est lors de cette ascension que fut prescrite la prière quotidienne, réduite de cinquante à cinq, tout en gardant la récompense de cinquante.

Au matin, le Noble Prophète (PSL) raconta ce voyage à ses compagnons. Beaucoup de Quraysh se moquèrent, affirmant qu'un tel voyage était impossible en une seule nuit. Certains furent troublés par la grandeur du récit. Mais Abou Bakr As-Siddiq (ra), lorsqu'on lui rapporta les paroles du Noble Prophète (PSL), répondit sans hésiter : « S'il l'a dit, alors c'est la vérité. » Sa foi absolue et sa confiance totale en la véracité du Noble Prophète (PSL) lui valurent le surnom d'As-Siddiq, le Véristique. Il crut immédiatement, sans douter, et devint ainsi un modèle de certitude et de fidélité.

Pour confirmer son récit, le Noble Prophète (PSL) décrivit en détail la mosquée Al-Aqsâ, bien qu'il ne l'ait jamais visitée auparavant, et mentionna la caravane des Quraysh qu'il avait croisée en chemin, donnant des détails qui furent vérifiés plus tard. Ces

signes renforçèrent la foi des croyants et montrèrent que l'événement était réel, même s'il dépassait l'entendement humain.

Cet épisode illustre à la fois la grandeur de l'Ascension et la foi inébranlable de Abou Bakr (ra). Il incarne la certitude du croyant qui accepte la vérité transmise par le Noble Prophète Muhammad (PSL), même lorsqu'elle paraît incroyable aux yeux des hommes. Sa réaction devint un exemple éternel pour la communauté musulmane, rappelant que la foi sincère repose sur la confiance totale en Allah et en Son Messager.

Umar Ibn Al-Khattab (ra)

Umar Ibn Al-Khattab (ra), né vers 584 à La Mecque, fut le deuxième calife de l'Islam et successeur d'Abou Bakr As-Siddiq (ra). Avant sa conversion, il était connu pour sa force de caractère et son opposition à l'Islam. Mais lorsqu'il embrassa la foi, son énergie et sa fermeté devinrent des atouts majeurs pour la communauté. Le Noble Prophète Muhammad (PSL) lui donna le surnom de Al-Farûq, celui qui distingue le vrai du faux, en raison de sa droiture et de sa clairvoyance.

À la mort d'Abou Bakr (ra) en 634, Umar (ra) fut désigné calife. Son règne dura dix ans et marqua une étape décisive dans l'histoire de l'Islam. Il lança de grandes campagnes militaires qui étendirent l'autorité musulmane au-delà de la péninsule arabique. Les armées musulmanes vainquirent les Byzantins à la bataille de Yarmouk en 636 et les Perses à la bataille

de Qadisiyya en 637. Ces victoires ouvrirent la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Mésopotamie à l'Islam. En 638, Umar (ra) entra à Jérusalem, où il reçut la reddition pacifique de la ville et établit la protection des lieux saints chrétiens et juifs. Son règne fut ainsi marqué par une expansion sans précédent, mais aussi par une politique de tolérance envers les populations conquises.

Le rôle de Amr Ibn Al-As

Lorsque l'Égypte passa sous domination musulmane au VII^e siècle, ce fut sous le règne du calife Umar Ibn Al-Khattab (ra). Le général Amr Ibn Al-As fut chargé de mener l'expédition. En 640, il entra en Égypte avec ses troupes et remporta plusieurs batailles décisives contre les Byzantins. En 641, il prit Alexandrie, ce qui marqua la fin de la domination romaine dans la vallée du Nil.

Amr Ibn Al-As ne fut pas seulement un conquérant militaire : il organisa l'administration de l'Égypte au nom du calife, respecta les populations locales et établit des accords qui permirent aux chrétiens coptes de conserver leur culte. Il fonda également la ville de Fustat, qui devint la première capitale musulmane de l'Égypte et un centre politique et religieux majeur. Ainsi, Amr Ibn Al-As joua un rôle essentiel dans l'intégration de l'Égypte au monde islamique. Sa conquête ouvrit une nouvelle ère où la vallée du Nil devint un pilier de la civilisation musulmane, reliant l'Afrique du Nord au cœur du califat.

Umar (ra) ne fut pas seulement un chef militaire, mais aussi un réformateur. Il mit en place une administration organisée, créa le Diwan pour gérer les soldes des combattants, institua un calendrier basé sur l'Hégire, et développa un système judiciaire fondé sur la justice et l'équité. Il veillait personnellement à la condition des pauvres, parcourant la nuit les rues de Médine pour s'assurer que personne ne souffrait de faim. Sa simplicité était exemplaire : malgré l'immensité de l'empire, il vivait modestement, portant des vêtements rapiécés et refusant les privilèges.

Son autorité reposait sur la justice. Il établit la notion de dhimma, garantissant la protection des non-musulmans vivant sous l'autorité islamique, en échange d'un impôt spécifique. Cette politique permit une coexistence pacifique dans les territoires conquis. Umar (ra) était respecté et craint, mais aussi aimé pour sa droiture. Les compagnons du Noble Prophète (PSL) le considéraient comme l'un des meilleurs de cette communauté après le Noble Prophète Muhammad (PSL) et Abou Bakr (ra).

Anecdote sur la justice de Umar (ra)

Un jour, alors qu'il était émir des croyants, un homme affamé vola de la nourriture pour survivre. Selon la charia, le vol est puni par la coupure de la main, et les gens amenèrent le voleur devant Umar (ra) pour appliquer la loi. Après avoir examiné la situation, Umar (ra) refusa qu'on lui coupe la main. Il expliqua que cet homme n'avait pas volé par cupidité ou par

injustice, mais simplement pour manger et apaiser sa faim. Ainsi, il montra que la justice islamique ne se limite pas à la lettre de la loi, mais qu'elle doit aussi prendre en compte les circonstances et la miséricorde. Ce jugement illustre la sagesse et l'équilibre de Umar (ra), qui appliquait la charia avec équité et compassion.

En 644, Umar (ra) fut assassiné à Médine par un esclave perse nommé Abû Lu'lu'a. Avant de mourir, il désigna un conseil de six compagnons pour choisir son successeur, qui fut Othman Ibn Affan (ra). Umar (ra) fut enterré aux côtés du Noble Prophète (PSL) et d'Abou Bakr (ra), dans la chambre de Aïcha (ra), ce qui témoigne de sa proximité spirituelle et historique avec eux.

Umar Ibn Al-Khattab (ra) incarne la force, la justice et la simplicité. Son califat transforma l'Islam en un empire universel, tout en posant les bases d'une gouvernance équitable. Il reste un modèle de droiture et de leadership, honoré comme l'un des plus grands califes bien guidés.

Uthman Ibn Affan (ra)

Uthman Ibn Affan (ra), né vers 576 à La Mecque, fut le troisième calife de l'Islam et successeur d'Umar Ibn Al-Khattab (ra). Issu du clan des Banû Umayya de la tribu des Quraysh, il était connu pour sa richesse, sa générosité et sa piété. Il embrassa l'Islam très tôt, grâce à l'appel d'Abou Bakr As-Siddiq (ra), et devint l'un des compagnons les plus proches du Noble

Prophète Muhammad (PSL). Il épousa deux des filles du Noble Prophète (PSL), Ruqayya puis Umm Kulthum, ce qui lui valut le surnom de Dhun-Nurayn, « l'homme aux deux lumières ».

En 644, après l'assassinat d'Umar (ra), Uthman (ra) fut choisi comme calife par le conseil des compagnons. Son règne dura douze ans, marqué par une grande expansion territoriale et par des réformes importantes. Sous son commandement, les armées musulmanes poursuivirent les conquêtes en Perse, en Arménie, en Afrique du Nord et jusqu'en Asie centrale. L'empire islamique atteignit une dimension immense, reliant l'Orient et l'Occident par des routes commerciales et culturelles.

L'une des décisions majeures d'Uthman (ra) fut la compilation définitive du Coran. Craignant la divergence des lectures à mesure que l'Islam s'étendait, il ordonna la rédaction d'une version canonique unique, basée sur le recueil initié par Abou Bakr (ra). Il fit envoyer des copies officielles dans les grandes villes de l'empire, assurant l'unité du texte sacré pour toutes les générations. Cet acte reste l'un des plus grands héritages de son califat.

Uthman (ra) était réputé pour sa générosité. Il finança de nombreuses expéditions militaires, équipa les armées et contribua à l'entretien des pauvres. Sa modestie et sa piété étaient exemplaires, mais son règne fut aussi marqué par des tensions internes. La croissance rapide de l'empire entraîna des rivalités tribales et des critiques contre certains gouverneurs issus de sa famille omeyyade. Ces contestations s'amplifièrent au fil des années et menèrent à une crise

politique.

En 656, Uthman (ra) fut assiégé dans sa maison à Médine par des rebelles. Malgré les appels des compagnons à se défendre, il refusa de verser le sang des musulmans. Il continua à réciter le Coran jusqu'à son dernier souffle et fut assassiné alors qu'il lisait le Livre d'Allah. Sa mort tragique marqua le début des grandes fitnas, les guerres civiles qui divisèrent la communauté musulmane.

Uthman Ibn Affan (ra) reste dans l'histoire comme le calife de la générosité et de la préservation du Coran. Son règne étendit l'Islam à des territoires immenses et assura l'unité du texte sacré, mais il révéla aussi les tensions politiques qui allaient marquer les générations suivantes. Sa piété, son humilité et son sacrifice en font un modèle éternel pour les croyants.

Ali Ibn Abî Tâlib (ra)

Ali Ibn Abî Tâlib (ra), né vers 600 à La Mecque, fut le quatrième calife de l'Islam et cousin ainsi que gendre du Noble Prophète Muhammad (PSL). Élevé dans la maison du Prophète, il embrassa l'Islam dès son plus jeune âge et fut l'un des premiers croyants. Son courage, sa science et sa piété en firent un compagnon exceptionnel. Il épousa Fâtima (ra), la fille du Noble Prophète, et devint le père de Hassan et Hussein, figures centrales de l'histoire islamique.

Ali (ra) se distingua par sa bravoure dans les batailles. À Badr, Uhud, Khandaq et Khaybar, il fut parmi les plus valeureux combattants, portant haut l'étendard de l'Islam. Le Noble Prophète (PSL) lui confia souvent

des missions importantes et le considérait comme l'un des plus proches de lui. Sa connaissance du Coran et de la jurisprudence était profonde, et il fut reconnu comme un savant et un juge éminent.

En 656, après l'assassinat de Uthman Ibn Affan (ra), Ali (ra) fut choisi comme calife. Son règne fut marqué par de grandes épreuves. La communauté musulmane était divisée, et les tensions politiques menèrent à la première grande fitna. Ali (ra) dut affronter la bataille du Chameau contre Aïcha (ra), Talha et Zubair, puis la bataille de Siffin contre Mu'âwiya, gouverneur de Syrie. Ces conflits affaiblirent l'unité des musulmans et donnèrent naissance à des dissensions durables. L'arbitrage après Siffin accentua les divisions, et un groupe extrémiste, les Khawarij, se sépara de son autorité.

Malgré ces troubles, Ali (ra) resta un modèle de justice et de piété. Il gouvernait avec simplicité, refusant les privilèges, et veillait à l'équité dans ses jugements. Ses sermons et ses paroles, conservés dans des recueils comme Nahj Al-Balâgha, témoignent de sa sagesse et de sa profondeur spirituelle. Il insistait sur la vérité, la droiture et la fidélité à Allah, même dans les moments les plus difficiles.

En 661, Ali (ra) fut assassiné à Koufa par un kharijite nommé Ibn Muljam, alors qu'il se rendait à la mosquée pour la prière du matin. Sa mort marqua la fin du califat des bien guidés et ouvrit la voie à l'établissement de la dynastie omeyyade par Mu'âwiya. Ali (ra) fut enterré à Najaf, en Irak, où son tombeau est devenu un lieu de mémoire et de respect. Ali Ibn Abî Tâlib (ra) incarne le courage, la science et

la justice. Sa vie fut marquée par la proximité avec le Noble Prophète (PSL), ses combats pour l’Islam et son engagement pour la vérité. Son califat, bien que traversé par les divisions, reste un exemple de droiture et de fidélité à Allah. Il demeure une figure centrale de l’histoire islamique, honoré par tous les musulmans comme l’un des plus grands compagnons et califes bien guidés.

Un épisode marquant est celui du “hadith Al-Ifk”

Lors d’un voyage avec le Noble Prophète (PSL), Aïcha (ra) perdit son bracelet. Elle s’attarda pour le chercher et resta derrière la caravane. Un compagnon du Noble Prophète (PSL), Safwân Ibn Al-Mu‘attal (ra), la retrouva et la ramena à Médine. Quand les gens les virent revenir ensemble, certains commencèrent à répandre des rumeurs et des médisances sur Aïcha (ra). Cette affaire est connue comme l’épisode du “hadith Al-Ifk” (l’accusation mensongère).

Le Noble Prophète (PSL), profondément affecté par ces rumeurs, consulta ses proches. Ali Ibn Abi Tâlib (ra), voulant soulager le Noble Prophète (PSL), lui conseilla de se séparer d’Aïcha (ra) et de prendre une autre épouse, pensant que cela mettrait fin aux soupçons. D’autres compagnons, comme Usâma Ibn Zayd (ra), défendirent Aïcha (ra) et affirmèrent sa pureté.

Pendant ce temps, Aïcha (ra) souffrait énormément de ces accusations. Elle tomba malade et resta chez ses

parents. Le Noble Prophète (PSL) vint la voir et lui dit qu'il avait entendu des rumeurs et qu'elle devait dire la vérité si elle avait commis une faute. Aïcha (ra) répondit qu'elle n'avait rien à se reprocher et qu'Allah seul savait son innocence.

C'est alors que la révélation descendit : dans la sourate An-Nûr (24:11–20), Allah déclara l'innocence d'Aïcha (ra) et condamna ceux qui avaient propagé la calomnie. Ces versets sont restés une preuve éternelle de sa pureté et un avertissement contre la médisance. Cet épisode marqua profondément les relations entre Ali (ra) et Aïcha (ra). Même si Ali (ra) n'avait pas voulu l'accuser, son conseil au Noble Prophète (ra) fut perçu par Aïcha (ra) comme une blessure. Plus tard, cette tension se manifesta dans la bataille du Chameau (656), où Aïcha (ra) prit les armes contre Ali (ra), devenu calife. Ainsi, l'affaire du bracelet et de la calomnie fut l'un des points de départ de la méfiance et de l'opposition entre eux, qui marqua l'histoire des débuts de l'Islam.

Hussein Ibn Ali (ra) et le début du chiïsme

Hussein Ibn Ali (ra), fils cadet de Ali Ibn Abî Tâlib et de Fâtima (ra), la fille du Noble Prophète Muhammad (PSL), occupe une place unique dans l'histoire de l'Islam. Né en 626 à Médine, il grandit dans la maison du Noble Prophète (PSL) et reçut son affection particulière. Avec son frère Hassan, il incarne la continuité de la famille du Noble Prophète (PSL) et devint une figure centrale après la mort de son père. Après le traité conclu par Hassan avec Mu'âwiya,

Hussein vécut à Médine dans la discrétion. Mais à la mort de Mu'âwiya en 680, son fils Yazid prit le pouvoir et exigea l'allégeance des musulmans. Hussein refusa de prêter serment à Yazid, qu'il considérait comme injuste et indigne de diriger la communauté. De nombreux habitants de Koufa l'invitèrent à venir les rejoindre pour prendre la direction de l'Islam. Hussein répondit à leur appel et partit avec sa famille et un petit groupe de compagnons.

En chemin, il fut intercepté par les troupes omeyyades à Karbala, en Irak. Le 10 Muharram de l'an 61 de l'Hégire (680), Hussein et ses compagnons furent encerclés, privés d'eau et soumis à une pression terrible. Malgré les appels à se soumettre, Hussein refusa de céder. Il tomba au combat, ainsi que ses fils, ses frères et ses compagnons. Sa famille fut capturée et emmenée à Damas. Ce massacre, connu sous le nom de tragédie de Karbala, marqua profondément la mémoire musulmane. Hussein est honoré comme le maître des martyrs, et son sacrifice est commémoré chaque année lors de l'Achoura.

La mort de Hussein eut des conséquences immenses. Elle devint le symbole de la lutte contre l'injustice et l'oppression. Ses partisans, qui voyaient en lui le véritable héritier spirituel du Noble Prophète (PSL), formèrent un courant distinct : les chiites. Le chiisme naquit ainsi de la fidélité à la famille du Noble Prophète (PSL), les Ahl Al-Bayt, et de la conviction que l'imamat devait rester dans leur descendance. Karbala devint le cœur de cette mémoire, un lieu sacré où l'on rappelle le courage et le sacrifice de Hussein.

Ainsi, Hussein Ibn Ali (ra) incarne la résistance et la fidélité à la vérité. Son martyre à Karbala ne fut pas seulement un événement tragique, mais le point de départ d'un courant spirituel et politique qui marqua durablement l'histoire de l'Islam. Sa mémoire reste vivante dans toutes les générations, comme un appel à la justice et à la droiture face à l'oppression.

La mort de Ali Ibn Tâlib (ra) ne fut pas seulement la fin d'un califat, mais l'ouverture d'une nouvelle ère. La communauté, désormais divisée, vit apparaître une dynastie héréditaire : les Omeyyades. Ce passage marque la transition entre un pouvoir fondé sur la proximité avec le Noble Prophète (PSL) et un empire organisé selon les règles monarchiques.

Les Omeyyades : Damas et Al-Andalus

Après l'assassinat de Ali Ibn Abî Tâlib (ra) en 661, le califat entra dans une nouvelle phase. Hassan Ibn Ali (ra), son fils aîné, fut brièvement reconnu comme calife, mais il conclut un traité avec Mu'âwiya Ibn Abî Sufyân pour éviter une guerre fratricide. Ce traité marqua la fin du califat bien guidé et l'avènement d'une dynastie : les Omeyyades. Mu'âwiya, ancien gouverneur de Syrie et chef politique habile et fils de Abu Sufyan (ancien chef de La Mecque, grand ennemi du Noble Prophète (PSL), mais qui se convertit en 630), établit sa capitale à Damas et fonda une monarchie héréditaire qui allait durer près d'un siècle. Sous les Omeyyades, l'Islam connut une expansion spectaculaire. Les armées musulmanes conquièrent l'Afrique du Nord, atteignant le Maghreb, puis

franchirent le détroit de Gibraltar en 711 pour entrer en Al-Andalus, l'Espagne musulmane. À l'est, elles progressèrent jusqu'en Asie centrale et pénétrèrent dans le Sind, en Inde. L'empire omeyyade devint ainsi le plus vaste de son temps, reliant l'Orient et l'Occident par des routes commerciales et culturelles. Les califes omeyyades, tels que Mu'âwiya, Abd Al-Malik et Hishâm, consolidèrent le pouvoir par une administration centralisée. Abd Al-Malik fit frapper une monnaie islamique et imposa l'arabe comme langue officielle de l'administration, renforçant l'identité de l'empire. Les Omeyyades développèrent aussi une architecture prestigieuse, comme le Dôme du Rocher à Jérusalem et la Grande Mosquée de Damas, symboles de leur puissance et de leur rayonnement.

Cependant, leur règne fut marqué par des tensions internes. Les partisans de la famille du Noble Prophète (PSL), les chiïtes, dénonçaient la légitimité des Omeyyades et rappelaient le martyr de Hussein à Karbala. Les kharijites, quant à eux, rejetaient toute autorité jugée injuste. Ces oppositions fragilisèrent l'unité de la communauté. Les Omeyyades furent aussi critiqués pour leur tendance à privilégier leur clan, les Banû Umayya, au détriment d'autres tribus. Malgré ces contestations, les Omeyyades laissèrent une empreinte durable. Ils transformèrent le califat en un empire organisé, étendirent l'Islam sur trois continents et posèrent les bases d'une civilisation brillante. Mais en 750, affaiblis par les révoltes et les rivalités, ils furent renversés par les Abbassides, qui déplacèrent la capitale à Bagdad. Seule une branche

omeyyade survécut en Espagne, le prince Abd-Al Rahmane Ier où il fonda l'émirat de Cordoue, puis le califat de Cordoue, qui devint un centre majeur de culture et de savoir.

Ainsi, les Omeyyades représentent une étape décisive de l'histoire islamique : la transition entre le califat des bien guidés et les grandes dynasties, marquée à la fois par des conquêtes immenses, des réformes administratives et des tensions politiques qui façonnèrent durablement la mémoire des musulmans.

Abd Al-Malik Ibn Marwân et le Dôme du Rocher

Abd Al-Malik, né en 646 et devenu calife en 685, incarne l'un des souverains les plus marquants de la dynastie omeyyade. Héritier d'un empire fragilisé par les guerres civiles, il sut rétablir l'autorité et donner au califat une identité forte. Son règne fut celui de la consolidation politique et de la réforme administrative. Il imposa l'arabe comme langue officielle de l'administration, unifiant ainsi les peuples de l'empire autour d'une culture commune. Il fit frapper une monnaie islamique indépendante, rompant avec les pièces byzantines et perses, et affirmant la souveraineté du califat. Ces réformes donnèrent à l'Islam une cohérence politique et culturelle qui allait durer des siècles.

Abd Al-Malik fut aussi un bâtisseur. À Jérusalem, il fit édifier le Dôme du Rocher entre 691 et 692, chef-d'œuvre de l'architecture islamique. Ce monument, posé sur l'esplanade du Temple, magnifie le Rocher

sacré lié à l'ascension céleste du Noble Prophète Muhammad (PSL). Par cette construction, Abd Al-Malik affirma la puissance des Omeyyades et inscrivit Jérusalem dans la mémoire universelle.

Son règne fut marqué par des tensions avec les opposants, notamment les partisans d'Ibn Az-Zubayr à La Mecque. Mais grâce à son général Al-Hajjâj Ibn Yûsuf, il rétablit l'ordre et renforça l'autorité du califat. Abd Al-Malik incarne ainsi le passage d'un pouvoir encore fragile à un empire organisé, doté d'une administration centralisée et d'une identité affirmée.

Il mourut en 705, laissant derrière lui un califat consolidé et une empreinte durable. Abd Al-Malik fut le calife qui transforma l'Islam en une puissance politique et culturelle, et son nom reste associé à la grandeur des Omeyyades.

Le Dôme du Rocher

Le Dôme du Rocher, appelé en arabe Qubbat As-Sakhrah, est l'un des plus anciens monuments de l'Islam et un chef-d'œuvre de l'architecture religieuse. Il fut construit à Jérusalem entre 691 et 692 sous le califat omeyyade de Abd Al-Malik Ibn Marwân. Ce sanctuaire fut édifié sur l'esplanade du Temple, lieu sacré pour les traditions juive, chrétienne et musulmane. Il ne s'agit pas d'une mosquée au sens classique, mais d'un édifice destiné à magnifier le Rocher sacré, lié à plusieurs traditions spirituelles. Selon la tradition islamique, c'est sur ce Rocher que le Noble Prophète Muhammad (PSL) posa le pied lors de

son voyage nocturne et de son ascension céleste, l'Isrâ' wa-l-Mi'râj. Dans la tradition juive, ce Rocher est associé au sacrifice d'Abraham (as). Ainsi, le Dôme du Rocher incarne une convergence de mémoires religieuses et un symbole universel.

Lorsque les Omeyyades prirent le pouvoir, leur empire s'étendait de l'Espagne jusqu'à l'Inde. Pour administrer un territoire aussi vaste, les califes s'appuyaient sur des gouverneurs régionaux, appelés wâlîs. Ces gouverneurs avaient une grande autorité : ils collectaient l'impôt, dirigeaient les armées locales et rendaient la justice. Souvent choisis parmi la famille omeyyade ou leurs proches, ils furent accusés de favoritisme, ce qui provoqua des tensions avec d'autres tribus arabes et avec les nouveaux convertis à l'Islam, les mawâlî, qui se sentaient marginalisés. Ces tensions entraînèrent plusieurs révoltes importantes. La plus marquante fut celle de Abd Allah Ibn Az-Zubayr, compagnon du Noble Prophète (PSL), qui refusa de reconnaître l'autorité des Omeyyades après la mort de Hussein à Karbala. Il se proclama calife à La Mecque et fut soutenu par de nombreux musulmans. Pendant plus de dix ans, il représenta une alternative au pouvoir omeyyade. Finalement, le calife Abd Al-Malik envoya son général Al-Hajjâj Ibn Yûsuf, qui assiégea La Mecque et mit fin à la révolte en 692.

Les kharijites menèrent également des insurrections en Irak et au Maghreb, rejetant toute autorité jugée injuste. Quant aux mawâlî, nombreux Perses et Berbères convertis à l'Islam, ils dénonçaient les

discriminations dont ils souffraient, car ils continuaient à payer des impôts réservés aux non-musulmans et n'avaient pas les mêmes privilèges que les Arabes. Ces injustices alimentèrent le ressentiment contre les Omeyyades et préparèrent le terrain pour la révolution abbasside.

Damas : capitale des Omeyyades

Damas est considérée comme l'une des plus anciennes villes du monde, habitée sans interruption depuis des millénaires. Située au pied du mont Qassioun et irriguée par la rivière Barada, elle s'est développée dans l'oasis fertile de la Ghouta, ce qui en fit très tôt un carrefour des routes caravanières reliant la Méditerranée à la Mésopotamie. Dans l'Antiquité, elle fut tour à tour araméenne, assyrienne, perse, grecque et romaine, chaque civilisation y laissant ses traces. En 634, sous le califat de Umar Ibn Al-Khattab (ra), Damas fut conquise par les armées musulmanes. Quelques décennies plus tard, en 661, elle devint la capitale du califat omeyyade. Ce choix transforma la ville en centre politique et spirituel d'un empire qui s'étendait de l'Espagne à l'Inde. Les Omeyyades y construisirent des palais, des marchés et surtout la Grande Mosquée des Omeyyades, chef-d'œuvre de l'architecture islamique, édifiée par le calife Al-Walid Ier au début du VIII^e siècle. Érigée sur l'emplacement d'un ancien temple romain et d'une basilique chrétienne, elle incarne la continuité des traditions religieuses et la puissance de l'Islam naissant. Damas fut alors le cœur battant du monde musulman.

Les califes y dirigeaient un empire immense, et la ville devint un centre administratif et culturel. Mais en 750, les Abbassides renversèrent les Omeyyades et déplacèrent la capitale à Bagdad. Damas perdit son rôle central, tout en restant une grande cité régionale. Elle prospéra grâce à l'artisanat et devint célèbre pour ses sabres damasquinés, réputés dans tout le monde médiéval.

Au Moyen Âge, Damas fut intégrée dans les empires seldjoukide, ayyoubide et mamelouk. Saladin en fit un bastion contre les croisés et y fut enterré près de la mosquée des Omeyyades. La ville resta un centre militaire et religieux important, tout en conservant son rôle commercial. En 1516, elle passa sous domination ottomane et devint une étape majeure pour les caravanes du pèlerinage vers La Mecque. Bien que son rôle politique ait décliné au profit d'Istanbul et du Caire, Damas demeura une ville spirituelle et artisanale.

Aujourd'hui encore, Damas conserve son prestige. La vieille ville, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO, abrite plus de cent monuments historiques : mosquées, madrasas, khans et palais. Ses souks, ses ruelles et ses maisons traditionnelles témoignent d'une mémoire plurimillénaire. La mosquée des Omeyyades reste un haut lieu spirituel, où se trouvent le mausolée de Saladin et, selon la tradition, la relique du Prophète Yahya (as). Ainsi, Damas incarne une ville éternelle : capitale des Omeyyades, bastion contre les croisés, étape du pèlerinage, et aujourd'hui encore symbole de

continuité historique et spirituelle au cœur du Proche-Orient.

Al-Andalus : de la conquête à la chute de Grenade

En 711, les troupes musulmanes, principalement berbères sous le commandement de Tariq Ibn Ziyad, franchirent le détroit de Gibraltar et vainquirent le roi wisigoth Rodrigue à la bataille de Guadalete. La péninsule ibérique fut progressivement intégrée au monde islamique et prit le nom d'Al-Andalus.

D'abord province du califat omeyyade de Damas, elle devint indépendante après la chute des Omeyyades en Orient. En 756, Abd Al-Rahman Ier, prince omeyyade rescapé du massacre abbasside, fonda l'émirat de Cordoue, qui devint un centre politique et culturel majeur.

En 929, Abd Al-Rahman III proclama le califat de Cordoue. Al-Andalus connut alors son apogée : Cordoue devint une capitale prestigieuse, dotée de bibliothèques, de mosquées et d'universités. La coexistence entre musulmans, chrétiens et juifs favorisa un rayonnement intellectuel exceptionnel. Des savants comme Averroès (Ibn Rushd) et Maïmonide marquèrent la philosophie et la pensée universelle, tandis que l'architecture, avec la Grande Mosquée de Cordoue, témoignait de la grandeur de cette civilisation.

Après 1031, le califat s'effondra et Al-Andalus se fragmenta en petits royaumes appelés taïfas. Ces divisions facilitèrent la progression des royaumes

chrétiens du nord, qui lancèrent la Reconquista. Les Almoravides puis les Almohades, venus du Maghreb, tentèrent de soutenir Al-Andalus, mais leur domination resta fragile. Peu à peu, les territoires musulmans se réduisirent, jusqu'à ce qu'il ne reste que le royaume nasride de Grenade.

Fondé en 1238, le royaume de Grenade devint le dernier bastion musulman d'Espagne. Il prospéra grâce au commerce et à l'architecture, notamment l'Alhambra, chef-d'œuvre de l'art islamique. Mais Grenade devint vassale des Rois Catholiques et s'affaiblit face à leur puissance grandissante. Après dix ans de guerre, l'émir Boabdil (Muhammad XII) capitula le 2 janvier 1492 et remit les clés de la ville à Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. La reddition mit fin à près de huit siècles de présence musulmane en Espagne.

Averroès

Averroès, de son vrai nom Ibn Rushd, naquit en 1126 à Cordoue, au cœur d'Al-Andalus. Issu d'une famille de juristes, il fut à la fois médecin, juge, théologien et philosophe. Son œuvre incarne le rayonnement intellectuel de l'Islam andalou et son influence s'étendit bien au-delà des frontières du monde musulman.

Averroès est surtout connu pour ses commentaires des œuvres d'Aristote. En traduisant et en expliquant la pensée grecque, il permit à la philosophie antique de renaître et d'être transmise à l'Europe médiévale. Ses écrits furent traduits en latin et étudiés dans les

universités chrétiennes, où il fut surnommé « le Commentateur ». Par son travail, il devint un pont entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et la chrétienté.

Mais Averroès ne fut pas seulement un philosophe. Il fut aussi médecin, rédigeant des traités sur les maladies et les traitements, et juriste, défendant l'école malikite. Sa pensée cherchait à concilier la raison et la foi, affirmant que la philosophie et la religion ne s'opposent pas mais se complètent. Cette audace lui valut des critiques et des persécutions : à la fin de sa vie, il fut exilé à Marrakech, où il mourut en 1198. Son héritage, pourtant, traversa les siècles. En Europe, ses idées influencèrent des penseurs comme Thomas d'Aquin et marquèrent la scolastique. Dans le monde musulman, il incarne la grandeur intellectuelle d'Al-Andalus, symbole d'une civilisation ouverte au savoir universel. Averroès demeure ainsi le philosophe de Cordoue, figure de la raison et de la transmission, dont l'œuvre relie les cultures et les époques.

Le 2 janvier 1492 marque un tournant majeur dans l'histoire de l'Islam en Occident.

La reddition fut accompagnée d'un traité garantissant aux musulmans la liberté de culte et la protection de leurs biens. Mais ces promesses furent rapidement trahies : conversions forcées, expulsions et persécutions s'abattirent sur les populations musulmanes et juives. La chute de Grenade devint ainsi le symbole de la fin d'une époque et du début d'une nouvelle ère dominée par l'Espagne chrétienne. Ce même jour, à la cour des Rois Catholiques, un

autre événement se produisit. Christophe Colomb, qui depuis des années voyait son projet de traverser l'Atlantique rejeté, fut reçu par la reine Isabelle. Lorsqu'elle lui rappela que beaucoup affirmaient qu'il n'y avait rien au-delà de l'océan, Colomb répondit avec audace : « Les gens disaient aussi que jamais Grenade ne tomberait. » Par cette phrase, il fit le parallèle entre l'impossible devenu réalité – la chute de Grenade – et son projet d'exploration. Ce trait d'esprit marqua les esprits et renforça sa détermination.

Ainsi, ce 2 janvier 1492 incarne une double rupture : la fin de huit siècles de présence musulmane en Espagne et l'ouverture d'une nouvelle ère mondiale. Tandis que Grenade s'éteignait, l'Espagne chrétienne s'apprêtait à s'élancer vers le Nouveau Monde. Ce jour-là, l'histoire de l'Islam en Occident se refermait, et celle des grandes découvertes s'ouvrait.

Tandis que les Omeyyades étendaient l'Islam de l'Espagne à L'Inde, leur pouvoir suscita des contestations internes. Les mawâlî, les chiites et les kharijites dénonçaient leurs injustices. Ces tensions préparèrent le terrain à une révolution : celle des Abbassides, qui déplacèrent le centre du monde islamique vers Bagdad et inaugurèrent un âge d'or intellectuel.

Tandis qu'en Occident, Al-Andalus brillait par Cordoue et s'éteignait avec Grenade en 1492, l'Orient connaissait une autre dynastie qui allait marquer l'histoire : les Abbassides. Installés à Bagdad dès 750, ils inaugurèrent un âge d'or intellectuel et spirituel, faisant de leur capitale le centre du savoir mondial.

Ainsi, l'histoire islamique se déploie en parallèle : Cordoue en Espagne et Bagdad en Orient, deux foyers qui portèrent la civilisation musulmane à son apogée.

Les Abbassides : Bagdad et l'âge d'or

Les Abbassides, descendants de l'oncle du Noble Prophète Muhammad (PSL), Abbas, prirent le pouvoir en 750 après avoir renversé les Omeyyades. Le premier calife, Abu Al-Abbas As-Saffah, inaugura une dynastie qui allait durer jusqu'en 1258. Son successeur Al-Mansur fonda Bagdad en 762, une capitale conçue comme un centre politique et intellectuel. La ville devint rapidement le cœur du monde islamique, un carrefour de commerce et de savoir.

Sous Harun al-Rashid, l'empire connut son apogée. Bagdad rayonnait par ses marchés, ses palais et ses bibliothèques. Le calife Al-Ma'mun poursuivit cette œuvre en créant la Maison de la sagesse, où furent traduites les œuvres grecques, perses et indiennes. Les débats théologiques y prenaient une place importante, opposant mu'tazilites et traditionalistes. Cette effervescence intellectuelle donna naissance à une pensée rationnelle et universelle.

Les savants abbassides marquèrent durablement l'histoire. Al-Khwarizmi posa les bases de l'algèbre et inspira le mot "algorithme". Ibn Sina (Avicenne) rédigea le Canon de la médecine, référence dans les universités européennes pendant des siècles. Al-Biruni étudia l'astronomie et les sciences naturelles avec une précision remarquable. Al-Farabi et d'autres

philosophes commentèrent les œuvres grecques, ouvrant la voie à une philosophie islamique. Ces contributions nourrirent plus tard la Renaissance européenne.

L'influence abbasside s'étendit aussi à Al-Andalus. Cordoue et Grenade furent des foyers intellectuels où Ibn Rushd (Averroès) développa une pensée qui influença Thomas d'Aquin, tandis que Maïmonide lia la tradition religieuse à la raison. L'architecture, avec la Grande Mosquée de Cordoue et l'Alhambra, témoigne encore de cette grandeur culturelle.

Mais le pouvoir abbasside se fragmenta au fil du temps. Des dynasties régionales comme les Fatimides en Égypte ou les Samanides en Perse prirent leur autonomie. En 1258, Bagdad fut prise par les Mongols de Hulagu Khan. La ville fut détruite, ses bibliothèques brûlées, et le calife Al-Musta'sim exécuté. Le califat survécut seulement de manière symbolique au Caire, sous la protection des Mamelouks.

L'héritage des Abbassides dépasse la politique. Ils laissèrent une civilisation fondée sur le savoir, les arts et les sciences. Leur rayonnement intellectuel et culturel fut transmis à l'Europe et continue d'inspirer le monde moderne. L'histoire des Abbassides rappelle que le califat ne fut pas seulement une puissance militaire, mais aussi un flambeau de connaissance et de créativité.

Bagdad, capitale des Abbassides

Bagdad fut fondée en 762 par le calife Al-Mansûr,

deuxième calife abbasside, sur les rives du Tigre. Conçue comme une ville idéale, elle reçut le surnom de « Cité de la paix ». Son plan circulaire, unique dans l'histoire urbaine, plaçait au centre le palais du calife et la grande mosquée, entourés de quartiers rayonnant vers quatre grandes portes ouvertes sur les routes principales de l'empire. Cette architecture symbolisait l'unité et la centralité du pouvoir abbasside. Très vite, Bagdad devint la plus grande métropole du monde, avec près d'un million d'habitants au IX^e siècle. Elle était un carrefour commercial reliant la Méditerranée, l'Inde et la Chine, et un centre cosmopolite où se mêlaient Arabes, Perses, Turcs, Berbères, chrétiens et juifs. La richesse de ses marchés, la beauté de ses jardins et la diversité de ses quartiers en firent une ville prestigieuse. Bagdad fut surtout le cœur intellectuel de l'Islam. Le calife Al-Ma'mûn y fonda la Maison de la sagesse (Bayt al-Hikma), où furent traduites en arabe les œuvres grecques, perses et indiennes. Les sciences y prospérèrent : mathématiques avec Al-Khwarizmi, médecine avec Hunayn Ibn Ishaq, philosophie avec Al-Kindî, astronomie et géographie avec de nombreux savants. Bagdad devint ainsi le centre du savoir mondial, attirant des érudits de toutes origines et transmettant ce patrimoine à l'Europe médiévale. La vie culturelle y était florissante : poésie, musique, calligraphie et récits populaires. Les Mille et Une Nuits, bien que composées sur plusieurs siècles, reflètent l'atmosphère raffinée et cosmopolite de Bagdad, avec ses palais, ses souks et ses conteurs. Cependant, à partir du Xe siècle, la ville connut des

difficultés : rivalités politiques, luttes internes, invasions. En 1258, Bagdad fut prise et détruite par les Mongols de Hulagu Khan, marquant la fin de l'âge d'or abbasside. Malgré cette chute, Bagdad resta dans la mémoire comme le symbole de la grandeur islamique, capitale du savoir et de la civilisation. Ainsi, Bagdad incarne l'apogée des Abbassides : une ville conçue pour rayonner, centre du commerce et du savoir, joyau de l'Islam médiéval, dont l'influence se prolongea bien au-delà de sa chute. Mais l'éclat de Bagdad ne pouvait masquer les menaces extérieures. Tandis que les savants traduisaient Aristote et inventaient l'algèbre, l'Occident chrétien lançait ses armées vers Jérusalem. Les croisades ouvrirent un nouveau chapitre, celui des affrontements entre Orient et Occident autour de la Terre sainte.

Harun Al-Rashid : le calife de l'âge d'or

Harun Al-Rashid, né en 763 et devenu calife en 786, incarne l'apogée des Abbassides et le rayonnement de Bagdad. Son règne, qui dura jusqu'en 809, est resté dans la mémoire comme une époque de prospérité, de culture et de prestige. Bagdad, fondée par son grand-père Al-Mansur, devint sous son autorité la capitale la plus brillante du monde islamique, une métropole cosmopolite où se croisaient marchands, savants et poètes.

Harun Al-Rashid est célèbre pour sa richesse et son faste, mais aussi pour son ouverture intellectuelle. Il encouragea les sciences, la médecine, la philosophie et

la littérature. Son nom est associé aux récits des Mille et Une Nuits, qui reflètent l'atmosphère raffinée et cosmopolite de Bagdad, avec ses palais, ses souks et ses conteurs. Sous son règne, la Maison de la sagesse (Bayt al-Hikma) prit son essor, traduisant les œuvres grecques, perses et indiennes, et ouvrant la voie à une pensée universelle.

Harun Al-Rashid entretint aussi des relations diplomatiques avec l'Occident. Il échangea des ambassades avec Charlemagne, roi des Francs, et lui envoya des présents prestigieux, dont une horloge hydraulique qui émerveilla la cour d'Aix-la-Chapelle. Ces échanges montrent que Bagdad n'était pas seulement un centre religieux, mais aussi un acteur majeur des relations internationales.

Son règne ne fut pas exempt de tensions : rivalités internes, luttes de succession et conflits militaires marquèrent la fin de sa vie. Mais Harun Al-Rashid demeure dans la mémoire comme le calife de l'âge d'or, symbole d'un Islam rayonnant par son savoir, sa culture et sa puissance. Sa figure incarne l'union entre grandeur politique et effervescence intellectuelle, et son nom reste associé à la splendeur de Bagdad.

Al-Khwarizmi : le père de l'algèbre et des algorithmes

Al-Khwarizmi, né vers 780 dans la région de Khwarezm (actuel Ouzbékistan), fut l'un des plus grands savants du califat abbasside. Il travailla à Bagdad, au sein de la Maison de la sagesse (Bayt al-Hikma), où il participa à la traduction et à la synthèse

des savoirs grecs, indiens et perses. Son œuvre marqua profondément l'histoire des sciences et influença durablement l'Orient comme l'Occident.

Son traité « Al-Kitab Al-Mukhtasar fi Hisab Al-Jabr wal-Muqabala » donna naissance au mot « algèbre ». Dans ce livre, il exposa des méthodes systématiques pour résoudre des équations, posant les bases de l'algèbre moderne. Ses travaux furent traduits en latin au XIIe siècle et étudiés dans les universités européennes, ouvrant la voie aux mathématiques modernes.

Al-Khwarizmi est aussi à l'origine du terme « algorithme », dérivé de la latinisation de son nom. Ses méthodes de calcul, claires et reproductibles, furent utilisées pour l'arithmétique, l'astronomie et la géographie. Il rédigea des tables astronomiques et contribua à la diffusion du système de numération décimale et des chiffres indiens, qui devinrent les chiffres arabes utilisés dans le monde entier.

Son héritage est immense : il incarne l'esprit scientifique des Abbassides, qui firent de Bagdad un centre mondial du savoir. Al-Khwarizmi demeure le père de l'algèbre et des algorithmes, symbole d'une pensée rationnelle et universelle qui relie le monde médiéval à la modernité.

Tandis que Bagdad brillait sous les Abbassides, l'Occident chrétien commençait à tourner ses regards vers l'Orient. Les routes ouvertes par le commerce, les récits des pèlerins et l'éclat des villes musulmanes éveillèrent des ambitions nouvelles. Ainsi naquirent les Croisades, qui allaient bouleverser le Levant et

confronter l'Islam à une nouvelle épreuve.

Les Abbassides, affaiblis par les luttes internes et le déplacement du pouvoir vers les dynasties locales, n'étaient plus au premier plan militaire. Mais leur héritage culturel et spirituel demeurait le socle sur lequel les Seldjoukides, puis les Ayyoubides, affrontèrent les armées venues d'Europe. Bagdad, avec sa Maison de la sagesse et ses savants, restait le cœur intellectuel du monde islamique, tandis que Damas et Jérusalem devenaient les champs de bataille des croisades.

Ainsi, l'histoire des Croisades ne peut être comprise sans rappeler l'âge d'or abbasside qui les précéda. Car si les épées s'entrechoquaient en Syrie et en Palestine, c'est l'esprit forgé à Bagdad qui continuait de nourrir la civilisation islamique face aux défis venus de l'Occident.

La chute de Bagdad : la fin des Abbassides

En 1258, les armées mongoles menées par Hulagu Khan assiégèrent Bagdad. Après quelques jours de résistance, la ville tomba. Le dernier calife abbasside, Al-Musta'sim, fut exécuté, et Bagdad fut livrée au pillage et à la destruction. Les bibliothèques furent incendiées, les manuscrits jetés dans le Tigre, et des milliers d'habitants périrent. Cet événement marqua un traumatisme profond dans la mémoire islamique : la capitale qui avait incarné l'âge d'or des sciences et de la culture s'effondrait sous la violence des conquérants.

La chute de Bagdad ne signifia pas la fin de l'Islam,

mais elle mit un terme à la centralité politique des Abbassides. Le califat survécut symboliquement au Caire sous la protection des Mamelouks, mais il n'avait plus de pouvoir réel. L'Orient entra alors dans une nouvelle ère, dominée par les dynasties régionales et plus tard par les Ottomans. Bagdad, jadis « Cité de la paix », devint le symbole d'une grandeur perdue et d'un âge d'or brisé par la guerre.

Ainsi s'acheva l'histoire des Abbassides : une dynastie qui avait donné au monde l'algèbre, l'astronomie, la médecine et la philosophie, mais dont la capitale fut engloutie par les flammes des Mongols. La chute de Bagdad en 1258 reste l'un des tournants majeurs de l'histoire universelle, rappelant que même les civilisations les plus brillantes peuvent être fragiles face aux tempêtes de l'histoire.

Les Croisades : Orient et Occident

À la fin du XI^e siècle, l'Occident chrétien lança une série d'expéditions militaires vers l'Orient, connues sous le nom de Croisades.

Les croisades furent des expéditions militaires chrétiennes menées entre 1095 et 1291 pour reprendre Jérusalem et la Terre sainte aux musulmans. Elles marquèrent près de deux siècles de confrontations entre l'Occident chrétien et le monde islamique.

En 1095, le pape Urbain II lança un appel à Clermont, invitant les chevaliers d'Occident à partir en « pèlerinage armé » pour libérer le tombeau du Christ dans Jérusalem. Les motivations étaient religieuses, politiques et économiques : obtenir des indulgences,

renforcer l'autorité papale, canaliser la violence des chevaliers et ouvrir l'accès aux routes commerciales d'Orient.

La première croisade (1096-1099) aboutit à la prise de Jérusalem et à la fondation des États latins d'Orient. Elle aboutit à la prise de Jérusalem, où les croisés massacrèrent la population musulmane et juive, laissant une blessure profonde dans la mémoire islamique.

La deuxième croisade (1147-1149), lancée après la chute d'Édesse, échoua face aux forces musulmanes.

La troisième croisade (1189-1192), menée par Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, affronta le sultan Saladin, qui avait repris Jérusalem en 1187.

La quatrième croisade (1202-1204) fut détournée vers Constantinople et aboutit au sac de la ville chrétienne, aggravant la fracture entre Orient et Occident.

Le moment décisif survint en 1187, lorsque Saladin écrasa les armées franques à la bataille de Hattin et reprit Jérusalem. Contrairement aux croisés de 1099, il fit preuve de clémence, épargnant la population et permettant aux chrétiens de quitter la ville moyennant rançon. Ce geste marqua les esprits et fit de Saladin un modèle de justice et de grandeur.

Les croisés échouèrent à reconquérir la ville mais obtinrent un accès pour les pèlerins. Les croisades suivantes furent de moins en moins efficaces, et en 1291, la chute de Saint-Jean d'Acre mit fin à l'aventure.

Durant près de deux siècles, les Croisades marquèrent le Levant. Les États latins s'installèrent en Syrie et en Palestine, mais leur présence resta fragile. Les

dynasties musulmanes locales, héritières de l'ordre abbasside, organisèrent la résistance. Les Seldjoukides, puis les Ayyoubides, unirent leurs forces pour repousser l'envahisseur.

Pour les musulmans, les croisades furent perçues comme une agression extérieure et renforcèrent l'idée de Jihâd pour défendre la Terre sainte. Pour les chrétiens, elles échouèrent à maintenir Jérusalem sous domination, mais elles élargirent les horizons en favorisant les échanges avec l'Orient. Elles laissèrent un héritage ambivalent : violence et massacres, mais aussi contacts et transmissions de savoirs qui enrichirent l'Europe médiévale.

Les croisades furent une épopée religieuse et militaire qui transforma durablement les relations entre l'Orient et l'Occident, marquant l'histoire par leurs affrontements, leurs drames et leurs échanges culturels.

Les Croisades ne furent pas seulement des guerres. Elles furent aussi des rencontres, parfois violentes, parfois fécondes. Les échanges commerciaux et culturels s'intensifièrent : l'Occident découvrit les sciences, les techniques et les produits de l'Orient, tandis que le monde musulman affrontait une nouvelle forme de puissance venue d'Europe. Les Croisades affaiblirent les États latins, mais elles renforcèrent le prestige de l'Islam, qui sut résister et préserver ses terres.

Ainsi, les Croisades apparaissent comme un tournant : elles révélèrent la fragilité des empires, mais aussi la force spirituelle et militaire de l'Islam. Elles inscrivirent Jérusalem au cœur des passions

religieuses et politiques, et laissèrent une mémoire qui continue de marquer l'histoire universelle.

Jérusalem entre les croisades et Saladin

En 1099, lors de la première croisade, Jérusalem fut prise par les croisés après un siège sanglant. La ville devint la capitale du royaume latin de Jérusalem, dirigé par Godefroy de Bouillon puis ses successeurs. Les croisés transformèrent Jérusalem en une cité chrétienne : la mosquée Al-Aqsa fut convertie en palais et en quartier général des Templiers, tandis que le Dôme du Rocher devint une église. Les populations musulmanes et juives furent en grande partie massacrées ou expulsées, ce qui marqua profondément la mémoire islamique.

Pendant près de 90 ans, Jérusalem resta sous domination franque. Les rois latins y établirent une administration féodale et accueillirent des pèlerins chrétiens venus d'Europe. La ville devint un symbole de la présence chrétienne en Orient, mais aussi un objectif constant pour les musulmans qui aspiraient à la reconquérir. Les dynasties régionales, comme les Zengides en Syrie et les Fatimides en Égypte, commencèrent à organiser la résistance et à préparer le terrain pour une reprise de la ville.

En 1187, Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, remporta la bataille de Hattin contre les croisés. Cette victoire ouvrit la voie à la reconquête de Jérusalem. Contrairement au massacre de 1099, Saladin choisit une politique de clémence : il permit aux chrétiens de quitter la ville et protégea les lieux saints. La reprise

de Jérusalem par Saladin marqua un tournant majeur dans l'histoire des croisades et fit de la ville un symbole de tolérance et de justice dans la mémoire musulmane.

Ainsi, Jérusalem fut au cœur des affrontements entre croisés et musulmans, passant de la domination franque à la reconquête par Saladin. Elle incarne la dimension spirituelle et politique des croisades, tout en illustrant la valeur universelle de la ville pour les trois grandes religions monothéistes.

Saladin

L'histoire prit un tournant décisif avec l'arrivée de Saladin. En juillet 1187, il affronta les armées franques à la bataille de Hattin, près du lac de Tibériade. La victoire fut totale : les croisés furent écrasés, le roi Guy de Lusignan capturé, et la route de Jérusalem ouverte. Le 2 octobre 1187, la Ville sainte tomba entre ses mains. Contrairement au massacre perpétré par les croisés en 1099, Saladin fit preuve de clémence. Il épargna la population, permit aux chrétiens de quitter la ville moyennant rançon et autorisa les pèlerins à continuer d'accéder aux lieux saints. Cette attitude lui valut une réputation de justice et de grandeur, même chez ses adversaires. Son affrontement avec Richard Cœur de Lion lors de la Troisième Croisade, entre 1189 et 1192, marqua les esprits. Les deux chefs se respectaient mutuellement, et bien qu'aucun camp ne remportât une victoire totale, Saladin conserva Jérusalem tandis que Richard obtint le droit pour les pèlerins chrétiens de visiter la

ville.

Saladin mourut en 1193 à Damas, laissant derrière lui un empire qui s'étendait de l'Égypte au Yémen et à la Syrie.

Né en 1137 à Tikrit, en Mésopotamie, il était issu d'une famille kurde et entra au service de son oncle Shirkuh, général de Nur Ad-Din. En 1169, après la mort de Shirkuh, il devint vizir d'Égypte et mit fin au califat fatimide chiite, rétablissant l'autorité sunnite. En 1174, à la mort de Nur Ad-Din, il s'imposa comme souverain indépendant et fonda la dynastie ayyoubide, unifiant l'Égypte et la Syrie sous son autorité. Sa naissance, son ascension et la création de sa dynastie expliquent la force politique et militaire qu'il porta au moment de la conquête de Jérusalem, et son nom demeure associé à la piété, au courage et à la clémence. À sa mort, il ne laissa que quelques pièces d'argent et un manteau usé, preuve qu'il n'avait jamais cherché la richesse pour lui-même. Sa grandeur résidait dans sa piété, son courage et sa clémence. Respecté par Richard Cœur de Lion lors de la troisième croisade, admiré par ses ennemis autant que par ses alliés, Saladin demeure le symbole du souverain juste, qui sut unir les musulmans et incarner l'idéal de la chevalerie islamique.

Au XI^e siècle, Jérusalem devint le cœur des affrontements entre chrétiens et musulmans. La première croisade aboutit en 1099 à la prise de la ville par les croisés, bouleversant l'équilibre du monde islamique et suscitant une mobilisation générale. Jérusalem représentait un enjeu spirituel et politique

majeur, symbole de la foi et de l'unité des croyants. Au même moment, dans l'Occident musulman, les Almoravides dominaient le Maghreb et Al-Andalus. Issus des tribus berbères du Sahara, ils avaient fondé Marrakech en 1062 et imposé une rigueur religieuse fondée sur le malikisme. En 1086, ils furent appelés par les rois de taïfas d'Espagne pour défendre Al-Andalus contre les chrétiens. Leur victoire à la bataille de Zallaqa contre Alphonse VI de Castille montra qu'ils participaient à la même lutte globale que les musulmans d'Orient face à l'expansion chrétienne. Ainsi, Jérusalem et les Almoravides sont liés par un même contexte historique. Jérusalem incarne le front oriental de l'Islam, théâtre des croisades, tandis que les Almoravides représentent le front occidental, défenseurs d'Al-Andalus. Ensemble, ils illustrent la résistance du monde musulman au Moyen Âge, unifié par la foi et par la nécessité de protéger ses terres et ses symboles sacrés contre la poussée chrétienne. Au même moment, à l'autre extrémité du monde musulman, le Maghreb et Al-Andalus connaissaient leurs propres luttes. Les Almoravides, issus du Sahara, imposèrent leur rigueur malikite et défendirent Al-Andalus contre les royaumes chrétiens. Ainsi, l'Islam résistait sur deux fronts : Jérusalem à l'Est, Tolède et Grenade à l'Ouest.

Après les croisades qui marquèrent profondément l'Orient et l'Occident, l'histoire se déplaça vers le Maghreb médiéval. Cette région, située entre la Méditerranée et le Sahara, devint un carrefour stratégique où se croisaient les routes commerciales,

les influences religieuses et les ambitions politiques. Le Maghreb ne fut pas seulement une périphérie de l'Islam, mais un acteur majeur qui liait l'Afrique subsaharienne, l'Europe et l'Orient.

C'est dans ce contexte que surgirent de grandes dynasties berbères. Les Almoravides, venus du Sahara, unifièrent le Maroc et fondèrent Marrakech, étendant leur autorité jusqu'en Al-Andalus. Leur règne fut marqué par un islam rigoureux et une organisation militaire solide.

Puis, au XIIe siècle, les Almohades prirent la relève. Originaires du Haut Atlas, ils imposèrent une réforme religieuse centrée sur le Tawhid et renversèrent les Almoravides en 1147. Leur empire s'étendit sur tout le Maghreb et une grande partie d'Al-Andalus, laissant une empreinte durable dans l'architecture, la culture et la politique.

Ainsi, après les croisades, le Maghreb médiéval s'affirma comme une terre de dynasties puissantes. Les Almoravides et les Almohades illustrent cette continuité, où le Nord de l'Afrique devint un centre de rayonnement islamique et un pont entre les mondes africain, européen et oriental.

Le Maghreb médiéval

Le Maghreb médiéval fut une terre de dynasties puissantes et de grandes transformations. Situé entre l'Afrique subsaharienne et la Méditerranée, il devint un carrefour stratégique où circulaient les marchandises, les idées et les croyances. Les routes transsahariennes reliaient le Maghreb aux royaumes

africains comme le Ghana et le Mali, tandis que ses ports ouvraient vers l'Europe et l'Orient. C'est dans ce contexte que se succédèrent les grandes dynasties berbères. Les Almoravides, venus du Sahara, unifièrent le Maroc et fondèrent Marrakech. Puis les Almohades, originaires du Haut Atlas, imposèrent une réforme religieuse et étendirent leur empire sur tout le Maghreb et Al-Andalus. Ces dynasties firent du Maghreb un centre politique, religieux et culturel majeur du monde musulman médiéval.

Ainsi, le Maghreb médiéval ne fut pas seulement une périphérie de l'Islam, mais une région dynamique qui participa activement à l'histoire universelle, reliant l'Afrique, l'Europe et l'Orient.

Les Fatimides : une dynastie chiite ismaélienne

Le califat fatimide fut fondé en 909 par Ubayd Allah Al-Mahdi, premier calife, qui se proclamait descendant de Fâtima (ra), fille du Noble Prophète Muhammad (PSL). Issus du courant chiite ismaélien, les Fatimides contestèrent la légitimité du califat abbasside sunnite de Bagdad. Leur propagande révolutionnaire, portée par les missionnaires ismaéliens, leur permit de renverser les Aghlabides en Ifriqiya (Tunisie actuelle) et d'établir leur première capitale à Raqqada, puis à Mahdia.

À partir de 969, les Fatimides conquièrent l'Égypte et déplacèrent leur capitale au Caire (Al-Qâhira), qu'ils fondèrent et développèrent comme centre politique et

religieux. Leur empire s'étendit sur le Maghreb, la Sicile, la Syrie et reçut l'hommage de La Mecque et de Médine. Ils se présentèrent comme les véritables califes de l'Islam, concurrençant directement les Abbassides. Leur territoire atteignit près de 4,1 millions de km² au Xe siècle.

Ils imposèrent leur doctrine dans les territoires conquis, tout en tolérant certaines minorités. Leur califat fut marqué par une forte centralisation religieuse et politique, avec un pouvoir exercé par le calife ou par ses vizirs.

Sous les Fatimides, Le Caire devint un centre intellectuel et spirituel majeur. Ils fondèrent la mosquée et université d'Al-Azhar, qui devint un haut lieu du savoir islamique. Leur administration fut réputée pour son efficacité, et leur monnaie (dinar et dirham) circula largement.

À partir du XIe siècle, le califat fatimide commença à se fragmenter : sécession des Zirides en 1048, perte de la Sicile en 1091, affaiblissement face aux Croisés et aux Seldjoukides. Le dernier calife, Al-Adid, régna de 1160 à 1171, mais son autorité était réduite. En 1171, le général kurde Saladin mit fin au califat fatimide et fonda la dynastie ayyoubide, rattachant l'Égypte au sunnisme.

Le califat fatimide fut l'une des grandes dynasties de l'Islam médiéval. Il marqua l'histoire par son idéologie chiite ismaélienne et par son rôle dans les échanges entre Orient et Occident. Bien que disparu, son souvenir reste lié à l'éclat intellectuel et religieux de l'Égypte médiévale.

Les Almoravides : rigueur et expansion

Les Almoravides furent une dynastie berbère sanhajienne qui domina le Maghreb et Al-Andalus entre le XIe et le XIIe siècle. Leur nom vient de Al-Murabitun qui signifie les gens du ribat, ces forteresses religieuses où l'on se consacrait à la prière et à la guerre sainte. Issus des tribus du Sahara comme les Lamtûna et les Juddala, ils furent rassemblés par Yahya Ibn Ibrahim qui ramena d'un pèlerinage à La Mecque un savant nommé Abdallah Ibn Yâsîn. Ce dernier leur enseigna un islam rigoureux fondé sur le malikisme et donna naissance au mouvement almoravide

Les Almoravides commencèrent par imposer leur autorité dans le Sahara et le sud du Maroc. Ils fondèrent Marrakech en 1062 qui devint leur capitale et un centre politique et religieux majeur. Leur empire s'étendit rapidement sur le Maroc, la Mauritanie, une partie du Sénégal et jusqu'à l'Espagne musulmane. En 1086, appelés par les rois de taïfas d'Al-Andalus menacés par les chrétiens, ils remportèrent la bataille de Zallaqa contre Alphonse VI de Castille. Ils imposèrent ensuite leur domination sur les royaumes musulmans d'Espagne, unifiant Al-Andalus sous leur autorité.

Les Almoravides étaient réputés pour leur rigueur religieuse et leur discipline militaire. Ils appliquaient strictement la jurisprudence malikite et combattaient les pratiques jugées déviantes. Marrakech devint un centre religieux et commercial, abritant des mosquées

et des institutions prestigieuses. Leur empire fut marqué par une forte influence des savants et juristes et par une organisation militaire solide. À partir du XII^e siècle, les Almoravides furent contestés par un nouveau mouvement réformateur, les Almohades, qui les accusaient de rigidité et de corruption. En 1147, Marrakech fut prise par les Almohades, mettant fin à la dynastie almoravide. L'héritage des Almoravides reste important dans l'histoire du Maghreb et de l'Espagne musulmane. Ils sont associés à la fondation de Marrakech, à la défense de l'Islam contre les royaumes chrétiens et à la diffusion du malikisme. Leur histoire illustre la puissance des dynasties berbères dans la construction du monde islamique médiéval.

Les Almohades : héritiers des Almoravides

Après l'époque des Almoravides, qui avaient unifié le Maghreb et fondé Marrakech, une nouvelle dynastie surgit au XII^e siècle : les Almohades. Fondés par Ibn Tumart, qui se proclama mahdi et prêcha le retour à la pureté du Tawhid, les Almohades se présentèrent comme une réforme contre la rigueur mais aussi les limites des Almoravides.

En 1147, ils renversèrent les Almoravides et firent de Marrakech leur capitale. Leur empire s'étendit sur tout le Maghreb et une grande partie d'Al-Andalus, avec des centres prestigieux comme Séville et Cordoue. Les Almohades imposèrent une discipline religieuse stricte, mais ils laissèrent aussi une empreinte durable dans l'architecture et la culture : mosquées

monumentales, fortifications et une organisation politique centralisée.

Ainsi, après les Almoravides, les Almohades incarnèrent une nouvelle étape du Maghreb médiéval. Ils prolongèrent l'œuvre d'unification du Nord de l'Afrique et d'Al-Andalus, tout en affirmant une vision religieuse plus radicale. Leur règne illustre la continuité des grandes dynasties berbères qui façonnèrent l'histoire islamique du Maghreb.

Après l'époque des Almohades qui marquèrent le Maghreb et Al-Andalus, l'histoire se déplaça vers l'Orient. Tandis que le Nord de l'Afrique connaissait ses grandes dynasties berbères, l'Égypte et le Levant virent surgir une nouvelle puissance : les Mamelouks. Ainsi, après les Almoravides et les Almohades au Maghreb, le récit se poursuit naturellement avec les Mamelouks en Orient, montrant que l'histoire du monde musulman médiéval s'étendait de l'Atlantique jusqu'au Nil et au Levant.

Les Mamelouks : défense de l'Islam et rayonnement du Caire

Les Mamelouks étaient des esclaves-soldats d'origine étrangère, souvent turque ou caucasienne, formés à la guerre et à la discipline militaire. Leur nom signifie « possédés » en arabe. D'abord utilisés par les califes abbassides puis par les sultans ayyoubides, ils devinrent une élite redoutable. En 1250, ils renversèrent la dynastie ayyoubide et prirent le pouvoir en Égypte, fondant le sultanat mamelouk.

Leur régime n'était pas héréditaire : chaque génération de Mamelouks affranchis constituait une nouvelle aristocratie militaire. Le Caire devint leur capitale et un centre politique et culturel majeur du monde musulman.

En 1260, les Mamelouks remportèrent la bataille d'Ayn Jalut en Palestine contre les Mongols. Cette victoire fut décisive car elle stoppa l'expansion mongole, jusque-là invincible, et sauva le monde islamique d'une destruction totale. Ils se présentèrent dès lors comme les défenseurs de l'Islam. Après la chute de Bagdad en 1258, ils installèrent au Caire un calife abbasside symbolique, garant de la continuité religieuse, ce qui renforça leur légitimité. Le Caire devint un foyer intellectuel et religieux, rivalisant avec Bagdad et Damas, et abritant des savants, des écoles et des institutions prestigieuses.

Les Mamelouks dominèrent l'Égypte et la Syrie pendant plus de deux siècles. Ils repoussèrent les dernières croisades, consolidèrent leur pouvoir et contrôlèrent les routes commerciales reliant la Méditerranée à l'océan Indien. Mais leur régime souffrait de rivalités internes et d'une économie fragile. En 1517, les Ottomans de Selim Ier les vainquirent à la bataille de Ridaniya et annexèrent l'Égypte. Les Mamelouks perdirent leur souveraineté mais continuèrent d'exister comme une aristocratie militaire intégrée au système ottoman.

L'héritage des Mamelouks reste marqué par leur discipline militaire, leur rôle dans la défense du monde musulman et leur contribution à la culture du Caire. Leur victoire à Ayn Jalut est considérée comme un

tournant majeur de l'histoire mondiale, car elle mit fin à l'invincibilité mongole et assura la survie des civilisations islamiques.

Le Caire avant, pendant et après les Mamelouks

Le Caire fut fondé en 969 par les Fatimides, une dynastie chiite venue du Maghreb. Ils y construisirent la mosquée Al-Azhar, qui devint rapidement un centre majeur d'enseignement islamique et un symbole de rayonnement religieux. Sous les Fatimides puis les Ayyoubides, notamment avec Saladin, la ville prit une importance croissante. Saladin y fit bâtir la citadelle du Caire à la fin du XII^e siècle, forteresse destinée à protéger la ville et à affirmer son pouvoir face aux croisés.

En 1250, les Mamelouks, une élite militaire composée d'esclaves affranchis, prirent le pouvoir en Égypte. Le Caire devint alors la capitale du sultanat mamelouk. Sous leur règne, la ville connut un véritable âge d'or : construction de mosquées, madrasas, caravansérails et marchés, développement du commerce reliant l'Afrique, l'Orient et la Méditerranée. Le Caire devint un centre intellectuel et artistique, rivalisant avec Bagdad et Damas, et Al-Azhar s'affirma comme l'un des plus grands foyers de savoir du monde musulman. En 1517, les Ottomans conquièrent l'Égypte et intégrèrent le Caire à leur empire. La ville perdit son statut de capitale politique mais conserva son rôle religieux et culturel. Al-Azhar continua de rayonner comme institution islamique, et le Caire demeura un

carrefour commercial et spirituel.

Ainsi, l'histoire du Caire illustre une continuité remarquable : fondée par les Fatimides, renforcée par Saladin, glorifiée par les Mamelouks et intégrée par les Ottomans, la ville resta au cœur du monde musulman, symbole de puissance, de savoir et de spiritualité.

La prise de Constantinople et l'empire Ottoman

La prise de Constantinople en 1453 par les Ottomans bouleversa l'équilibre mondial. En contrôlant la ville et les routes commerciales terrestres vers l'Asie, ils bloquèrent l'accès direct des Européens aux richesses de l'Orient. Les épices, la soie et les produits de luxe devinrent plus difficiles à obtenir, ce qui poussa les royaumes européens à chercher de nouvelles voies maritimes pour contourner l'obstacle. Cette fermeture des routes traditionnelles fut l'un des moteurs essentiels des grandes découvertes.

En 1488, Bartolomeu Dias franchit le cap de Bonne-Espérance, démontrant qu'il était possible d'atteindre l'océan Indien par la mer. Dix ans plus tard, en 1498, Vasco de Gama relia directement l'Europe à l'Inde en contournant l'Afrique, ouvrant une route maritime qui bouleversa le commerce mondial. Entre-temps, en 1492, Christophe Colomb, mandaté par l'Espagne, traversa l'Atlantique en croyant rejoindre l'Asie et atteignit le continent américain. Cet événement marqua le début de la colonisation européenne du Nouveau Monde.

Ces explorations inaugurèrent une nouvelle ère. Les Portugais établirent des comptoirs en Afrique, en Inde et jusqu'en Chine, tandis que les Espagnols conquièrent de vastes territoires en Amérique. L'océan Atlantique devint le centre des échanges mondiaux, reléguant la Méditerranée au second plan. Les grandes découvertes ouvrirent la voie à la mondialisation, en reliant durablement l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique dans un système d'échanges commerciaux, culturels et parfois violents. Elles marquèrent aussi le début de l'expansion coloniale européenne.

Mais cette ouverture vers le Nouveau Monde eut des conséquences dramatiques pour l'Afrique. La découverte de l'Amérique entraîna la mise en place de la traite négrière. Des millions d'Africains furent arrachés à leurs terres, déportés à travers l'Atlantique et réduits en esclavage pour servir de main-d'œuvre dans les plantations de sucre, de coton et de tabac. L'Afrique devint un immense réservoir d'esclaves, vidée de ses forces vives. Au fil des siècles, cette traite se transforma en un système organisé, soutenu par les puissances coloniales. Les comptoirs européens s'installèrent sur les côtes africaines, les royaumes locaux furent impliqués dans le commerce des captifs, et l'Atlantique devint le théâtre d'un trafic massif. La traite négrière ouvrit la voie à la colonisation : après avoir exploité les hommes, les Européens s'emparèrent des terres, imposèrent leur domination politique et économique, et redessinèrent la carte du monde au profit de leurs empires.

Ainsi, de Constantinople à l'Amérique, de l'Afrique aux colonies, se tisse une chaîne historique où la

conquête des routes maritimes déboucha sur l'asservissement des peuples et la colonisation des continents.

L'Empire ottoman fut fondé en 1299 par Osman Ier, chef d'une petite principauté turque en Anatolie. En 1453, son descendant Mehmet II prit Constantinople, capitale de l'Empire byzantin, et en fit Istanbul, nouvelle capitale ottomane. Cet événement marqua une rupture majeure dans l'histoire mondiale, car il mit fin à l'Empire romain d'Orient et donna aux Ottomans le contrôle des routes commerciales entre l'Europe et l'Asie. En 1517, Selim Ier conquiert l'Égypte et prit le titre de calife, ce qui donna aux Ottomans une légitimité religieuse sur l'ensemble du monde musulman.

Sous Suleyman le Magnifique, de 1520 à 1566, l'Empire ottoman atteignit son apogée. Il s'étendait sur trois continents : l'Europe du Sud-Est, le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord. Suleyman fut un grand législateur, réformant le droit et favorisant les arts, l'architecture et la culture. Istanbul devint un centre politique et intellectuel majeur, rivalisant avec les grandes capitales européennes. Les Ottomans contrôlaient la Méditerranée orientale et menaçaient même Vienne en 1529 et 1683.

À partir du XVII^e siècle, le déclin s'amorça. Les défaites militaires face aux puissances européennes, la stagnation économique et les rivalités internes affaiblirent l'empire. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Ottomans furent surnommés « l'homme malade de l'Europe ». Pour tenter de moderniser l'État, les réformes des Tanzimat furent lancées au XIX^e siècle,

introduisant des institutions modernes, une administration centralisée et une égalité juridique entre musulmans et non-musulmans. Mais ces réformes restèrent limitées et ne purent empêcher la montée des nationalismes dans les Balkans et au Moyen-Orient.

Le sultan Abdülhamid II, à la fin du XIXe siècle, utilisa le califat comme outil politique pour renforcer son autorité et rallier les musulmans face aux menaces européennes. Cependant, l'empire continua de perdre des territoires. Après la Première Guerre mondiale, où les Ottomans s'allièrent à l'Allemagne, l'empire fut démantelé par le traité de Sèvres en 1920. En 1922, Mustafa Kemal Atatürk abolit le sultanat. En 1923, il fonda la République de Turquie, centrée sur Ankara, et en 1924, le califat fut aboli définitivement, mettant fin à une institution vieille de treize siècles.

Ainsi, l'Empire ottoman incarne une des plus grandes puissances de l'histoire, ayant dominé l'Europe, l'Asie et l'Afrique pendant plusieurs siècles. Sa chute marqua la fin d'un monde impérial et religieux, et l'entrée des sociétés musulmanes dans l'ère des États-nations modernes.

La disparition de l'Empire ottoman après la Première Guerre mondiale ne mit pas fin à l'histoire islamique, mais ouvrit une nouvelle ère. Le démantèlement de ses territoires par les puissances européennes redessina la carte du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Le Hedjaz, berceau de l'Islam avec La Mecque et Médine, passa des Ottomans aux Hachémites puis aux Saoud, donnant naissance à deux dynasties qui

marquent encore le monde musulman contemporain. Dans le même temps, l'Afrique, longtemps intégrée aux échanges du monde islamique et soumise à la colonisation européenne, entra dans le combat pour ses indépendances. Les années 1950 et 1960 virent naître de nouveaux États souverains, porteurs d'espoir mais confrontés à de lourds défis. Enfin, au-delà des frontières politiques, le lien spirituel entre Orient et Afrique demeura vivant. La circulation de la foi et du savoir continua d'unir les peuples. Ainsi, la fin des Ottomans ne fut pas une rupture, mais une transition vers une histoire moderne où dynasties arabes, indépendances africaines et fraternité religieuse prolongent l'héritage des siècles passés.

Le Hedjaz : Hachémites et Saoud

Le Hedjaz est une région historique de l'ouest de la péninsule arabique, comprenant La Mecque, Médine et Djeddah. Longtemps sous domination ottomane, il devint en 1916 un royaume indépendant lorsque Hussein Ibn Ali, chérif de La Mecque et descendant du Noble Prophète Muhammad (PSL), se proclama roi avec l'appui britannique. Ce soutien fut incarné par Thomas Edward Lawrence, connu sous le nom de Lawrence d'Arabie. Officier britannique, il participa à la révolte arabe en conseillant Hussein et ses fils, organisant des opérations militaires contre les Ottomans et facilitant la prise de villes stratégiques comme Aqaba. Son rôle fut essentiel pour donner une dimension internationale à la révolte hachémite. Cependant, l'équilibre changea rapidement. Dans le

Nedjd, Abdelaziz Ibn Saoud reprit Riyad en 1902, devint roi du Nedjd en 1921, puis conquît le Hedjaz en 1924-1925. En 1932, il proclama le Royaume d'Arabie saoudite, réunissant Nedjd et Hedjaz. Cette conquête donna aux Al Saoud le contrôle des deux mosquées sacrées, renforçant leur légitimité religieuse et politique.

Après la conquête du Hedjaz par Abdelaziz Ibn Saoud en 1924-1925, Hussein Ibn Ali, chérif de La Mecque, fut contraint à l'exil. Tandis que les Al Saoud imposaient leur autorité sur les deux villes saintes, son fils Abdallah consolidait sa position en Transjordanie, territoire sous mandat britannique. Reconnu comme émir en 1921, il fonda un nouvel Etat qui devint officiellement le Royaume hachémite de Jordanie en 1946.

La dynastie des Al Saoud s'appuya sur une alliance nouée dès le XVIII^e siècle avec le prédicateur Muhammad Ibn Abd Al-Wahhab. Ce théologien prônait un retour strict au Tawhid et rejetait les pratiques considérées comme des innovations. En 1744, il conclut un pacte avec Muhammad Ibn Saud, chef de Diriyah : Ibn Saud apportait la force militaire, Ibn Abd Al-Wahhab la légitimité religieuse. Ce pacte devint le socle de l'Etat saoudien et fut confirmé en 1932 lorsque Abdelaziz fonda l'Arabie saoudite moderne.

Ainsi, le Hedjaz incarne une double histoire : celle des Hachémites, soutenus par Lawrence d'Arabie et les Britanniques, et celle des Al Saoud, alliés au wahhabisme, qui finirent par imposer leur autorité. La Jordanie hachémite et l'Arabie saoudite wahhabite

représentent aujourd'hui deux héritages distincts mais liés, issus de la même péninsule et toujours influents dans le monde musulman.

Ainsi, après avoir parcouru le Maghreb avec les Almoravides et les Almohades, puis l'Orient avec les Mamelouks et les Ottomans, le récit s'est arrêté au Hedjaz, berceau spirituel de l'Islam où se trouvent La Mecque et Médine. Ce détour rappelle que l'autorité religieuse et politique du monde musulman médiéval ne se limitait pas aux dynasties, mais s'enracinait aussi dans les lieux saints qui donnaient sens à leur pouvoir.

Après ce voyage du Maghreb à l'Orient et au Hedjaz, le récit peut désormais se tourner vers l'Afrique médiévale. Car pendant que ces dynasties régnaient au Nord et à l'Est, et que le Hedjaz gardait son rôle central dans la foi, de grands royaumes prospéraient au Sud, comme le Ghana, le Mali et le Songhaï, liés au monde musulman par les routes transsahariennes.

Chapitre IV - L'Afrique médiévale

L'Afrique médiévale fut marquée par de grands empires qui rayonnèrent par leur puissance, leur commerce et leur savoir.

Les grands empires médiévaux

L'empire du Ghana

L'empire du Ghana (entre le Mali actuel, la Mauritanie et une partie du Sénégal) fut le premier grand royaume de l'Afrique de l'Ouest médiévale. Il apparut dès le VIII^e siècle et atteignit son apogée entre le IX^e et le XI^e siècle. Sa capitale, Koumbi Saleh (actuel Mauritanie, dans la région du Sahel, au sud-est du pays, près de la frontière avec le Mali), était un centre prospère où se croisaient les marchands venus du Maghreb et du Sahel. Le Ghana contrôlait le commerce de l'or et du sel, deux richesses vitales : l'or pour le prestige et la monnaie, le sel pour la conservation des aliments. Grâce à sa position stratégique, il devint un carrefour incontournable des routes transsahariennes.

Le roi le plus célèbre du Ghana fut Kaya Maghan Cissé, dont le nom se traduit par « maître de l'or ». Sous son règne, le Ghana connut une organisation solide et une grande prospérité. Kaya Maghan Cissé imposait des taxes sur les marchandises qui traversaient son territoire, ce qui renforçait la richesse du royaume. Il était respecté comme un souverain puissant, capable de maintenir l'ordre et de protéger

les routes commerciales. Sa dynastie assura la continuité du pouvoir et fit du Ghana un empire reconnu dans tout le monde musulman médiéval. Mais à partir du XI^e siècle, le Ghana commença à décliner. Les attaques des Almoravides, la pression des royaumes voisins et la perte du contrôle sur certaines routes affaiblirent le royaume. Vers le XII^e siècle, l'empire s'effondra, laissant la place aux Sosso.

Le royaume Sosso

Après le déclin du Ghana au XII^e siècle, un nouveau pouvoir émergea dans la région : le royaume Sosso. Ce peuple, installé dans la région de Kaniaga (Kita, actuel Mali), profita de l'affaiblissement du Ghana pour s'imposer sur les routes commerciales et sur les peuples voisins. Le royaume Sosso devint rapidement redouté pour sa force militaire et sa volonté de domination.

Le roi le plus célèbre des Sosso fut Soumaoro Kanté. Il régna au début du XIII^e siècle et incarna la puissance brutale de ce royaume. Soumaoro était connu pour sa dureté et son autorité sans partage. Il imposait des tributs aux peuples soumis et cherchait à contrôler les routes transsahariennes qui apportaient l'or et le sel. Sa capitale, Sosso, devint un centre de pouvoir, mais son règne était marqué par la peur et l'oppression.

Soumaoro Kanté entra en conflit avec les Mandingues, menés par Soundiata Keïta. La rivalité culmina en 1235 lors de la bataille de Kirina (Mali actuel, dans la région de Koulikoro). Soundiata, soutenu par une

coalition de peuples, vainquit Soumaoro et mit fin à la domination des Sosso. Cette défaite ouvrit la voie à la naissance de l'empire du Mali, qui allait devenir l'un des plus grands royaumes de l'Afrique médiévale. Ainsi, le royaume Sosso et Soumaoro Kanté représentent une étape de transition entre le Ghana et le Mali. Leur puissance fut réelle mais brève, et leur chute permit l'émergence d'un nouvel ordre incarné par Soundiata Keïta et l'empire du Mali.

Le royaume du Mali

Après la victoire de Soundiata Keïta sur Soumaoro Kanté à la bataille de Kirina en 1235, naquit l'empire du Mali. Ce royaume devint l'un des plus grands et des plus prestigieux de l'Afrique médiévale. Soundiata Keïta, fondateur du Mali, fut reconnu comme un législateur et un unificateur. Il établit les bases politiques et sociales de l'empire, organisant les clans mandingues et fixant des règles de justice et de solidarité. Sa capitale, Niani (actuelle région de Kankan, près de la frontière avec le Mali), devint le cœur du pouvoir.

Sous ses successeurs, le Mali connut une expansion remarquable. Au XIII^e et XIV^e siècles, l'empire contrôlait les routes transsahariennes et les grandes villes comme Gao, Djenné et Tombouctou. Le commerce de l'or et du sel fit la richesse du Mali, tandis que l'Islam renforçait son rayonnement culturel et religieux.

Le plus célèbre des successeurs de Soundiata fut Mansa Moussa, qui régna au début du XIV^e siècle.

Sous son règne, le Mali atteignit son apogée : un empire vaste, riche et respecté, où les villes devinrent des centres de savoir et de commerce.

Après Mansa Moussa, d'autres souverains poursuivirent l'œuvre du Mali, mais l'empire commença à s'affaiblir au XVe siècle. Les rivalités internes, les difficultés à contrôler un territoire immense et la montée du Songhaï fragilisèrent le royaume. Peu à peu, le Mali perdit ses villes et ses routes, et son autorité se réduisit. Au XVIe siècle, l'empire du Mali n'était plus que l'ombre de lui-même, remplacé par de nouveaux pouvoirs. Ainsi, de Soundiata Keïta à Mansa Moussa, le Mali incarna la grandeur de l'Afrique médiévale. Sa chute fut lente mais inévitable, conséquence des divisions et de la concurrence des royaumes voisins. Pourtant, son héritage resta vivant dans la mémoire des peuples et dans les récits qui traversèrent les siècles.

L'empire Songhaï

Après le déclin du Mali au XVe siècle, un nouvel empire s'imposa : le Songhaï (Mali et Niger actuels). Sa capitale Gao devint un centre politique et commercial majeur, situé au bord du fleuve Niger. Le Songhaï contrôlait les routes transsahariennes et les grandes villes comme Djenné et Tombouctou, ce qui lui donna une puissance considérable.

Le premier grand roi du Songhaï fut Sonni Ali, qui régna de 1464 à 1492. Conquérant redoutable, il étendit l'empire par la force militaire. Ses armées, organisées et disciplinées, conquièrent Djenné et

Tombouctou, assurant au Songhaï le contrôle des principaux centres commerciaux et intellectuels. Sonni Ali était respecté pour sa bravoure, mais aussi craint pour sa dureté. Il incarna l'expansion guerrière du Songhaï et posa les bases de sa grandeur.

Après lui, Askia Mohammed prit le pouvoir en 1493. Contrairement à Sonni Ali, Askia Mohammed mit l'accent sur l'organisation et la religion. Il renforça l'Islam, développa l'administration et fit du Songhaï un empire structuré. Sous son règne, le Songhaï atteignit son apogée au XVI^e siècle. Gao et Tombouctou devinrent des centres savants, attirant des érudits et des commerçants venus de tout le monde musulman. Askia Mohammed est resté dans la mémoire comme un souverain sage et pieux, qui donna au Songhaï une stabilité durable.

Mais en 1591, l'empire fut attaqué par les armées marocaines équipées d'armes à feu. Le Songhaï, malgré sa puissance, ne put résister à cette nouvelle technologie. L'empire s'effondra, laissant place à des royaumes plus petits. Ce déclin marqua la fin d'une époque, mais le souvenir du Songhaï, de Sonni Ali et d'Askia Mohammed, resta comme celui du dernier grand empire de l'Afrique médiévale.

Après la chute du Songhaï en 1591, l'Afrique de l'Ouest ne connut plus de grands empires aussi vastes et centralisés que le Ghana, le Mali ou le Songhaï. L'histoire changea de nature : les territoires se fragmentèrent en royaumes plus petits, comme les Mossi, le Bénin, l'Oyo ou plus tard l'Asante et le Dahomey.

Le commerce aussi se transforma : les routes transsahariennes perdirent de leur importance, tandis que les échanges se déplacèrent vers les côtes atlantiques, où les Européens commencèrent à s'installer. C'est ainsi que l'époque des grands empires médiévaux prit fin, ouvrant la voie à une nouvelle ère marquée par les royaumes régionaux et le commerce maritime.

Les routes transsahariennes

Dans l'Afrique médiévale, les routes transsahariennes étaient comme de grands chemins qui traversaient le désert. Elles reliaient le Nord de l'Afrique, avec ses villes du Maghreb, aux royaumes du Sud comme le Ghana, le Mali et le Songhaï. Par ces routes circulaient non seulement des marchandises, mais aussi des idées et des croyances. Les caravanes transportaient l'or, le sel, l'ivoire et parfois des esclaves, mais elles apportaient aussi l'Islam et la culture arabe. Ces routes furent donc des ponts entre les peuples, et elles expliquent pourquoi les royaumes africains ont pu devenir si puissants.

Ainsi, les routes transsahariennes ne furent pas seulement des chemins dans le désert. Elles furent les artères qui donnèrent vie aux grands empires africains. Sans elles, le Ghana, le Sosso, le Mali et le Songhaï n'auraient pas connu une telle prospérité. Ces routes expliquent pourquoi l'Afrique médiévale fut un espace de richesse, de culture et de rayonnement.

Ces routes transsahariennes ne furent pas seulement des chemins de marchandises – or, sel, ivoire, esclaves – elles portèrent aussi des idées, des langues et la foi, reliant le Maghreb aux royaumes du Sahel et faisant des empires africains des espaces de richesse et de rayonnement.

Tombouctou, cité du désert et mémoire du savoir

Tombouctou naquit au bord du fleuve Niger, aux confins du désert du Sahara, comme une halte caravanière où se croisaient les marchands de sel, d'or et d'esclaves. Sa position géographique en fit très tôt un carrefour stratégique : elle reliait les routes transsahariennes venues du Maghreb aux marchés du Sahel et du golfe de Guinée. Ce rôle commercial fut le socle de sa prospérité, mais ce qui fit sa renommée universelle fut son rayonnement intellectuel et spirituel.

Dès le XIV^e siècle, sous l'empire du Mali, Tombouctou devint une cité du savoir. La mosquée de Sankoré, ainsi que celles de Djingareyber et de Sidi Yahya, abritaient des médersas où l'on enseignait la théologie, la jurisprudence, la grammaire, mais aussi les sciences comme l'astronomie et la médecine. Les maîtres formaient des générations d'étudiants venus de tout le Sahel, et les manuscrits circulaient entre Tombouctou, Fès, Le Caire et Bagdad. On y copiait, traduisait et commentait des ouvrages, créant une bibliothèque vivante qui fit de la ville un phare

intellectuel comparable aux grandes cités du monde islamique.

La richesse de Tombouctou ne se limitait pas aux livres. Les caravanes apportaient le sel des mines de Taoudeni, l'or des rivières du Mali, les tissus et les perles du Maghreb. La ville devint un marché cosmopolite où se mêlaient les langues et les cultures. Les marchands arabes, berbères et soudanais y échangeaient leurs produits, et les savants y débattaient des grandes questions de la foi et du droit. Cette fusion du commerce et du savoir donna à Tombouctou une identité unique : une cité où la prospérité matérielle nourrissait la quête spirituelle.

Au XVe et XVI^e siècles, sous l'empire songhaï, Tombouctou atteignit son apogée. Les Askia protégèrent les savants et les juristes, et la ville devint un centre universitaire reconnu dans tout le monde musulman. Des milliers de manuscrits furent conservés dans des bibliothèques familiales, couvrant des domaines aussi variés que la poésie, la philosophie, la médecine ou les mathématiques. Cette mémoire écrite témoigne encore aujourd'hui de l'intensité intellectuelle de la cité.

Mais Tombouctou fut aussi convoitée. Sa richesse attira les convoitises marocaines, et en 1591, l'invasion des troupes du sultan Ahmed Al-Mansour marqua le début du déclin. Pourtant, malgré les guerres et les pillages, la ville conserva son aura. Elle resta dans l'imaginaire collectif comme la "perle du désert", symbole d'un âge d'or africain où le commerce et le savoir se rejoignaient.

Un étudiant venu du Maghreb

Au XVe siècle, un jeune étudiant du Maghreb, nommé Muhammad Al-Fassi, entreprit le long voyage vers Tombouctou. Issu d'une famille de lettrés de Fès, il avait entendu parler de la renommée de l'université de Sankoré et des maîtres qui y enseignaient les sciences religieuses, la jurisprudence et la poésie.

Après des semaines de marche dans le désert, accompagné d'une caravane, il arriva enfin dans la cité des sables. À Tombouctou, il découvrit une ville où les marchés bruissaient de langues multiples et où les mosquées étaient des foyers de savoir. Dans la grande mosquée de Sankoré, il assista à des cours où les maîtres commentaient les ouvrages d'Al-Ghazâlî et d'Ibn Khaldûn, mais aussi les chroniques locales qui racontaient l'histoire des royaumes du Sahel.

Muhammad Al-Fassi fut frappé par la richesse des manuscrits, soigneusement copiés et conservés dans les bibliothèques familiales. Il comprit alors que l'Afrique n'était pas seulement une terre de commerce, mais aussi un centre intellectuel où la mémoire du monde islamique se prolongeait.

Dans une lettre envoyée à sa famille, il écrivit que dans cette cité lointaine, il avait trouvé des maîtres capables de lui transmettre un savoir aussi profond que celui des grandes villes du Nord. Ainsi, Tombouctou devint pour lui un pont entre deux mondes : le Maghreb et le Sahel, l'Orient et l'Afrique. Son récit témoigne de la circulation des hommes et des idées, et rappelle que la lumière du savoir ne connaît pas de frontières.

Aujourd'hui encore, Tombouctou incarne la mémoire de l'Afrique médiévale. Ses manuscrits, ses mosquées et ses traditions rappellent que le continent fut un foyer de science et de culture universelle. Elle est le témoignage vivant que l'Afrique ne fut pas seulement une terre de royaumes puissants, mais aussi un espace où la pensée et la spiritualité s'épanouirent au cœur du désert.

Gao : un carrefour politique et commercial

La cité de Gao, située sur le fleuve Niger, fut l'un des plus grands carrefours de l'Afrique médiévale. Sa position géographique en fit un point de rencontre entre les routes transsahariennes et les échanges fluviaux. Les caravanes y apportaient du sel, des tissus, des chevaux et des manuscrits, tandis que l'or et la kola partaient vers le nord. Gao devint ainsi une ville prospère, où se mêlaient cultures et savoirs. L'islam y prit racine à travers les contacts avec les marchands et les érudits venus d'Orient. Les mosquées s'élevèrent au cœur de la cité, et les souverains intégrèrent progressivement la religion dans leur gouvernance. Sous Askia Mohamed, Gao devint capitale du Songhaï et connut une administration inspirée de la justice islamique, avec des juges et des cadis chargés de veiller à l'équité dans les affaires. Gao incarne donc l'union entre prospérité matérielle et rayonnement spirituel, annonçant l'âge d'or du Songhaï.

Djenné : cité des mosquées et du savoir

Djenné, célèbre pour sa grande mosquée en terre, est l'un des symboles les plus forts de l'architecture soudanaise. Construite avec des briques de banco, elle témoigne de l'ingéniosité africaine et de la capacité à adapter l'islam aux réalités locales. Mais Djenné ne fut pas seulement une cité de pierres et de terre : elle fut un foyer intellectuel majeur. Les maîtres coraniques y enseignaient la théologie, la jurisprudence et la grammaire, attirant des étudiants venus de toute l'Afrique de l'Ouest. Les écoles coraniques formaient des générations de juristes et de savants, perpétuant une tradition de savoir qui liait l'Afrique aux grands courants intellectuels du monde musulman. Djenné illustre la manière dont l'islam structura la vie urbaine, en donnant à la cité une identité spirituelle et culturelle qui perdure encore aujourd'hui. La ville fut aussi un centre de commerce, où les échanges matériels se mêlaient aux échanges spirituels, renforçant son rôle de carrefour.

Abubakari II et l'Atlantique

Abubakari II, empereur du Mali au début du XIV^e siècle, généralement situé entre 1310 et 1312, et présenté comme petit-fils d'une fille de Soundjata Keita, demeure une figure fascinante de l'histoire africaine. Héritier d'un empire prospère, il régna sur un territoire immense, riche en or et en savoir, mais son nom reste surtout associé à une expédition

maritime audacieuse. Selon les chroniques, il fit construire des centaines de navires et lança une flotte vers l'océan Atlantique, animé par le désir de découvrir ce qu'il y avait au-delà des horizons connus. Selon le témoignage d'Al-Umari, historien du Caire, une première flotte de plusieurs centaines de navires fut envoyée. Seul un navire revint, rapportant qu'une « rivière dans la mer » avait englouti les autres, phénomène que l'on identifie aujourd'hui au Gulf Stream. Loin de se décourager, Abubakari II décida de partir lui-même avec une flotte encore plus grande, confiant le trône à son frère Mansa Musa. Après son départ, il ne revint jamais.

Certains chercheurs avancent l'hypothèse qu'il aurait atteint les côtes de l'Amérique bien avant Christophe Colomb en 1492. Ce récit, discuté mais fascinant, révèle que l'Afrique n'était pas seulement spectatrice de l'histoire mondiale, mais actrice. Il met en lumière la curiosité scientifique et maritime des souverains africains, et rappelle que le Mali, au sommet de sa puissance, cherchait déjà à explorer au-delà de ses frontières. Cette tentative illustre la grandeur et l'ouverture des royaumes africains, reliant symboliquement Tombouctou et l'Atlantique à l'histoire des découvertes.

Ainsi, l'expédition d'Abubakari II s'inscrit dans la mémoire des explorations comme un jalon oublié, mais essentiel, qui montre que l'Afrique avait déjà tourné son regard vers l'océan et vers le monde.

Contrairement aux souverains attachés à leur trône, Abubakari II choisit de céder le pouvoir à son frère, Mansa Musa, afin de se consacrer pleinement à son

projet. Ce geste révèle un roi visionnaire, prêt à sacrifier son autorité pour poursuivre une quête de connaissance et d'ouverture. Son expédition, dont le destin reste mystérieux, témoigne de l'esprit d'exploration qui animait l'Afrique bien avant les grandes découvertes européennes.

Abubakari II incarne ainsi l'image d'un souverain audacieux, qui ne se limita pas à gouverner mais osa franchir les limites du monde connu. Il permit à l'empire du Mali de connaître son apogée, tandis que lui-même s'élançait vers l'inconnu. Sa mémoire rappelle que l'Afrique fut aussi une terre d'explorateurs, capable de projeter ses ambitions au-delà des continents.

Après le règne singulier d'Abubakari II, qui quitta le pouvoir pour lancer son expédition vers l'océan, l'empire du Mali connut une nouvelle phase sous Mansa Moussa.

Tandis qu'Abubakari II tournait l'empire vers l'horizon marin, Mansa Moussa en affirma la grandeur sur la route sacrée, montrant que l'ouverture du Mali se jouait autant sur les mers que dans les lieux saints.

Le pèlerinage de Mansa Moussa

Au XIV^e siècle, le pèlerinage de Mansa Moussa à La Mecque marqua l'histoire universelle. Le souverain du Mali entreprit ce voyage sacré avec une caravane impressionnante, composée de milliers d'hommes et de centaines de chameaux chargés d'or. À son passage au Caire, il distribua tant de richesses que le prix de

l'or baissa pendant plusieurs années. Ce pèlerinage ne fut pas seulement un acte de foi, mais aussi une démonstration de puissance et de générosité. Il fit connaître l'Afrique au monde musulman et renforça les liens entre l'Orient et l'Afrique. À son retour, Mansa Moussa fit construire des mosquées et des écoles, consolidant l'enseignement islamique dans son empire. Son voyage incarna la fusion entre spiritualité et souveraineté, montrant que l'Islam pouvait être à la fois une source de légitimité politique et un vecteur de rayonnement international. Le pèlerinage de Mansa Moussa reste un symbole de l'ouverture africaine vers l'universel et de la place centrale de l'islam dans la civilisation médiévale.

La mémoire des griots et la transmission du savoir

Dans les grands empires médiévaux d'Afrique, la parole des griots fut la véritable archive. Ils ne gravaient pas dans la pierre, mais dans la mémoire vivante. Leurs récits portaient les généalogies, les batailles, les alliances, les leçons de justice et de courage. À Tombouctou, Gao ou Djenné, les manuscrits conservaient le savoir écrit, mais les griots assuraient que ce savoir reste lié aux hommes et aux familles.

Le griot n'était pas seulement un chanteur ou un conteur. Il était un gardien de la vérité, un médiateur entre les générations. Sa parole pouvait apaiser un conflit, rappeler une dette, ou glorifier une victoire. Dans l'empire du Mali, les griots accompagnaient

Mansa Moussa dans son pèlerinage, portant la mémoire des ancêtres jusque dans les terres lointaines.

Ainsi, l'Afrique médiévale ne fut pas seulement une puissance militaire et commerciale. Elle fut aussi une civilisation de la mémoire orale, où la parole était un trésor aussi précieux que l'or des mines. Cette mémoire vivante est encore aujourd'hui une lumière qui relie les peuples à leur passé.

Parmi ces gardiens de la mémoire, la figure de Balla Fasséké demeure exemplaire. Compagnon fidèle de Soundiata, il incarna la puissance de la parole au moment décisif de la bataille de Kirina. Son récit illustre comment la voix du griot pouvait transformer la peur en courage et inscrire la victoire dans la mémoire des peuples.

Au cœur de la bataille de Kirina, en 1235, lorsque Soundiata Keïta affronta Soumaoro Kanté, la mémoire des griots prit chair dans la voix de Balla Fasséké. Ce griot, compagnon fidèle de Soundiata, n'était pas seulement un conteur : il était la voix des ancêtres, le souffle de la mémoire et la force de la parole.

Alors que les troupes mandingues hésitaient devant la puissance redoutée de Soumaoro, Balla Fasséké s'avança, tenant son balafon comme une arme invisible. Il entonna les louanges des ancêtres, rappela les généalogies, les serments et les victoires passées. Sa voix résonna comme un tambour sacré, réveillant le courage des guerriers. Les Mandingues se redressèrent, galvanisés par cette mémoire vivante qui leur rappelait qu'ils n'étaient pas seuls : derrière eux

se tenaient des siècles de dignité et de luttes. Soundiata, porté par cette parole, leva son armée et lança l'assaut. La bataille fut rude, mais la coalition mandingue triompha. Soumaoro fut vaincu, et l'empire du Mali naquit sur les ruines du Sosso. Dans cette victoire, l'épée de Soundiata fut décisive, mais la voix de Balla Fasséké fut la lumière qui guida les hommes.

Ainsi, l'histoire de Kirina ne fut pas seulement une confrontation de forces militaires. Elle fut aussi une démonstration de la puissance de la mémoire orale : la parole du griot, plus forte que les armes, capable de transformer la peur en courage et de donner aux hommes la certitude de leur destin.

Cette tradition de parole et de justice ne s'éteignit pas avec les empires : elle remonta vers les monts du Fouta-Djalon, où elle prit la forme d'un Etat de foi et de savoir.

Au tournant des époques, lorsque les grands empires laissèrent place aux royaumes et aux mémoires familiales, la Guinée devint l'un des foyers de continuité. Dans le Fouta-Djalon, l'autorité s'appuyait sur les lettrés, les imams et les maîtres de parole, prolongeant l'héritage des manuscrits et des griots par une organisation fondée sur la justice et la foi.

Tandis que le Mali et le Songhaï dominaient le Sahel, une autre région allait jouer un rôle décisif dans l'histoire islamique et africaine : le Fouta-Djalon, en Guinée.

Au XVIII^e siècle, cette région devint le siège d'un État théocratique qui prolongea l'héritage spirituel des grands empires et incarna la résistance face à la colonisation.

Ainsi s'ouvre le chapitre suivant consacré à la Guinée, terre de foi, de savoir et de courage, où le Fouta-Djalon théocratique prolonge l'héritage spirituel des empires et prépare la résistance aux Temps nouveaux.

Chapitre V - La Guinée : héritage islamique et indépendance

Djankèwali et la résistance des Poulis

La mémoire du Fouta-Djalon conserve aussi le récit de Djankèwali, chef des Poulis, qui affronta les Peuls musulmans lors des guerres d'islamisation. Au XVIII^e siècle, les marabouts peuls lancèrent une révolution religieuse pour établir une théocratie islamique dans le massif du Fouta. Les populations locales, Djallonké et Poulis, défendirent leurs croyances traditionnelles et leurs terres face à cette nouvelle organisation.

Djankèwali mena ses hommes dans des batailles contre les Peuls musulmans, refusant la conversion imposée. Sa résistance fut courageuse, nourrie par la fidélité aux ancêtres et aux cultes traditionnels, mais elle fut finalement vaincue. La victoire des Peuls marqua l'installation d'un pouvoir religieux et politique qui transforma durablement la société du Fouta. Ce récit illustre la complexité de l'islamisation : elle ne fut pas seulement une diffusion pacifique par l'enseignement, mais aussi une confrontation armée qui bouleversa les équilibres anciens. La mémoire de Djankèwali rappelle que l'histoire du Fouta est faite de luttes, de résistances et de bascules, où la foi et la politique se mêlèrent pour donner naissance à une nouvelle identité. En évoquant Djankèwali, on comprend que l'héritage islamique de la Guinée est aussi le fruit de combats, de sacrifices et de ruptures,

inscrivant la religion dans une histoire de sang et de foi.

Le Fouta Djalón théocratique

Le Fouta-Djalón, région montagneuse de l'actuelle Guinée, devint au XVIII^e siècle le siège d'un État religieux unique en Afrique de l'Ouest. Les Peuls, installés progressivement dans la région, menés par des érudits et des marabouts, déclenchèrent en 1725 un Jihad contre les chefs locaux jugés trop attachés aux pratiques traditionnelles. Ce mouvement aboutit à la fondation de l'Imamat du Fouta-Djalón, premier État théocratique peul.

La capitale fut fixée à Timbo, centre du pouvoir et de la vie religieuse. À la tête de l'imamat se trouvait l'Almamy, chef élu parmi les grandes familles, qui incarnait à la fois l'autorité politique et spirituelle. Le système reposait sur une théocratie : la religion et le pouvoir étaient indissociables. Les provinces étaient confiées à des chefs locaux, mais toujours sous la tutelle du conseil des érudits et du souverain.

L'organisation du royaume théocratique reposait sur la division du territoire en neuf provinces appelées *diwés* : Timbo, Fougoumba, Labé, Kébali, Timbi, Hinda, Fodé Hadji, Kankalabé et Kolladhè. Chacune était dirigée par un chef religieux et militaire, et formait avec les autres un réseau solidaire où la charia servait de référence pour la justice, le commerce et la vie sociale. Les écoles coraniques se multiplièrent, faisant du Fouta un haut lieu de l'enseignement islamique.

La société du Fouta-Djalon était structurée autour de la foi islamique. Les marabouts enseignaient le Coran, réglaient les litiges et formaient les générations. Les castes sociales distinguaient nobles, guerriers, lettrés, artisans et esclaves. L'imamat devint un foyer de diffusion de l'islam en Afrique de l'Ouest, influençant les régions voisines et attirant des étudiants venus de loin. Le commerce de la kola, du bétail et parfois des esclaves liait le Fouta aux grands réseaux économiques de la région.

À la tête de l'imamat se trouvait l'Almamy, chef suprême élu selon un principe d'alternance entre deux grandes familles : celle de Timbo et celle de Labé.

- Les Sorya, lignées issues de Timbo, considérées comme les fondateurs et gardiens de l'autorité politique.

- Les Alfaya (ou Alphaya), lignées issues de Labé, représentant l'autre pôle de pouvoir, plus marqué par l'autorité religieuse.

Ce système visait à éviter la concentration du pouvoir, une véritable proto-démocratie africaine, et à maintenir l'équilibre entre les provinces. Chaque Almamy devait incarner la piété, la justice et la capacité à défendre la communauté. Ce mode d'élection, rare dans l'histoire africaine, garantissait une certaine stabilité tout en maintenant l'autorité religieuse.

Cependant, ce système, conçu pour préserver l'équilibre, ne tarda pas à révéler ses fragilités. Les rivalités internes, les ambitions personnelles et les alliances secrètes fragilisèrent l'imamat. Les trahisons et tromperies entre familles, les luttes pour le pouvoir

et les compromis avec les colonisateurs finirent par affaiblir la cohésion du Fouta théocratique. Certains chefs, comme Alpha Yaya Diallo, furent accusés d'avoir pactisé avec les français pour préserver leurs intérêts, ce qui accentua les divisions et ouvrit la voie aux ingérences extérieures.

Ce qui avait été conçu comme un modèle de gouvernance religieuse et partagée devint progressivement un terrain de rivalités, rappelant que même les institutions fondées sur la foi et la justice peuvent être minées par les passions humaines.

L'imamat du Fouta-Djalou demeure ainsi une mémoire ambivalente : symbole d'organisation religieuse et de discipline, mais aussi rappel des fractures qui fragilisèrent la souveraineté face aux puissances étrangères.

La bataille de Kansala : la fin du Kaabu

Le Kaabu, royaume mandingue né des héritages de l'empire du Mali, dominait depuis le XIII^e siècle la Sénégalie et une partie de l'actuelle Guinée-Bissau. Sa capitale, Kansala, était réputée pour ses murailles imposantes, ses remparts de terre rouge et ses guerriers redoutés. Le royaume vivait de l'agriculture, du commerce de la kola, de l'or et des esclaves, et se présentait comme un bastion de la tradition mandingue. À sa tête se trouvait le Mansaba Janké Wali, dernier grand souverain du Kaabu.

Au XIX^e siècle, le Fouta-Djalou théocratique, né du Jihâd peul de 1725, cherchait à étendre son influence religieuse et politique. Les Almamy du Fouta voyaient

dans le Kaabu un royaume attaché aux pratiques “païennes” et un obstacle à la diffusion de l’islam. Les tensions s’exacerbèrent au fil des années, jusqu’à ce que l’Almamy Oumarou décide de marcher sur Kansala.

Les forces en présence étaient inégales : environ douze mille guerriers mandingues, organisés en lignées guerrières, armés de fusils, arcs, lances et sabres, contre près de cinq mille cinq cents combattants peuls, mieux organisés et portés par l’élan religieux du Jihâd, soutenus par des marabouts qui galvanisaient les troupes.

En mai 1867, les Peuls encerclèrent Kansala. Les Mandingues, retranchés derrière leurs murailles, résistèrent avec acharnement. Les assauts se succédèrent, les Peuls tentant de briser les défenses, tandis que les Mandingues repoussaient chaque attaque avec une énergie désespérée. La ville devint un champ de bataille : les rues résonnaient des tambours de guerre, des cris des combattants et des invocations religieuses. Les femmes et les enfants furent cachés dans les maisons, tandis que les guerriers défendaient chaque parcelle de la cité.

Voyant la défaite inévitable, le Mansaba Janké Wali prit une décision dramatique : plutôt mourir que se rendre. Les Mandingues mirent le feu à leur propre forteresse. Les flammes engloutirent Kansala, transformant la capitale en brasier. Les guerriers mandingues se jetèrent dans la bataille finale, préférant périr dans le feu et le sang que de se soumettre aux Peuls.

Les pertes furent immenses : près de dix mille morts

côté Kaabu, contre environ mille morts côté Fouta. Kansala fut réduite en cendres, et avec elle disparut l'Empire du Kaabu.

La chute de Kansala marqua la fin du Kaabu, dernier grand bastion mandingue issu du Mali médiéval. Le Fouta-Djalon sortit victorieux, renforçant son autorité et étendant son influence vers la Sénégambie. Sur les ruines du Kaabu naquit le Fouladou, une nouvelle entité politique peule. La mémoire mandingue conserva cette bataille comme un symbole de bravoure et de sacrifice.

La bataille de Kansala est restée dans l'histoire comme une tragédie héroïque. Les Mandingues, en choisissant de mourir dans les flammes plutôt que de se soumettre, laissèrent l'image d'un peuple fier et indomptable. Elle illustre à la fois la brutalité des guerres de conquête et la détermination des peuples à défendre leur souveraineté. Aujourd'hui encore, Kansala est évoquée comme un lieu de mémoire, rappelant la fin d'un monde mandingue et l'avènement d'un nouvel ordre religieux et politique en Afrique de l'Ouest.

Le Fouta-Djalon, devenu une théocratie peule, s'affirma comme un centre religieux et politique où l'islam structura la société. Mais cette organisation ne resta pas isolée : elle fut bientôt renforcée par l'arrivée de grands réformateurs venus d'autres régions. Parmi eux, El Hadj Oumar Tall, figure majeure du XIXe siècle, apporta un souffle nouveau à la religion en diffusant le Tidjanisme et en consolidant les liens spirituels entre les communautés. Son passage à Labé

marqua la rencontre entre la théocratie locale et une réforme religieuse plus large, inscrivant le Fouta dans le mouvement islamique ouest-africain.

El Hadj Oumar Tall : naissance, pèlerinage et diffusion du Tidjanisme

El Hadj Oumar Tall naquit en 1794 dans le Fouta Toro, au nord du Sénégal actuel, dans une famille peule profondément attachée à l'islam. Très tôt, il reçut une formation religieuse auprès des marabouts et manifesta une grande intelligence et une piété remarquable. Son destin prit une dimension universelle lorsqu'il entreprit le pèlerinage à La Mecque, où il passa plusieurs années à se former auprès des savants. C'est là qu'il entra dans la confrérie Tidjane, fondée par Ahmad al-Tidjani au Maghreb, et qu'il reçut la mission de propager cette voie spirituelle en Afrique de l'Ouest.

À son retour, El Hadj Oumar Tall lança une vaste entreprise religieuse et politique. Ses prêches et ses Jihâd visaient à renforcer l'islam, à réformer les pratiques et à établir une société fondée sur la justice et la discipline spirituelle. Il fonda l'Empire toucouleur, qui s'étendit sur une grande partie du Sénégal, du Mali et de la Guinée actuelle. Ses armées affrontèrent les royaumes traditionnels et les forces coloniales, tandis que ses disciples diffusaient le Tidjanisme dans les villages et les cités. Cette confrérie devint l'une des plus influentes de la région, marquant durablement la vie religieuse et culturelle. La mémoire orale rapporte aussi son passage à Labé,

au cœur du Fouta-Djalou. Ce voyage fut un moment fort de la rencontre entre les marabouts du Fouta et le grand réformateur venu du nord. Il y prêcha la voie Tidjane, renforçant l'enseignement islamique et consolidant les liens spirituels entre les différentes communautés. Son nom resta associé à la diffusion du Tidjanisme, qui s'enracina profondément en Afrique de l'Ouest et qui continue de guider des millions de fidèles. El Hadj Oumar Tall incarne ainsi la figure du savant, du pèlerin et du combattant, dont la vie fut consacrée à l'expansion de l'islam et à la transmission d'une voie spirituelle qui lia la foi à la réforme sociale.

Ce rayonnement spirituel et politique fut cependant limité par les rivalités internes entre familles et par la pression croissante des puissances coloniales. Au XIXe siècle, l'imamat dut faire face à l'expansion française. En 1896, le Fouta-Djalou fut intégré à l'Afrique-Occidentale française, mettant fin à la théocratie. Mais son héritage demeura : une tradition de foi, de savoir et d'organisation communautaire qui continue de marquer la Guinée moderne.

Ainsi, le Fouta théocratique illustre la capacité des sociétés africaines à créer des structures politiques originales, fondées sur la religion et l'enseignement. Il incarne une mémoire de spiritualité et de résistance, inscrite au cœur de l'identité guinéenne.

L'imamat du Fouta-Djalou ne rayonna pas seulement en Guinée. Son modèle théocratique inspira d'autres régions de l'Afrique de l'Ouest, notamment le Fouta Toro, situé dans l'actuel Sénégal. Là aussi, les Peuls

menés par des érudits religieux instaurèrent au XVIII^e siècle un Etat islamique fondé sur la loi coranique. Ce parallèle montre que le Fouta-Djalon fut un foyer d'innovation politique et spirituelle, dont l'influence dépassa ses frontières pour façonner d'autres sociétés peuples.

Ainsi, le Fouta-Djalon et le Fouta Toro incarnent ensemble la capacité des peuples ouest-africains à créer des structures originales, où la religion et l'enseignement guidaient la vie communautaire.

La Guinée occupe une place singulière dans l'histoire africaine et islamique. Située au carrefour des grands empires médiévaux – Ghana, Mali, Songhaï – elle participa aux échanges commerciaux qui reliaient l'Afrique de l'Ouest au Maghreb et au monde musulman. Le Fouta-Djalon devint un centre intellectuel et religieux, où l'Islam s'enracina profondément à travers les marabouts, les écoles coraniques et les confréries soufies. Au XVIII^e siècle, cette région connut une transformation majeure avec la naissance du Fouta théocratique : un État dirigé par des chefs religieux, les Almamy, qui instaurèrent une organisation politique fondée sur la loi islamique. Le Fouta théocratique devint un bastion de l'Islam en Afrique de l'Ouest, rayonnant par son enseignement et sa résistance face aux influences extérieures.

Au XIX^e siècle, la pénétration coloniale française bouleversa ces équilibres. La résistance fut incarnée par des figures comme Samory Touré, qui lutta contre l'avancée coloniale, ou Alpha Yaya Diallo, chef du Labé. Malgré ces résistances, la Guinée fut intégrée à

l'Afrique occidentale française, et ses structures traditionnelles furent transformées par l'administration coloniale.

Samory Touré et la résistance coloniale

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, alors que l'Afrique de l'Ouest subissait la pression croissante de la colonisation française, une figure se leva pour défendre la dignité et la souveraineté de son peuple : Samory Touré. Né vers 1830 à Miniambaladougou, en Haute-Guinée, issu d'une famille malinké, il entra très jeune dans la vie militaire pour libérer sa mère capturée lors d'un raid, épisode fondateur qui marqua son destin.

D'abord marchand, puis chef de guerre, Samory devint l'Almamy, guide politique et spirituel de son empire. À partir de 1878, il fonda l'empire du Wassoulou, un État puissant qui s'étendait sur la Haute-Guinée, le sud du Mali, le nord de la Côte d'Ivoire et une partie du Libéria. Son empire reposait sur une organisation militaire stricte et une administration islamique, où la foi et l'enseignement coranique occupaient une place centrale.

Samory modernisa ses troupes en acquérant des armes à feu par le commerce avec la Sierra Leone et les Anglais. Ses soldats, les fameux "sofas", formaient une armée disciplinée, organisée en corps réguliers, et pratiquaient des tactiques de guérilla et de mobilité rapide. Face aux colonnes françaises, il adopta une stratégie de résistance mobile : déplacer les populations, brûler les villages pour ne rien laisser à

l'ennemi, puis reconstituer son armée plus loin. Pendant près de vingt ans, de 1882 à 1898, Samory affronta les forces coloniales dans une série de campagnes. Malgré plusieurs victoires, il dut reculer face à la supériorité matérielle et aux alliances coloniales. En 1898, trahi et capturé, il fut déporté à Ndjolé, au Gabon, où il mourut en exil en 1900. Samory Touré incarne la mémoire de la résistance africaine. En Guinée, il est célébré comme un héros national, symbole de dignité et de courage. Son combat illustre la continuité entre l'héritage islamique du Fouta-Djalon et la lutte politique contre la colonisation. Il rappelle que les royaumes africains ne furent pas des spectateurs passifs de l'histoire, mais des acteurs capables de défendre leur souveraineté face aux empires européens. Ainsi, Samory Touré demeure une figure centrale de l'histoire guinéenne et africaine : chef militaire, bâtisseur d'État et résistant inflexible, dont la mémoire continue d'inspirer les générations.

Mémoire des femmes et transmission familiale

Dans la Guinée traditionnelle, les femmes jouèrent un rôle essentiel dans la transmission de la foi et des valeurs islamiques. Elles enseignaient aux enfants les premières sourates du Coran, racontaient les récits des prophètes et veillaient à la cohésion des familles. Leur rôle dépassait la sphère domestique : elles furent aussi des soutiens dans les résistances, en assurant la logistique et en préservant la mémoire des luttes. Dans

le Fouta-Djalon, elles accompagnaient les marabouts dans la diffusion de l'enseignement religieux, et auprès de Samory Touré, elles soutenaient les combattants en maintenant la vie sociale et familiale. La transmission familiale fut ainsi une force silencieuse mais décisive, garantissant la continuité de l'islam à travers les générations. Les femmes furent les gardiennes de la mémoire et les piliers de la société, assurant que la foi et la dignité ne disparaissent jamais, même dans les moments de crise. La mémoire orale rapporte aussi des récits où les femmes apparaissent dans des rôles ambivalents, parfois comme gardiennes de la foi, parfois comme actrices involontaires du destin des grands résistants. Ainsi, certains racontent que la femme de Samory Touré aurait manigancé sa capture par les Français, révélant des informations qui permirent aux colonisateurs de mettre fin à sa longue résistance. De même, un récit populaire évoque Alpha Yaya de Labé, qui cherchait à tuer un waliou, un érudit religieux en pular : c'est la femme de ce waliou qui aurait indiqué le chemin à Alpha Yaya qui a décapité le waliou ensuite. Ces histoires, qu'elles soient légendaires ou historiques, montrent que les femmes occupent une place centrale dans la mémoire collective : elles transmettent la foi et la dignité, mais elles apparaissent aussi dans les récits de trahison ou de destin, révélant la complexité de leur rôle dans l'histoire guinéenne. Elles incarnent à la fois la continuité spirituelle et la fragilité humaine, inscrivant leur présence dans la grande fresque de la résistance et de la transmission islamique.

Alpha Yaya de Labé : entre pouvoir et ambiguïté

Alpha Yaya de Labé demeure une figure complexe et controversée de l'histoire guinéenne. Chef peul du Labé, il incarna à la fois la puissance locale et les contradictions de son époque. Dans un contexte où la colonisation française avançait inexorablement, Alpha Yaya oscilla entre résistance et collaboration, cherchant à préserver son autorité et son peuple. Certains récits le décrivent comme un stratège habile, capable de négocier avec les Français pour maintenir son pouvoir, tandis que d'autres le présentent comme un allié encombrant, parfois trahi par ses propres ambitions. Alpha Yaya incarne ainsi la tension entre pouvoir politique, foi religieuse et mémoire populaire, inscrivant son nom dans la fresque des résistances et des compromis qui marquèrent la Guinée. Son histoire rappelle que l'indépendance ne fut pas seulement une lutte contre l'étranger, mais aussi une confrontation intérieure entre fidélité à la foi, ambitions personnelles et survie politique.

Culture et oralité

La culture guinéenne s'est nourrie de l'oralité, des chants religieux et des récits populaires. Ces récits populaires évoquaient surtout les grandes figures de la résistance et de la foi avant l'indépendance. Samory Touré fut célébré comme le héros qui défendit la dignité africaine contre la colonisation, mais aussi

comme un homme de foi. L'arrivée d'El Hadj Oumar Tall, quant à elle, marqua une étape décisive dans la diffusion du Tidjanisme en Afrique de l'Ouest. Ses prêches et son passage à Labé furent intégrés dans la mémoire orale comme des récits de lumière et de réforme. Les griots et les marabouts racontaient les histoires des résistances, les exploits des chefs et les enseignements de l'Islam. Les poèmes et les chants accompagnaient les cérémonies, donnant une dimension spirituelle à la vie sociale. Cette oralité fut un instrument de mémoire et de dignité, permettant au peuple de conserver son identité face aux dominations. Elle liait la foi à la culture, et la culture à la lutte, montrant que l'indépendance guinéenne s'enracinait dans une tradition vivante et partagée. Les récits oraux rappelaient les valeurs de sincérité, de justice et de solidarité, et ils servaient de boussole pour les générations futures. Ainsi, la culture et l'oralité furent des armes contre l'oubli colonial et des vecteurs de transmission islamique, donnant à la Guinée une identité forte et une mémoire collective qui nourrira le choix du « Non » en 1958.

Vers l'indépendance : le « NON » de 1958

En 1958, la Guinée marqua l'histoire en disant « NON » à la France lors du référendum du 28 septembre. Sous la direction de Sékou Touré, elle devint le premier pays francophone d'Afrique à accéder à l'indépendance. Ce choix courageux entraîna un isolement brutal : retrait des cadres français, sabotage économique et rupture des aides. Le régime imposa

une centralisation autoritaire, avec répression des opposants et culte de la personnalité. L'économie, pourtant riche en bauxite et en terres agricoles, souffrit de mauvaise gestion, de corruption et d'un manque d'infrastructures. Les institutions restèrent fragiles et les transitions politiques ultérieures n'ont pas permis de bâtir une gouvernance stable.

Aujourd'hui, la Guinée demeure un pays au potentiel immense. Ses ressources minières, son agriculture et sa jeunesse représentent des atouts considérables.

Mais les défis persistent : gouvernance, infrastructures, éducation et stabilité politique. La Guinée continue de chercher sa voie entre héritage islamique, mémoire de l'indépendance et aspirations modernes. Elle incarne à la fois la fierté d'un peuple qui a osé dire « NON » et la complexité des luttes africaines pour transformer la liberté politique en développement durable.

Extrait – Ahmed Sékou Touré, Conakry, 25 août 1958

« Nous préférons la liberté dans la pauvreté à la richesse dans l'esclavage. »

Ce mot d'ordre, prononcé devant le général de Gaulle, résume la détermination de la Guinée à choisir l'indépendance immédiate, malgré les menaces de rupture avec la France.

Cependant, cette phrase ne fait pas l'unanimité aujourd'hui parmi les guinéens. Certains continuent de la soutenir avec fierté, voyant en elle un symbole de

dignité nationale. D'autres, dès le début, l'ont contestée, estimant qu'elle a entraîné des difficultés économiques et une rupture brutale avec la France. Enfin, un troisième groupe l'a peut-être soutenue autrefois, mais ne la défend plus aujourd'hui, jugeant que les sacrifices n'ont pas apporté les résultats espérés. Ce débat montre que le « Non » de 1958 reste une mémoire vivante, partagée et discutée dans la conscience nationale.

Victimes du régime de Sékou Touré

Le nombre exact de victimes du régime de Sékou Touré n'est pas connu, mais les estimations parlent de plusieurs milliers de guinéens exécutés, emprisonnés ou morts dans les camps.

Le Camp Boiro Memorial recense aujourd'hui 1 662 victimes identifiées dans sa base de données, liées aux détentions et exécutions sous la Première République. Des témoignages et commémorations rappellent que des centaines de guinéens ont été exécutés en masse, notamment lors des purges de janvier 1971 à Conakry. Les historiens et observateurs restent partagés : certains parlent de "des milliers de morts" au total, mais il n'existe pas de chiffre officiel unique, car beaucoup de disparitions n'ont jamais été documentées. Le chiffre réel est probablement plus élevé, car de nombreux cas n'ont pas été enregistrés ou sont restés cachés.

Ainsi, l'histoire de la Guinée illustre la rencontre entre tradition islamique, le rôle fondateur du Fouta

théocratique, le courage politique de l'indépendance et les défis contemporains. Elle rappelle que l'indépendance est une victoire, mais qu'elle doit être accompagnée d'une gouvernance solide et d'une solidarité régionale pour réaliser pleinement les promesses de la liberté.

Défis contemporains et parabole de la sincérité

L'histoire de la Guinée montre un héritage islamique fort, mais affaibli par l'impatience et la recherche d'intérêts personnels. Pour illustrer cette réalité, voici un récit qui révèle la puissance de la sincérité dans l'intention et la faiblesse de Satan face à une foi pure. Ce récit devient une parabole pour notre société : il rappelle que seule une croyance ferme en Allah, accompagnée de patience, de tolérance et de défense des intérêts collectifs, peut briser les obstacles et ouvrir la voie à un avenir meilleur.

Un homme marchait et il a vu d'autres hommes adorés un arbre. L'homme devint très furieux et voulut interdire cette pratique et se jeta contre eux pour se battre. Il était animé d'une volonté et d'une colère très grandes face à ce qu'il voyait. Parmi les autres hommes qui adoraient l'arbre, un d'entre eux avança vers l'homme et il engagea une dispute.

- Pourquoi ils adoreraient pas l'arbre si c'est ce qu'ils veulent ? tout le monde est libre à ce que je sache.
- L'homme répondit : mais non ! comment pouvez-vous adorer un arbre alors que celui qui m'a

créé, celui qui vous a créé et celui qui a créé cet arbre n'est d'autre que Allah ? je ne permettrai pas que vous continuiez à adorer une création de Allah à part Allah lui-même.

Alors, les deux hommes commencèrent à se battre avec une férocité pas croyable. Finalement, l'homme prit le dessus sur son adversaire, le plaqua au sol, l'étrangla au point que l'autre pensait mourir. Ensuite l'homme se rétracta. Et l'autre de lui dire et de lui promettre que nul désormais, n'adorera cet arbre dorénavant, et qu'il paierait deux (2) dinars à l'homme chaque nuit. Il lui suffira de soulever son oreiller et il y trouvera la somme chaque nuit. L'homme quitta les lieux et répartit chez lui. Cette nuit, il souleva l'oreiller puis vit les deux (2) dinars et dormi tranquillement. Le lendemain nuit, il souleva son oreiller pour prendre les deux (2) dinars comme convenu, mais ne trouva pas l'argent. Alors il s'enflamma de colère et attendit le matin, puis prit une hache et alla dans l'objectif de couper l'arbre. Arrivé sur les lieux, il trouva les autres entrains d'adorer l'arbre et dès qu'il fonça pour couper l'arbre, son adversaire de la veille s'interposa et ils recommencèrent de se battre. Cette fois, l'adversaire prit le dessus et très rapidement. Il l'étrangla jusqu'à ce que l'homme faillit mourir, puis il se rétracta.

L'homme lui demanda :

- Comment m'as-tu battu si facilement aujourd'hui ?
- L'adversaire lui répondit : sais-tu qui suis-je ?
- Non, répondit l'homme.
- Je suis Satan. Hier, tu es venu avec la ferme intention de couper l'arbre, car, ta foi était sincère et la cause était pour Allah. Mais aujourd'hui, ta cause n'est pas

pour Allah, mais pour les deux (2) dinars que tu n'as pas reçu la veille. Voilà pourquoi je t'ai vaincu si facilement. Si une cause est faite pour Allah, je deviens très faible et très vulnérable, mais si c'est toute autre cause à part celle de Allah, je gagnerai toujours face aux hommes.

Ce récit nous enseigne que la sincérité dans l'intention est la clé de la force spirituelle. Quand l'action est faite uniquement pour Allah, même Satan devient faible. Mais si l'intention est corrompue par l'argent, l'ego ou la vengeance, Satan prend le dessus. Cette leçon s'applique à la Guinée contemporaine : beaucoup prient, invoquent, font des sacrifices, mais sans patience ni confiance totale en Allah. La croyance ferme ne se limite pas aux rites, elle exige la prière accompagnée de tolérance, de pardon, d'humilité et de défense des intérêts publics plutôt que personnels. Comme le rappelle la sourate Fâtir (35:10-11), Allah peut changer le destin d'un peuple selon son comportement : sourate Ar-Ra'd (13:11). Ainsi, seule une foi sincère et une confiance absolue en Allah peuvent briser les obstacles qui entravent la société guinéenne et ouvrir la voie à un avenir meilleur.

La jeunesse guinéenne et la mémoire numérique

La jeunesse guinéenne vit aujourd'hui dans un monde où la mémoire ne se transmet plus seulement par l'oralité, les griots ou les récits familiaux, mais aussi par les outils numériques. Les réseaux sociaux, les

plateformes de partage et les archives en ligne deviennent des espaces où l'histoire se conserve, se discute et se réinvente.

Cette mémoire numérique est double :

- **Mémoire des luttes et des figures historiques** :

Samory Touré, Sékou Touré, ou encore les résistances locales sont désormais racontés dans des vidéos, des posts Facebook, des hashtags, qui permettent aux jeunes de s'approprier leur héritage.

- **Mémoire quotidienne et populaire** : les jeunes enregistrent leurs propres récits, leurs fêtes, leurs débats, leurs créations artistiques. Ce patrimoine numérique devient une archive vivante de la société guinéenne contemporaine.

La force de cette mémoire numérique est qu'elle démocratise l'accès à l'histoire. Là où autrefois seuls les griots ou les livres pouvaient transmettre, aujourd'hui un smartphone suffit pour partager une chronique, une photo ou un témoignage. Mais elle pose aussi des défis :

- **Fiabilité** : tout le monde peut publier, ce qui exige un esprit critique pour distinguer le vrai du faux.

- **Durabilité** : les plateformes changent, les données peuvent disparaître, ce qui interroge la conservation à long terme.

- **Responsabilité** : la jeunesse doit apprendre à utiliser ces outils pour construire une mémoire collective fidèle, et non pour propager l'oubli ou la déformation. Ainsi, la jeunesse guinéenne est à la croisée des chemins : elle hérite d'une tradition orale et spirituelle, mais elle doit aussi inventer une mémoire numérique qui conserve les luttes, les savoirs et les valeurs. Cette

mémoire numérique peut devenir un levier puissant pour l'éducation, la citoyenneté et la panafricanité, à condition qu'elle soit guidée par la sincérité, la rigueur et le respect des ancêtres.

Ainsi, après l'héritage islamique du Fouta-Djalon, le rôle des femmes, la résistance de Samory Touré et le courage du « NON » de 1958, l'histoire de la Guinée s'inscrit dans un mouvement plus vaste : celui des indépendances africaines, où chaque nation chercha à transformer la liberté politique en souveraineté réelle et en développement durable.

Chapitre VI - Les Indépendances africaines

Le Ghana, pionnier de 1957

Le 6 mars 1957, le Ghana devint le premier pays d'Afrique subsaharienne à obtenir son indépendance. Anciennement appelé la Gold Coast, cette colonie britannique prospérait grâce au cacao, à l'or et aux ressources naturelles.

Mais dès le début du XXe siècle, des mouvements nationalistes émergèrent, portés par une élite instruite et des syndicats.

Kwame Nkrumah, formé aux États-Unis et en Grande-Bretagne, devint le leader du Convention People's Party (CPP) et mobilisa les masses par des campagnes de désobéissance civile et des revendications politiques.

Après des années de lutte, Nkrumah proclama l'indépendance du Ghana le 6 mars 1957.

Dans son discours historique, il déclara : « At long last, the battle has ended! And thus, Ghana, your beloved country is free forever! ».

Cet événement marqua une étape décisive dans l'histoire du continent : le Ghana devint le premier État africain indépendant au sud du Sahara, ouvrant la voie à la vague des indépendances des années 1960. L'impact fut immense. L'indépendance du Ghana fut un signal fort pour toute l'Afrique, montrant que la colonisation pouvait être renversée par la mobilisation populaire et la stratégie politique.

Kwame Nkrumah devint un pionnier du panafricanisme, appelant à l'unité africaine et à la création d'institutions continentales. Son exemple inspira directement la Guinée ainsi que de nombreux autres pays africains. Le Ghana de Nkrumah incarne la renaissance africaine : un peuple qui prend en main son destin. Malgré les difficultés économiques et politiques ultérieures, l'indépendance de 1957 reste une victoire symbolique et un jalon majeur dans l'histoire mondiale.

La Guinée, symbole de souveraineté

Le 28 septembre 1958, la Guinée marqua l'histoire en disant « NON » à la France lors du référendum proposé par le général de Gaulle.

Sous la direction de Sékou Touré, elle devint le premier pays francophone d'Afrique à accéder à l'indépendance totale.

Ce choix courageux entraîna un isolement brutal : retrait des cadres français, sabotage économique et rupture des aides.

Mais il fit de la Guinée un symbole de dignité et de souveraineté pour tout le continent.

Ce « NON » historique ne fut pas seulement une rupture politique.

Il incarna la volonté d'un peuple de prendre son destin en main, de refuser la dépendance et d'affirmer sa liberté.

La Guinée devint une référence pour les autres nations africaines, prouvant que l'indépendance pouvait être

conquise par la fermeté et le courage.

Elle inspira les mouvements panafricains et renforça la solidarité entre les peuples en lutte contre la colonisation.

Malgré les difficultés économiques et politiques qui suivirent, l'acte fondateur de 1958 reste une victoire symbolique.

La Guinée incarne la mémoire d'un peuple qui osa défier une puissance coloniale et affirmer sa souveraineté.

Elle demeure dans l'histoire africaine comme le pays qui ouvrit la voie, rappelant que la liberté n'est jamais donnée mais qu'elle se conquiert par la détermination et le sacrifice.

Les autres indépendances africaines

Après le Ghana en 1957 et la Guinée en 1958, l'Afrique connut une vague d'émancipation sans précédent.

L'année 1960 fut surnommée « l'année des indépendances » : dix-sept pays africains accédèrent à la souveraineté, parmi lesquels le Sénégal, le Mali, le Niger, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso, le Tchad, le Cameroun et le Congo.

Ce mouvement fut favorisé par l'affaiblissement des puissances coloniales après la Seconde Guerre mondiale, la montée des nationalismes africains et la pression internationale dans le contexte de la Guerre froide.

Dans le Maghreb, l'Algérie obtint son indépendance en 1962 après une guerre longue et sanglante contre la

France.

Au sud du continent, les luttes furent plus tardives : l'Angola et le Mozambique ne se libérèrent qu'en 1975, après des guerres de guérilla contre le Portugal. L'Afrique du Sud, quant à elle, ne mit fin à l'apartheid qu'en 1994, ouvrant une nouvelle ère de liberté et de réconciliation.

Ces indépendances furent accompagnées de défis majeurs : construction d'États modernes, gestion des frontières héritées de la colonisation, luttes internes et interventions étrangères.

Certains pays connurent des guerres civiles ou des régimes autoritaires, tandis que d'autres réussirent à poser les bases d'un développement progressif. Malgré les difficultés, l'indépendance resta une victoire historique, symbole de dignité et de souveraineté retrouvée.

Ainsi, les indépendances africaines incarnent une marche collective vers la liberté.

Chaque pays porta ses propres luttes et ses sacrifices, mais tous partagèrent la même aspiration : briser les chaînes coloniales et affirmer leur dignité.

Elles demeurent une leçon universelle : la liberté n'est jamais donnée, elle se conquiert par la détermination et le courage des peuples.

Le panafricanisme et les défis du continent

Le mouvement panafricain naquit de la conviction que l'Afrique devait s'unir pour affirmer sa dignité et construire son avenir.

Dès les années 1900, des intellectuels et leaders

africains et afro-descendants, comme W.E.B. Du Bois et Marcus Garvey, appelèrent à la solidarité des peuples noirs.

Après les indépendances, des figures comme Kwame Nkrumah au Ghana, Sékou Touré en Guinée et Julius Nyerere en Tanzanie portèrent ce rêve d'unité africaine.

En 1963, la création de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) marqua une étape décisive, devenue aujourd'hui l'Union africaine, symbole de la volonté de bâtir une Afrique solidaire et souveraine. Le Ghana et la Guinée, par leurs choix pionniers, devinrent les phares du panafricanisme et préparèrent la création de cette organisation, dont le premier secrétaire général fut Diallo Telli, juriste et diplomate, en fonction de 1963 à 1972.

Diallo Telli (1925-1977)

Boubacar Diallo Telli, né en 1925 à Porédaka en Guinée, fut l'un des plus grands diplomates africains du XXe siècle. Formé à l'École normale William-Ponty de Dakar puis en droit à Paris, il obtint sa licence en 1951 et son doctorat en 1954. Juriste et magistrat, il devint substitut du procureur au Sénégal avant de rejoindre la diplomatie guinéenne.

Il représenta la Guinée aux Nations Unies et s'imposa rapidement comme une voix respectée du continent.

En 1964, il fut nommé premier secrétaire général de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA), poste qu'il occupa jusqu'en 1972. Durant ces années, il œuvra pour l'unité africaine, la défense des indépendances et

la reconnaissance internationale des jeunes États. Son mandat fit de lui un symbole du panafricanisme institutionnel.

Diallo Telli incarna la compétence et la dignité guinéenne au service de l'Afrique. Sa carrière illustre la capacité des cadres africains à porter haut la voix du continent. Malgré une fin tragique en 1977 au Camp Boiro, sa mémoire demeure celle d'un pionnier du panafricanisme et d'un diplomate visionnaire.

Kwame Nkrumah (1909-1972)

Kwame Nkrumah, né le 21 septembre 1909 à Nkroful dans la Côte-de-l'Or (actuel Ghana), fut l'un des plus grands leaders africains du XXe siècle. Après des études aux États-Unis, notamment à l'Université de Lincoln en Pennsylvanie, puis en Angleterre, il participa au 5e Congrès panafricain de Manchester en 1945, où il affirma sa vision d'une Afrique unie et indépendante.

De retour au pays, il mena la lutte contre la colonisation britannique et devint Premier ministre en 1957, année de l'indépendance du Ghana, premier État africain au sud du Sahara à accéder à la souveraineté.

En 1960, il devint le premier président de la République du Ghana. Son mot d'ordre « Africa Must Unite » traduisait son ambition de construire une union politique et économique du continent.

Nkrumah fut renversé en 1966 et trouva refuge en Guinée, accueilli par Sékou Touré qui lui conféra le titre de président honorifique. Il vécut ses dernières années en exil et mourut en 1972 à Bucarest, en

Roumanie.

Kwame Nkrumah demeure une figure emblématique du panafricanisme. Son combat pour l'unité africaine et son rôle pionnier dans l'indépendance du Ghana ont marqué l'histoire du continent et inspiré des générations de leaders.

Extrait – Kwame Nkrumah, Addis-Abeba, 1963

"Our objective is African unity now. There is no time to lose. We must unite or perish. We must recognize that our independence is meaningless unless it is linked with the total liberation of Africa."

(traduction):

« Notre objectif est l'unité africaine maintenant. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous devons nous unir ou périr. Nous devons reconnaître que notre indépendance est dénuée de sens si elle n'est pas liée à la libération totale de l'Afrique. »

Mouammar Kadhafi (1942-2011)

Mouammar Kadhafi, né en 1942 à Syrte en Libye, fut le dirigeant du pays de 1969 à 2011. Décrit par beaucoup comme un dictateur en raison de son régime autoritaire, il incarna néanmoins une figure marquante du panafricanisme contemporain.

Kadhafi plaçait l'Afrique au cœur de sa vision politique. Il soutint la création de l'Union africaine en 2002 et promut l'idée des « États-Unis d'Afrique »,

une fédération continentale dotée d'une monnaie unique et d'institutions communes. Il finança de nombreux projets panafricains, notamment dans les domaines des télécommunications, de l'éducation et des infrastructures. Ses initiatives visaient à réduire la dépendance du continent vis-à-vis des puissances occidentales.

Sous son régime, la Libye connut une stabilité interne relative et un niveau de développement élevé en comparaison avec d'autres pays africains. Mais en 2011, Kadhafi fut renversé et tué lors d'une intervention militaire occidentale. Depuis, la Libye est plongée dans une instabilité chronique, marquée par des divisions internes et des conflits armés.

Ainsi, au-delà des critiques sur son autoritarisme, Kadhafi demeure une figure incontournable du panafricanisme. Son projet d'unité africaine et son soutien matériel aux causes du continent témoignent d'une volonté de donner à l'Afrique une voix indépendante et puissante.

Extrait – Mouammar Kadhafi, Accra, 2007

« L'Afrique doit se doter d'un gouvernement unique, d'une armée commune et d'une monnaie unique. Les États-Unis d'Afrique sont la seule voie pour que notre continent soit respecté et indépendant. »

Ce passage illustre sa vision d'une fédération africaine, projet qu'il défendit avec insistance au sein de l'Union africaine.

Ahmed Sékou Touré (1922-1984)

Ahmed Sékou Touré, né en 1922 à Faranah, fut le premier président de la République de Guinée, de 1958 à 1984. Syndicaliste et homme politique, il s'imposa comme l'une des grandes figures de la lutte anticoloniale en Afrique francophone.

Le 28 septembre 1958, lors du référendum proposé par le général de Gaulle, Sékou Touré mena la Guinée à voter « Non » au projet de Communauté française. Ce choix historique fit de la Guinée le premier pays africain francophone à accéder immédiatement à l'indépendance, mais entraîna une rupture brutale avec la France. Ce geste courageux marqua profondément l'histoire africaine et inspira d'autres nations dans leur marche vers la souveraineté.

Durant son mandat, Sékou Touré développa une politique de centralisation et de parti unique, cherchant à affirmer l'indépendance politique et économique de la Guinée. Son régime fut marqué à la fois par des avancées dans l'éducation et la santé, et par une répression politique qui suscita de vives critiques. Il resta néanmoins une figure emblématique du panafricanisme, accueillant en Guinée des leaders comme Kwame Nkrumah et soutenant les mouvements de libération.

Tout en étant prudent, il est permis de s'interroger : si la Guinée avait voté « Oui » en 1958, elle aurait peut-être suivi une autre trajectoire, plus intégrée à la Communauté française. Mais qui sait où le pays en serait aujourd'hui ? Ce choix radical, assumé par Sékou Touré, demeure une pierre angulaire de

l'identité nationale guinéenne.

De Gaulle et la Guinée en 1958

Lorsque la Guinée, sous la conduite de Sékou Touré, vota « Non » au référendum du 28 septembre 1958, le général de Gaulle réagit avec une sévérité qui marqua l'histoire. La France décida de se retirer brutalement, emportant tout ce qui avait été installé dans le pays, jusqu'aux câbles téléphoniques, comme l'a rapporté l'ancien ambassadeur de France en Guinée André Lewin dans l'émission Archives d'Afrique d'Alain Foka sur RFI. Ce geste fut perçu comme une punition pour avoir osé choisir l'indépendance.

Pourtant, l'on peut s'interroger : lorsque l'Allemagne de Hitler attaqua la France en 1940, De Gaulle s'est-il défendu ou pas ? Il prit la fuite à Londres pour organiser la résistance, refusant la soumission au régime nazi. Alors pourquoi punir la Guinée pour avoir, elle aussi, refusé la soumission et choisi la liberté ? Ce paradoxe reste une blessure dans la mémoire guinéenne : la nation qui avait résisté à Hitler n'accepta pas que la Guinée résiste à sa tutelle coloniale.

Ce moment illustre la dureté des relations franco-guinéennes à la naissance de l'indépendance. Mais il souligne aussi la force du choix guinéen : malgré la punition, la Guinée resta debout et devint un symbole de dignité pour l'Afrique entière.

Le panafricanisme ne fut pas seulement une idéologie politique.

Il incarna une mémoire partagée, une volonté de dépasser les frontières héritées de la colonisation et de retrouver les racines spirituelles et culturelles du continent.

Il inspira des mouvements de libération, des projets de coopération et des initiatives culturelles qui renforcèrent l'identité africaine.

Cependant, les défis du continent demeurent immenses.

Les frontières tracées par la colonisation ont engendré des conflits persistants.

Les économies restent trop dépendantes des exportations de matières premières, exposées aux fluctuations du marché mondial.

La gouvernance est souvent fragilisée par la corruption, les coups d'État et l'instabilité politique.

Les interventions étrangères et le néocolonialisme continuent de limiter l'élan de développement.

Enfin, la jeunesse africaine, pourtant nombreuse et dynamique, souffre du manque d'infrastructures, d'éducation et d'opportunités.

Ainsi, le panafricanisme reste une boussole pour l'Afrique moderne.

Il rappelle que la liberté politique doit s'accompagner d'une solidarité régionale, d'une gouvernance solide et d'une économie maîtrisée.

Il incarne l'espoir d'un continent uni, capable de transformer ses ressources et sa jeunesse en une force de progrès et de justice.

Le rêve de Nkrumah, de Touré et de Nyerere demeure vivant : celui d'une Afrique souveraine, solidaire et tournée vers l'avenir.

Conclusion Afrique : mémoire de courage et de souveraineté

L'histoire moderne de l'Afrique se lit comme une marche collective vers la liberté. Chaque pays porta ses propres luttes, ses sacrifices et ses victoires, mais tous partagèrent la même aspiration : briser les chaînes coloniales et affirmer leur dignité. La Guinée, par son « non » historique en 1958, ouvrit la voie et devint un symbole de souveraineté. Le Ghana, pionnier en 1957, le Sénégal, le Mali, l'Algérie et tant d'autres suivirent, inscrivant leurs noms dans le grand livre des indépendances.

Ces choix courageux ne furent pas seulement des ruptures politiques. Ils furent aussi des affirmations identitaires, des retours vers les racines spirituelles et culturelles du continent. L'Afrique moderne, en se libérant, renoua avec ses héritages anciens : le Fouta-Djalon et ses érudits, Tombouctou et ses manuscrits, le Mali et ses explorateurs, l'Égypte et ses dynasties. La souveraineté retrouvée devint le prolongement d'une mémoire longue, où se mêlent foi, savoir et résistance.

Ainsi, la Guinée et ses sœurs africaines incarnent une leçon universelle : la liberté n'est jamais donnée, elle se conquiert. L'Afrique moderne, malgré ses défis économiques et politiques, porte en elle une mémoire de courage et de souveraineté qui continue d'inspirer les générations. De Bagdad à Conakry, de Cordoue à Dakar, une même quête traverse les siècles : celle de la dignité et de la justice.

Réflexion prospective : quel avenir pour la Guinée et l'Afrique ?

L'histoire de la Guinée n'est pas seulement une mémoire. Elle est une boussole pour l'avenir. Dire « Non » hier signifiait refuser la soumission coloniale. Dire « Non » aujourd'hui doit signifier refuser la corruption, la dépendance économique et la division. Ce nouveau refus doit s'accompagner d'un « Oui » : oui à l'éducation, oui à la jeunesse, oui à la transformation des ressources, oui à l'unité africaine. La Guinée possède des atouts immenses : ses mines, ses terres agricoles, ses eaux abondantes, mais surtout sa jeunesse. Si ces richesses sont exploitées avec sincérité et transparence, elles peuvent devenir le socle d'une souveraineté réelle. Le défi n'est plus seulement politique, il est économique et social : transformer la liberté en prospérité, et la prospérité en justice. Le panafricanisme reste une vision inachevée. Aujourd'hui, il peut se réaliser par des moyens nouveaux : une monnaie africaine, une éducation commune, une coopération technologique. L'unité ne doit pas être seulement un rêve, mais une stratégie pour affronter les crises mondiales et donner à l'Afrique une voix respectée. Ainsi, la Guinée et l'Afrique doivent inventer leur avenir. L'histoire a montré que la liberté politique est possible. L'avenir doit prouver que la souveraineté économique et la solidarité continentale sont réalisables. Le XXI^e siècle africain sera celui de la sincérité, de la jeunesse et de l'unité, ou il ne sera pas.

Islam et panafricanisme : une continuité d'unité

L'Islam, transmis à travers les siècles en Afrique, a toujours porté un message de justice, d'équité, d'amour et de sincérité. Il a uni les peuples par la foi, l'enseignement et la solidarité, dépassant les frontières tribales et géographiques. Cette mémoire spirituelle a forgé une fraternité qui résista aux divisions et aux dominations. Le panafricanisme, né au XXe siècle, prolonge cette dynamique en cherchant à unir les nations africaines autour des mêmes valeurs : dignité, justice sociale, solidarité et défense des intérêts communs. L'unité religieuse et l'unité politique se rejoignent ainsi dans une continuité historique : l'Islam a montré que la sincérité dans l'intention et l'équité dans les relations crée la force d'une communauté, et le panafricanisme reprend ces principes pour bâtir une souveraineté continentale.

Les voix des étudiants et la jeunesse militante

Les indépendances africaines ne furent pas seulement l'œuvre des chefs politiques ou des figures panafricanistes. Elles furent aussi portées par la jeunesse, dans les écoles, les universités et les rues. Les étudiants lisaient Nkrumah, Sékou Touré ou Lumumba, et transformaient ces idées en slogans, en marches, en débats passionnés. À Conakry, Dakar, Accra ou Bamako, les jeunes

prenaient la parole dans les amphithéâtres et sur les places publiques. Ils réclamaient la dignité, la souveraineté et l'unité. Leur énergie donnait un souffle nouveau aux leaders, et leur audace obligeait les colonisateurs à voir que l'Afrique ne voulait plus attendre.

La jeunesse militante fut souvent réprimée, mais elle resta une force morale. Elle portait l'avenir dans ses mains, et rappelait que l'indépendance n'était pas seulement une décision politique, mais une aspiration collective. Les voix des étudiants furent les tambours de la liberté, annonçant que l'Afrique entrait dans une nouvelle ère.

Ce lien entre spiritualité et politique ouvre naturellement vers une réflexion sur l'avenir de l'Afrique et prépare le regard vers l'Orient, car l'histoire africaine ne peut être séparée de ses racines spirituelles et culturelles avec le monde islamique. C'est ce dialogue Orient-Afrique qui sera au cœur du chapitre suivant.

Chapitre VII – Orient et Afrique : une mémoire partagée

Les liens spirituels et intellectuels

Le lien religieux et intellectuel entre l'Orient et l'Afrique ne s'est jamais interrompu. Dès les premiers siècles de l'Islam, l'Égypte devint le pont par lequel la foi et le savoir se diffusèrent vers le Maghreb et le Sahel. Bagdad, capitale des Abbassides, rayonnait par ses savants dont les œuvres circulaient jusqu'en Afrique. Jérusalem, ville sainte, demeurait un symbole spirituel partagé, et les pèlerinages vers La Mecque renforçaient l'unité des croyants à travers les continents.

Mais ces échanges ne furent pas seulement spirituels : ils furent aussi juridiques et scientifiques. Les écoles de droit islamique (malikite, hanafite, etc.) se diffusèrent en Afrique du Nord et de l'Ouest, structurant la vie sociale et politique. Les sciences médicales et astronomiques, traduites à Bagdad et au Caire, furent enseignées dans les médersas du Maghreb et inspirèrent les savants africains. Ainsi, l'Afrique ne reçut pas seulement la foi, mais aussi un corpus intellectuel universel qui la reliait au reste du monde musulman.

L'école malikite et la voie soufie

L'Afrique de l'Ouest s'est largement imprégnée de

l'école malikite, fondée par l'imam Mâlik Ibn Anas à Médine au VIII^e siècle. Cette école de droit musulman, l'une des quatre grandes du sunnisme, s'appuie sur la pratique des habitants de Médine comme modèle de fidélité à la tradition prophétique. Elle a structuré la vie religieuse et sociale des sociétés africaines, en donnant des règles claires pour l'organisation des communautés, le culte, le commerce et la justice. Le malikisme, par sa souplesse et son enracinement, a permis à l'Islam de s'adapter aux réalités locales tout en gardant son authenticité. À côté de cette dimension juridique, l'Afrique a accueilli et développé la voie soufie, cœur spirituel de l'Islam. Le soufisme est une quête intérieure, une recherche de sincérité et de proximité avec Dieu. Il s'exprime par la méditation, l'invocation (dhikr), l'ascèse et l'enseignement transmis de maître à disciple. Les grandes confréries soufies, comme la Qadiriyya ou la Tidjaniyya, ont joué un rôle décisif dans la diffusion de l'Islam en Afrique de l'Ouest. Elles ont formé des réseaux spirituels et sociaux qui reliaient le Maghreb, le Sahel et le Moyen-Orient, et elles ont nourri une mémoire vivante de fraternité et de solidarité. Ainsi, l'école malikite et le soufisme expliquent la singularité de l'Islam africain : à la fois rigoureux dans ses règles et profond dans sa spiritualité. Ils ont façonné une identité religieuse qui unit la foi, la justice et la quête intérieure, et qui continue d'inspirer les générations.

La salutation universelle : Assalâmour Aleikoum

La salutation « Assalâmour Aleikoum » est un héritage divin, prescrit par Allah à tous les musulmans, quelle que soit leur langue ou leur origine. Qu'on soit germanophone, hispanophone, francophone, anglophone ou lusophone, qu'on parle peul, malinké, soussou, wolof ou swahili — cette salutation transcende les barrières. Elle unit les croyants dans une même paix, une même reconnaissance, une même fraternité. Entre musulmans, elle est immédiatement comprise, car elle est un signe de foi et de respect mutuel.

Le vendredi à la mosquée : rites et corrections

Le jour du vendredi est un rendez-vous sacré pour les musulmans. Le Noble Prophète (PSL) a enseigné des pratiques précises pour honorer cette journée : prendre le bain rituel (Ghusl), se broser avec le Siwak, porter des vêtements propres et parfumés, lire la Sourate Al-Kahf, multiplier les invocations sur le Prophète (PSL), et se rendre tôt à la mosquée. En entrant, il convient de passer par le pied droit, de faire deux Rakkâts avant de s'asseoir, puis d'attendre l'arrivée de l'imam dans le calme.

Pendant le sermon, le silence est obligatoire. Même si l'imam évoque le nom du Prophète (PSL), il faut attester dans le cœur, sans parler. Claquer des doigts pour indiquer une place ou échanger des mots est

interdit. Si un fidèle arrive pendant le sermon, il peut faire les deux Rakkâts ou s'abstenir, selon les circonstances, mais sans troubler la sérénité de l'assemblée. La prière collective conclut ce moment, et en sortant, on passe par le pied gauche, en gardant la paix dans le cœur.

Certains fidèles commettent une autre erreur : ils s'asseyent pendant le sermon et attendent le moment du Dou'a final de l'imam, juste avant la prière, pour se lever et accomplir les deux Rakkâts qu'ils auraient dû faire à leur arrivée. Cette pratique est incorrecte. Les deux Rakkâts doivent être accomplis immédiatement après l'entrée dans la mosquée, qu'il y ait sermon ou non, mais jamais au moment du dernier Dou'a.

Les routes commerciales et culturelles

Les routes transsahariennes furent les artères de cette mémoire partagée. L'or du Sahel, le sel du Sahara, la kola du Fouta-Djalou et les tissus du Maghreb circulaient dans un vaste réseau qui reliait Gao, Djenné et Kano aux marchés du Caire, de Damas et de Bagdad. Ces échanges ne transportaient pas seulement des marchandises, mais aussi des idées, des langues et des cultures. L'arabe devint une langue de savoir et de culte, tandis que les langues africaines enrichissaient les pratiques locales de l'Islam.

Les caravanes étaient aussi des vecteurs de mélanges culturels : elles apportaient des styles architecturaux, des formes artistiques et des pratiques musicales qui se transformaient en Afrique. Les mosquées

construites au Sahel reprenaient des modèles orientaux, mais les adaptaient aux matériaux locaux (terre crue, bois), créant une esthétique propre à l'Afrique.

Les dynasties et les alliances

Les dynasties du Maghreb et du Sahel entretenaient des relations avec l'Égypte, le Hedjaz et le monde arabe. Les Almoravides et les Almohades, par exemple, s'appuyaient sur des réseaux religieux qui les reliaient à l'Orient. Les souverains africains envoyaient des ambassades vers le Caire ou La Mecque, et recevaient en retour des érudits et des artisans. Ces alliances politiques et spirituelles renforçaient la place de l'Afrique dans le monde islamique.

Au fil des siècles, des maîtres soufis parcoururent les routes reliant le Maghreb, le Sahara et le Sahel. Ils portaient avec eux non seulement des enseignements spirituels, mais aussi des pratiques de fraternité et de solidarité. Ces itinérants, souvent affiliés à des confréries comme la Qadiriyya ou la Tidjaniyya, reliaient les communautés par la prière, la poésie mystique et l'éducation religieuse. Leur passage dans les villages et les cités du Fouta-Djalon ou du Mali laissait une empreinte durable : une mémoire partagée qui liait l'Afrique aux grands courants spirituels de l'Orient.

Les royaumes africains ne furent pas isolés. Dès le Moyen Âge, des délégations partirent vers le Caire, La

Mecque ou même Istanbul. Ces ambassades portaient des présents, sollicitaient des alliances et revenaient avec des savoirs nouveaux. Elles témoignaient de la place de l'Afrique dans le concert des nations islamiques. Ainsi, les souverains du Mali ou du Songhaï inscrivirent leur autorité dans une fraternité universelle, reliant les rives du Niger aux grandes capitales de l'Orient.

Ainsi, des maîtres soufis aux ambassades royales, cette fraternité spirituelle et diplomatique trouva, à l'époque moderne, une nouvelle expression dans la mosquée Fayçal de Conakry. En 1982, la capitale s'habilla de solennité pour l'inauguration de cet édifice majestueux financé par le roi Fahd d'Arabie Saoudite. Construite au cœur de la ville, elle s'imposait par ses quatre minarets carrelés de vert, visibles de loin comme des phares spirituels. Ce jour-là, le président Ahmed Sékou Touré accueillit les dignitaires religieux et les représentants venus du monde arabe. Les imams récitèrent des versets du Coran, les foules se pressèrent dans la vaste esplanade, et l'air vibra d'une ferveur nouvelle. La mosquée, capable d'accueillir plus de treize mille fidèles, devenait le plus grand lieu de prière de Guinée et l'un des plus vastes d'Afrique de l'Ouest. Mais au-delà de l'architecture, l'inauguration portait un message : la Guinée, indépendante depuis 1958, inscrivait son identité dans une fraternité islamique plus large. Dans ses jardins, le mausolée de Camayenne rassemblait déjà les figures de la mémoire nationale, de Samory Touré à Alpha Yaya Diallo, et bientôt Sékou Touré lui-même.

La mosquée Fayçal devint ainsi un symbole double : lieu de prière et de rassemblement, mais aussi monument de mémoire, reliant la Guinée à l'héritage universel de l'islam et à la dignité de ses héros. Elle incarne encore aujourd'hui la continuité entre les grands centres médiévaux comme Tombouctou et les institutions modernes, rappelant que la lumière spirituelle ne s'éteint jamais, mais se transmet de siècle en siècle.

La mémoire contemporaine

Ce fil sacré se prolonge jusqu'à l'époque moderne. La mosquée Fayçal de Conakry, inaugurée en 1984 grâce au soutien du roi Fayçal d'Arabie Saoudite, incarne cette continuité. Elle est l'une des plus grandes mosquées d'Afrique de l'Ouest et témoigne de la fraternité spirituelle entre La Mecque et l'Afrique. De même, les bourses d'études offertes par les pays du Golfe aux étudiants africains prolongent cette tradition d'échanges intellectuels.

Aujourd'hui encore, les relations entre l'Afrique et l'Orient se manifestent par les confréries soufies (Tidjaniyya, Qadiriyya), qui relient les foyers spirituels du Maghreb et du Sahel aux grands centres religieux du Moyen-Orient. Ces confréries incarnent une mémoire vivante, où la spiritualité circule entre continents et façonne les identités locales.

Ainsi, de Bagdad à Fès, du Caire à Kano, de Jérusalem à Conakry, l'Islam a tracé une chaîne vivante qui unit les peuples et les continents. Les routes commerciales,

les écoles de droit, les confréries soufies et les mosquées contemporaines rappellent que la foi et le savoir ont toujours circulé entre l'Orient et l'Afrique, nourrissant leur histoire commune et inspirant les générations. Mais au delà des institutions modernes, une autre mémoire circule encore : celle des saints et des soufis.

La lumière des saints et la mémoire partagée

Les liens entre l'Orient et l'Afrique furent aussi spirituels. Les saints, les savants et les soufis portaient une lumière qui traversait les mers et les déserts. Dans les zawiya du Maghreb, dans les écoles du Caire, dans les mosquées de Tombouctou, la même mémoire circulait : celle de la sincérité et de la piété.

Cette lumière ne se limitait pas aux frontières. Elle accompagnait les caravanes, elle guidait les étudiants, elle inspirait les résistants. Les peuples d'Afrique trouvaient dans l'Orient des maîtres et des compagnons, et l'Orient voyait dans l'Afrique une terre de fidélité et de savoir.

Les récits de la Sîra rapportent qu'avant la Révélation, alors qu'il gardait les troupeaux à La Mecque, le Noble Prophète (PSL) voulut assister à une fête de chants et de danses. Mais Allah fit qu'il s'endorme et qu'il n'y participe pas. Cela se répéta, jusqu'à ce qu'il comprenne que son chemin était autre : celui de la pureté et de la mission.

Ce passage rappelle que la miséricorde divine ne consiste pas seulement à donner, mais aussi à

empêcher. Allah détourne parfois son serviteur de ce qu'il désire, pour le préserver de ce qui pourrait l'égarer ou lui nuire. Ainsi, la jeunesse du Prophète (PSL) illustre une vérité spirituelle universelle : quand Allah ferme une porte, c'est pour ouvrir un chemin plus grand.

Ainsi, la mémoire partagée entre Orient et Afrique n'est pas seulement une histoire d'alliances ou de routes commerciales. Elle est une mémoire spirituelle, une lumière qui relie les peuples au-delà du temps. Elle rappelle que la foi sincère est un pont plus solide que les pierres, et que la piété est une richesse plus durable que l'or.

Islam, Afrique, Guinée et modernité

L'histoire que nous avons parcourue révèle une fresque universelle où trois axes se rejoignent: l'Islam, l'Afrique et la Guinée. L'Islam, par ses califats, ses savants et ses dynasties, a bâti une mémoire spirituelle et intellectuelle qui a traversé les siècles. L'Afrique, par ses empires médiévaux, ses explorateurs et ses résistants, a montré sa capacité à créer, à rayonner et à défendre sa dignité. La Guinée, enfin, incarne la synthèse de ces héritages : terre de foi avec le Fouta-Djalon, terre de résistance avec Samory Touré, terre de souveraineté avec le « NON » de 1958.

Ces trois axes ne sont pas des histoires séparées. Ils forment une seule chaîne de mémoire et de courage. De Bagdad à Tombouctou, de Cordoue à Conakry, une même quête traverse les siècles : celle de la

justice, de la liberté et de la dignité. L’Islam a donné les fondations spirituelles, l’Afrique a porté les structures politiques et culturelles, et la Guinée a incarné la voix de la souveraineté moderne. Mais cette mémoire n’est pas figée. Elle se prolonge dans la modernité. La jeunesse africaine, nombreuse et dynamique, est l’héritière de ces luttes et de ces savoirs. Elle porte en elle la force de transformer les ressources du continent en progrès, de bâtir des institutions solides et de faire vivre le rêve panafricain. La Guinée, comme ses sœurs africaines, doit relever les défis de la gouvernance, de l’éducation et du développement, en s’appuyant sur la sincérité de la foi et la solidarité des peuples. Aujourd’hui, cette mémoire circule aussi par de nouveaux chemins : les universités, la diaspora et les réseaux numériques. Les jeunes africains partagent leur savoir et leur foi à travers Internet, reliant les capitales africaines aux grandes capitales du monde. La mémoire partagée entre Orient et Afrique se prolonge ainsi dans la modernité, par des échanges intellectuels et spirituels qui dépassent les frontières.

Ainsi, la conclusion de ce livre est une ouverture : l’Islam, l’Afrique et la Guinée ne sont pas seulement des mémoires du passé, mais des forces vivantes pour l’avenir. Elles rappellent que la liberté n’est jamais donnée, qu’elle se conquiert et se protège. Elles enseignent que la foi sincère, la justice et la solidarité sont les clés pour affronter les défis contemporains. Et elles inspirent une certitude : l’histoire universelle est

une école de courage, où chaque génération doit écrire sa page avec dignité et espérance.

Conclusion générale – Une mémoire universelle de foi, de savoir et de souveraineté

L’histoire que nous avons parcourue, du califat des bien guidés aux indépendances africaines, en passant par Bagdad, Tombouctou, le Fouta-Djalon et Conakry, révèle une fresque universelle où trois axes se rejoignent : l’Islam, l’Afrique et la Guinée.

L’Islam, par ses califes, ses savants et ses dynasties, a bâti une mémoire spirituelle et intellectuelle qui a traversé les siècles. L’Afrique, par ses empires médiévaux, ses explorateurs et ses résistants, a montré sa capacité à créer, à rayonner et à défendre sa dignité. La Guinée, enfin, incarne la synthèse de ces héritages : terre de foi avec le Fouta-Djalon, terre de résistance avec Samory Touré, terre de souveraineté avec le « NON » de 1958.

Ces trois axes ne sont pas des histoires séparées. Ils forment une seule chaîne de mémoire et de courage. De Bagdad à Tombouctou, de Cordoue à Conakry, une même quête traverse les siècles : celle de la justice, de la liberté et de la dignité.

Mais cette mémoire n’est pas figée. Elle se prolonge dans la modernité. La jeunesse africaine, nombreuse et dynamique, est l’héritière de ces luttes et de ces savoirs. Elle porte en elle la force de transformer les

ressources du continent en progrès, de bâtir des institutions solides et de faire vivre le rêve panafricain. La Guinée, comme ses sœurs africaines, doit relever les défis de la gouvernance, de l'éducation et du développement, en s'appuyant sur la sincérité de la foi et la solidarité des peuples.

Aujourd'hui, cette mémoire circule aussi par de nouveaux chemins : les universités, la diaspora et les réseaux numériques. Les jeunes africains partagent leur savoir et leur foi à travers Internet, reliant les capitales africaines aux grandes capitales du monde. La mémoire partagée entre Orient et Afrique se prolonge ainsi dans la modernité, par des échanges intellectuels et spirituels qui dépassent les frontières.

Ainsi, la conclusion de ce livre est une ouverture : l'Islam, l'Afrique et la Guinée ne sont pas seulement des mémoires du passé, mais des forces vivantes pour l'avenir. Elles rappellent que la liberté n'est jamais donnée, qu'elle se conquiert et se protège. Elles enseignent que la foi sincère, la justice et la solidarité sont les clés pour affronter les défis contemporains. Et elles inspirent une certitude : l'histoire universelle est une école de courage, où chaque génération doit écrire sa page avec dignité et espérance.

Épilogue : une mémoire vivante

Ce manuscrit n'est pas seulement un récit du passé. Il est une invitation à regarder l'histoire comme une source vivante qui éclaire le présent et prépare l'avenir. De Bagdad à Conakry, de Cordoue à Tombouctou, chaque étape rappelle que la dignité et la liberté sont des conquêtes toujours à renouveler. La Guinée, en portant haut la voix de l'indépendance, a montré que l'histoire n'est pas figée : elle se poursuit dans les choix des peuples et dans leur volonté de souveraineté. L'Afrique, héritière des grandes civilisations, continue d'écrire ses pages, entre défis et espérances.

Ainsi, ce livre se referme sur une certitude : la mémoire des peuples est une force. Elle nourrit le courage, inspire la justice et ouvre la voie vers un avenir digne. Que cette mémoire demeure vivante, transmise et partagée, pour que l'histoire universelle continue d'être une école de liberté et de foi.

Annexe

Le Coran, sourates :

- Al-Baqarah (2:30-39) : récit de la création d'Adam et de sa mission.
- Al-A'râf (7:59-79) : récits des peuples de Noé, Hûd et Sâlih.
- Hûd (11:50-68) : avertissements aux Âd et aux Thamûd.
- Al-Hijr (15:73-79) : destruction du peuple de Sodome.
- Ash-Shu'arâ (26:176-191) : récit des gens de Al-Ayka.

Ouvrages et études historiques :

- Hitti, Philip K., **History of the Arabs**, Macmillan, 1937.
- Hourani, Albert, **Histoire des peuples arabes**, Fayard, 1991.
- Trimingham, J. Spencer, **Islam in West Africa**, Oxford University Press, 1962.

Archéologie et préhistoire :

- Monod, Théodore, **Sur les traces des premiers hommes en Afrique de l'Ouest**, CNRS, 1968.
- Camara, Sékou, **Archéologie et préhistoire de la Guinée**, Université de Conakry, 1985.
- UNESCO, **General History of Africa, Volume II: Ancient Civilizations of Africa**, 1981.

Correspondances entre révélation et science :

- Harun Yahya, **Le Coran et la science moderne**,

Global Publishing, 2000.

- Leakey, Louis, *The Origin of Humankind*, HarperCollins, 1994.

- Stringer, Chris, *Homo sapiens: The Making of Modern Humans*, Penguin, 2012.

Antiquité et prémices

- Égypte antique : des premières dynasties (-3100) à la conquête romaine (-30).

- Domination romaine et byzantine : christianisation et rôle d'Alexandrie.

Âge d'or islamique et Afrique médiévale

- Califes bien guidés (632-661) : fondation du califat et premières conquêtes.

- Omeyyades (661-750) : expansion vers l'Espagne et l'Inde.

- Abbassides (750-1258) : Bagdad, âge d'or scientifique et culturel.

- Croisades (1095-1291) : affrontements entre chrétiens et musulmans pour Jérusalem.

- Almoravides (XIe siècle) : dynastie nord-africaine et andalouse.

- Mamelouks (XIIIe-XVIe siècle) : défense de l'Égypte et victoire contre les Mongols.

- Al-Bakri, Description de l'Afrique, XIe siècle (témoignage sur l'empire du Ghana).

- Ibn Khaldoun, Histoire des Berbères, XIVe siècle (récits sur le Mali et le Maghreb).

- Leo Africanus, Description de l'Afrique, XVIe siècle

(observations sur Tombouctou et Gao).

- Djibril Tamsir Niane, Soundjata ou l'épopée mandingue, XXe siècle (tradition orale et histoire du Mali).
- Travaux archéologiques sur Koumbi Saleh (Mauritanie) et Niani (Guinée).
- Abubakari II (XIVe siècle) : expéditions mandingues vers l'Atlantique.
- Bataille de Kirina (1235) : naissance de l'empire du Mali.
- Tombouctou (XVe siècle) : cité du savoir et des manuscrits.

Temps modernes et contemporains

- Prise de Constantinople (1453) : fin de Byzance, début de l'Empire ottoman.
- Ottomans (XVe-XXe siècle) : puissance mondiale, organisation politique et culturelle.
- Djankèwali et la résistance des Poulis : Chef local du XVIIIe siècle, opposé aux marabouts peuls.
- Mansaba Janké Wali et la chute du Kaabu : Roi mandingue du XIXe siècle, mort à Kansala.
- Samory Touré (XIXe siècle) : résistance coloniale en Guinée.
- Hedjaz : lieux saints de l'Islam, cœur spirituel.
- Indépendances africaines (XXe siècle) : fin de la colonisation, affirmation des États modernes.
- Camp Boiro Memorial :
<https://campboiromemorial.org>
- Témoignages et archives historiques sur les purges

de 1971 (Camp Boiro Memorial, commémorations annuelles)

- Diallo Telli : biographie complète, dates, carrière, rôle à l'OUA (Wikipédia)
- Biographie de Kwame Nkrumah - Encyclopédie Universalis
- BBC News – Gaddafi and Africa
- Jeune Afrique – Sékou Touré, l'homme du « NON »
- Charles de Gaulle – Wikipédia
- Archives d'Afrique – Alain Foka, France Diplomatie
- Liste des ambassadeurs
- Orient-Afrique : liens spirituels, culturels et politiques contemporains.

Repères et documents complémentaires

1. Chronologie des grandes étapes

- VIIe siècle : naissance de l'Islam et califat des bien guidés.
- VIIIe siècle : dynastie omeyyade, expansion vers l'Espagne et le Maghreb.
- IXe siècle : dynastie abbasside, Bagdad et l'âge d'or.
- XIIIe siècle : Soundiata Keïta fonde l'empire du Mali.
- XIVe siècle : Mansa Moussa et son pèlerinage à La Mecque.
- XVIIIe siècle : naissance du Fouta-Djalon théocratique.
- XIXe siècle : Samory Touré et la résistance contre la colonisation.
- 1957 : indépendance du Ghana.
- 1958 : indépendance de la Guinée.
- 1960 : « année des indépendances » en Afrique.
- 1963 : création de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA).
- 1982 : inauguration de la mosquée Fayçal à Conakry.

2. Glossaire des termes clés

- Almamy : chef suprême du Fouta-Djalon, élu parmi les grandes familles.
- Diwé : province du Fouta-Djalon dans l'organisation théocratique.

- Griot : gardien de la mémoire orale, conteur et médiateur.
- Jihâd : effort religieux et militaire pour défendre ou propager l'Islam.
- Malikisme : école de droit musulman fondée par l'imam Mâlik Ibn Anas.
- Soufisme : voie spirituelle de l'Islam, centrée sur la sincérité et la proximité avec Dieu.
- Tidjanisme : confrérie soufie fondée par Ahmad al-Tidjani, diffusée en Afrique de l'Ouest.

3. Figures majeures évoquées

- Soundiata Keïta (XIIIe siècle) : fondateur de l'empire du Mali.
- Mansa Moussa (XIVe siècle) : souverain du Mali, célèbre pour son pèlerinage.
- Djankèwali (XVIIIe siècle) : chef des Poulis, résistant à l'islamisation du Fouta.
- El Hadj Oumar Tall (XIXe siècle) : réformateur et propagateur du Tidjanisme.
- Samory Touré (XIXe siècle) : fondateur de l'empire du Wassoulou, résistant à la colonisation.
- Alpha Yaya Diallo (XIXe siècle) : chef du Labé, figure controversée entre résistance et compromis.
- Ahmed Sékou Touré (XXe siècle) : premier président de la Guinée indépendante.
- Kwame Nkrumah (XXe siècle) : leader du Ghana et pionnier du panafricanisme.
- Diallo Telli (XXe siècle) : premier secrétaire général de l'OUA.

4. Documents et extraits

- Discours de Kwame Nkrumah à Addis-Abeba (1963) : « Africa Must Unite ».
- Discours de Sékou Touré à Conakry (1958) : « Nous préférons la liberté dans la pauvreté... ».
- Extrait de la Sîra : jeunesse du Prophète (PSL) et la miséricorde divine.

5. Bibliographie indicative

- Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*.
- Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue*.
- Amadou Hampâté Bâ, *L'étrange destin de Wangrin*.
- Alain Foka, *Archives d'Afrique* (RFI).
- Oumar Kane, *La révolution peule du Fouta-Djalou*.

Index thématique

A

- Abbassides : Bagdad, âge d'or, sciences, chap. III
- Afrique médiévale : Ghana, Mali, Songhaï, Tombouctou, chap. IV
- Afrique moderne : indépendances, panafricanisme, chap. VI
- Almamy : Fouta-Djalon, rôle politique et religieux, chap. V
- Alpha Yaya Diallo : Labé, ambiguïté politique, chap. V

B

- Bagdad : capitale abbasside, savoir universel, chap. III
- Balla Fasséké : griot de Soundiata, mémoire orale, chap. IV
- Boiro (Camp) : répression sous Sékou Touré, chap. V-VI

C

- Cordoue : rayonnement intellectuel en Al-Andalus, chap. II
- Conakry : indépendance, mosquée Fayçal, mémoire nationale, chap. V-VII
- Croisades : Saladin, justice et résistance, chap. III

D

- Diallo Telli : premier secrétaire général de l'OUA, chap. VI

- Djankèwali : résistance des Poulis, chap. V
- Diwé : provinces du Fouta-Djalou, chap. V

F

- Fouta-Djalou : théocratie peule, héritage islamique, chap. V
- Fayçal (mosquée) : symbole spirituel et politique, chap. VII

G

- Ghana : pionnier de l'indépendance en 1957, chap. VI
- Griots : mémoire orale, chap. IV-V

K

- Kaabu : royaume mandingue, bataille de Kansala, chap. V
- Kadhafi (Mouammar) : projet des États-Unis d'Afrique, chap. VI
- Kwame Nkrumah : indépendance du Ghana, panafricanisme, chap. VI

M

- Mâlik Ibn Anas : fondateur du malikisme, chap. VII
- Mansa Moussa : pèlerinage à La Mecque, chap. IV
- Malikisme : école de droit musulman, chap. VII
- Mémoire numérique : jeunesse guinéenne, chap. V

S

- Saladin : figure des Croisades, chap. III
- Samory Touré : empire du Wassoulou, résistance coloniale, chap. V

- Sékou Touré : « NON » de 1958, indépendance de la Guinée, chap. V-VI
- Soufisme : confréries Qadiriyya et Tidjaniyya, chap. VII
- Soundiata Keïta : fondateur du Mali, chap. IV

T

- Tidjanisme : confrérie soufie, El Hadj Oumar Tall, chap. V-VII
- Tombouctou : cité savante, manuscrits, chap. IV
- Touré (Sékou) : voir Sékou Touré

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui ont rendu possible l'achèvement de cet ouvrage.

À mes maîtres et enseignants, qui ont transmis le goût du savoir et la rigueur de l'histoire.

À mes proches et à ma famille, qui ont soutenu chaque étape de ce travail par leur patience et leur confiance.

À mes lecteurs et étudiants, qui donnent un sens à cette mémoire en la faisant vivre et circuler.

À la Guinée et à l'Afrique, dont les luttes et les espérances ont inspiré chaque page.

Ce livre est le fruit d'un héritage collectif. Il appartient à tous ceux qui croient que la mémoire éclaire l'avenir, que la foi nourrit la justice, et que la dignité est la plus grande richesse des peuples.